Tome VIII. N° 24 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 Mars 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Paysages spirituels de Bretagne

Au cœur de la Bretagne morbihannaise, dans une région aux vastes landes vallonnées. Le pays se renfle, s'abaisse et se relève à rampes assez roides. Ces « grées » schisteuses et granitiques ne peuvent guère faire vivre que l'ajonc hargneux aux floraisons dorées et les bruyères violacées : incomparable harmonie dont le mélange, sur le fond des verdures, fait ressembler ce paysage à une tapisserie fanée par les siècles. Car, ici, même les frondaisons printanières ont la douceur mélancolique des choses qui se rappellent.

Le sol d'Armorique, le premier émergé des océans avec le massif central, impose à l'esprit son antiquité tant sa surface est ravinée, corrodée, usée.

Du moulin à vent de Locmaria s'aperçoivent, à la cime des collines, des croix de granit ou d'ardoise. Elles ouvrent leurs bras à ce pays chrétien qui descend jusqu'à l'Atlantique. A droite et à gauche des forêts d'un bleu de roi, chênaies et châtaigneries, dont les frondaisons tiennent toujours des points d'orgue au vent perpétuel du large. Cette rumeur inoubliable, le Breton l'emporte dans ses oreilles partout

où son sort l'entraîne. Paupières closes, un Morbihannais saurait qu'il est rentré dans sa paroisse rien que d'ouïr cette profonde clameur des feuillées et ce chuchotement indicible des genêtraies caressées par la brise. C'est ici un sol religieux. Toutes les éminences sont marquées par des calvaires ou par des menhirs, des dolmens ou des cromlechs dont les assemblées d'énormes monolithes célèbrent un perpétuel office sous le ciel nuageux. Oui, c'est vraiment ici la terre du souvenir et l'immense champ dolent où, pendant les milliers d'années de la préhistoire, les trépassés, attirés par l'Océan, furent transportés des campagnes vers cette fin des terres.

Des hauteurs de Locmaria nous apercevons quelques chapelles émergeant au-dessus de leurs ifs centenaires. Des fontaines sacrées aux Celtes primitifs, christianisées, provoquèrent l'édification de ces modestes bâtiments qu'un porche et un clocheton distinguent seulement des autres logis ruraux. C'est une humide journée d'août. Venues de l'Océan, des brumes y font paraître le soleil rouge. Sa lumière éclaire pauvrement ce vaste paysage. Pas un habitant n'apparaît sur cette immense lande et pourtant je n'éprouve pas l'impression de la solitude. Invisible derrière une levée de terre, chevelue de houx piquants, une bergère chante en gardant ses moutons. Au fond d'un vallon éclatent des coups de fouet qu'on sent donnés pour le plaisir de faire un bruit allègre. Ensuite de petits cris répondent à la claire voix de la fillette. Un pâtre conduit son troupeau à la rivière dont le ruban orangé, au soleil, chatoie entre les berges ténébreuses. Puis le grand silence religieux de ce pays, où tout parle et tout s'exprime dans l'immobilité des choses, plane encore.

Un peu plus tard, des cloches annoncent un baptême. Au loin, remontant d'une métairie que des châtaigniers trapus aux puissantes nodosités recouvrent de leurs ombres protectrices, sur un sentier qui sinue à travers lande avec des hésitations inexplicables, comme si les paysans qui l'ont tracé de leurs pieds n'avaient pas été eux-mêmes très assurés du but qu'ils poursuivaient, une vingtaine de Morbihannais s'avancent. En avant-garde, une femme coiffée d'un bavolet porte, comme une offrande, un nouveau-né enveloppé de bandelettes de laine à la façon d'une momie. Près de la marraine, le parrain, cultivateur à figure sacerdotale, laisse pendre au bout du bras tombé son chapeau

de laine dont les velours flottants s'accrochent aux piquants des buissons. Derrière eux, quelques parents à faces résignées marchent à lourdes enjambées, leurs épaules comme chargées d'un faix invisible.

Au passage de la marraine couverte d'un châle de velours violet, afin d'obéir à la tradition qui veut qu'on adresse la parole aux personnes rencontrées, je déclare par politesse que l'enfant me paraît beau ; le père, un cultivateur, me répond :

— Beau? Ça se peut bien ! Mais, pour sûr, encore un qui pâtira.

Et un vieillard, au masque de vieux prêtre, ajoute :

— S'il possède jamais quelque bien, celui-là, ce sera par la force de son corps.

A l'église du bourg la sonnerie haletante se tait. Alors la rumeur des sapinières de l'horizon recommence à faire entendre son accord. Quand les paysans sont parvenus au carrefour planté en son centre d'un calvaire moussu, la marraine, lassée, pose le nouveau-né sur l'entablement de la croix. Les cultivateurs saluent ou se signent. Ils s'assoient ensuite sur les marches. Ils sont las ; c'est le moment des battages. Ils ne sont pas pressés d'en finir avec ce baptême qui les reposera. L'enfant abandonné sous le divin Crucifié vagit de faim ou de terreur.

Enfin le cortège reprend la route du bourg. Quelques heures s'écoulent.

Le crépuscule est venu. Au milieu de la lande dont les buissons s'entre-choquent aux coups d'air venus de l'Océan, s'élèvent des chants pitoyables. Quand ils cessent, une espèce de miaulement de chat affamé retentit.

Les noires silhouettes d'une dizaine de paysans qui se suivent d'un pas incertain, se raccordent et se dissocient, sont visibles dans les brèves traversées des broussées d'ajoncs qui les masquent. Ces campagnards psalmodient un air dolent aux finales presque lamentables. Le vagissement du nouveau-né s'exhale, plus aigre, plus désolé.

Émus par les nombreuses santés portées, la marraine et ses invités s'en retournent à leurs fermes perdues sous leurs frondaisons ténébreuses, quelque part, dans les vallées. Pour fêter la naissance de celui dont son père avait annoncé : « encore un qui pâtira ! » ces laboureurs ont trinqué. Ils s'en reviennent porter le nouveau chrétien à

sa crèche, près des bœufs et des vaches tièdes qui se partagent avec les hommes une grande arche de granit.

L'humble cortège gravit une dune où les salicornes charnues et les immortelles aux corymbes ocrées festonnent sur le sable près des silènes en fleurs. Une petite chapelle, dont la flèche ajourée forme toute la beauté, les attire. La marraine, la première, pénètre dans la nef, le nouveau-né en travers des bras. Les hommes, graves, retirent leurs grands chapeaux en regardant pensivement la mer dont le trait de feu souligne l'horizon entre ciel et rivage.

Cette chapelle de Plœmel n'est guère qu'une sorte de hangar divin, qu'un abri marin pour la Vierge des flots. Son architecture ogivale a cette maladresse exquise qui donne un cœur aux pierres.

Jadis, de rustiques maçons construisirent du meilleur de leur volonté ce reposoir sacré, face à l'Océan sur lequel tant de nefs s'en vont au gré des vagues qui ne reviennent pas toujours.

A l'instant où le soleil, posé sur la baie de Quiberon, la transforme en un immense parterre de capucines et de soucis, et qu'au ciel s'effeuillent des roses safranées, la voix de la vieille cloche de Plœmel retentit.

Les laboureurs, en petites vestes à entournures de velours, demeurés sur le parvis, inclinent leurs têtes devant l'Océan dont gronde le lointain déferlement.

Une seconde fois la cloche appelle ; une seconde fois les paysans saluent.

Quelque chose de sacré et d'infiniment doux plane dans l'espace. Une troisième fois la cloche de Plœmel carillonne avec un accent de détresse, et les cultivateurs se prosternent face au soleil qui disparaît dans une brume couleur d'hyacinthe. La marraine sort de la nef. Au seuil du porche, elle saisit le nouveau-né serré dans ses langes de laines multicolores, et l'élève à bout de bras, comme si elle voulait l'offrir en ex-voto à l'Océan. Au clocher, les dernières vibrations de l'airain achèvent de mourir.

Si vous demandiez à ces Bretons la signification de cette scène, ils vous répondraient :

— A notre croyance, cette cloche de Plœmel appelle les âmes des disparus. Donc, ce soir, nous sommes venus à cette chapelle afin de prévenir le père de ce nouveau-né, un marin long-courrier, qui n'a plus donné de ses nouvelles depuis

plusieurs mois. Naufragé dans quelque île lointaine, ou bien s'il a perdu son corps, vivant ou mort, il est maintenant renseigné et « il a vu » son fils né en son absence.

Ayant reformé leur cortège, le petit baptisé caché sous la capuche de sa marraine, ils s'éloignent à travers une pinède où les chouettes commencent de hululer. Les retardataires de cette famille oscillent comme des mâtures sur une faible houle.

*
* *

A Plumélec, dans une paroisse éloignée de dix lieues des centres où fréquentent les baigneurs, et à près de vingt kilomètres d'une gare. Lorsqu'on arrive des rivages méditerranéens, il semble qu'on entre au pays noir tellement les verdures en sont foncées. Il faut revenir de Provence ou d'Italie pour comprendre Brizeux ou Renan parlant de la Bretagne comme d'une terre barbare. Ici c'est vraiment une autre nature, celle des Cimmériens, des hommes du Ponant accoutumés aux souffles perpétuels des vents, aux pluies interminables et au manque de lumière. Et le paysage n'y a jamais l'ordonnance des terres méridionales. C'est le désordre romantique des chênaies échevelées. Des châtaigniers, étêtés par les tempêtes, de leurs bras rompus, aux gestes tragiques, semblent en appeler au ciel de leur infortune. Si l'on se souvient des horizons admirés aux terres du soleil, l'impression qui domine, à l'arrivée en Bretagne, c'est l'espèce de volonté de cette nature à rester secrète, à se dérober dans les mille replis de son sol mouvementé qui manque pourtant de vraies montagnes. Partout des prés encaissés de talus plantés de houx ou d'épine blanche se succèdent, qu'on ne saurait d'abord distinguer les uns des autres. On croirait donc à la monotonie de ce pays, si, à mieux l'observer, la physionomie particulière de chacune de ces pièces de terre n'apparaissait. Chaque pommier s'élève d'un jet particulier ; et un pommier breton n'est pas un pommier normand. Il en diffère autant qu'un Morbihannais est physiquement dissemblable d'un habitant du Calvados. Le sol armoricain façonne ses gens, sa faune et sa flore. Enfin son atmosphère achève de mûrir une végétation et une race très originales. En cette campagne aux plissements indéfinis, morcelée par les héritages entre enfants nombreux, rarement la vue porte au delà de quelques centaines de

mètres ; sans cesse elle est arrêtée par des levées de terre couronnées de ronces et d'arbres noueux derrière lesquels se dissimulent fileuses à quenouilles ou pâtours. Ce Morbihan est aussi le pays des « chemins creux ». Les Bretons désignent ainsi les sentiers formés par les ruissellements depuis les siècles des siècles. Partout où les eaux d'écoulement ont pu déchausser les chênes et mettre à nu les racines de leurs chicots, les « chemins creux » formés par les jeux des éléments sont devenus les voies de communication toutes tracées des Armoricains. Et pendant la belle saison, les arbres plantés sur les levées de terre, en jetant leurs ramées au-dessus des sentiers, les transforment en tunnels de verdure. C'est un charme de la Bretagne. En septembre, les pommes entassées sous les pommiers parfument ces passages où le corail des houx éclate sur leurs feuillages vernissés. Entre ces murailles de pierre et de racines, le promeneur doit renoncer à découvrir la campagne environnante. Peut-être la nature bretonne, poursuivant son but, cherche-t-elle à enclore ses habitants dans d'étroites limites, afin de provoquer chez eux le recueillement?

Au sommet d'une côte rocheuse, d'un âpre caractère, en avant d'un bois gélif, aux troncs couturés, aux branches réduites à l'état de moignons, se profile une longue façade du même granit cendré que le coteau d'où elle émergea. Huit lucarnes aiguës se succèdent dans sa toiture dont le glui roux, taillé comme une chevelure, festonne autour de ces ouvertures. Des accolades ajoutent au galbe des portes et fenêtres en ogive du rez-de-chaussée.

Nous arrivons à Kerdréan, chez le fermier Tugdual Caro.

Son arche de granit renferme toutes les espèces animales et végétales nécessaires à la vie humaine ; car en Bretagne, une métairie est encore restée un microcosme à la façon médiévale, et l'on y produit non seulement la nourriture mais ce qu'il faut pour se vêtir. Un puits, tout en pierre appareillée, occupe le milieu de la cour. Si vous vous penchez sur sa pierre d'échalier, usée par les frottements, des pariétaires lumineuses vous apparaîtront, phosphorescentes en sa profondeur ombreuse. Serait-ce l'entrée du palais des fées, et serions-nous dans une ferme enchantée? En tout cas, l'enchanteur se défend par des sortilèges trop réels. En vain chercherez-vous un passage à travers le fumier dont l'épais matelas forme un étang d'or brun en avant des bâtiments.

Une nouvelle surprise vous attend au seuil de Kerdréan. Une litière couvre l'intérieur de la maison. Les fermiers et leur bétail, pénétrant par cette porte unique, se partagent l'énorme salle : vaches, chevaux et moutons à gauche ; cultivateurs à droite. Seule une « noue » (1) de granit sépare ces royaumes. Dans l'ombre, les prunelles des brebis rougeoient et la chaude respiration des bêtes accroupies souffle une odeur fade. Je m'avance vers deux vieux paysans assis de chaque côté de la profonde cheminée à baldaquin et je les salue, en donnant comme prétexte à ma visite l'intérêt que je porte au vieux mobilier breton dont je sais leur antique habitation assez riche. D'abord les vieillards gardent une immobilité farouche. Le fermier, Caro, septuagénaire à chapeau de laine large comme celui d'un mousquetaire, une pipe de terre au fourneau renversé sous son nez crochu, soulève enfin sa coiffure avec une lenteur auguste et ses longs cheveux blancs se répandent sur son front busqué comme celui d'un bélier. Aucune parole de bienvenue ne sort pourtant de ses lèvres serrées sur le tuyau. Près de lui sa femme, aux yeux blanchis par une cataracte, tresse à l'aveuglette, avec de la paille d'avoine, une torche-à-bœufs.

Surpris de leur indifférence, m'adressant au vieillard qui s'est recoiffé, je lui demande s'il connaît l'origine de ses meubles?

— Les anciens du temps des rois les ont bâtis, répond enfin Caro, qui continue de humer sa pipe dont un âcre flocon, dépassant le bord du chapeau, lui met un pompon fugace au-dessus de l'oreille.

Cinq armoires à diamants ou panneaux sculptés se suivent, encadrant une vieille horloge. Près du foyer les lits-clos et un buffet-vaisselier sont rangés. Pas une pièce de ce mobilier qui n'ait été exposée aux fumées des feux de plusieurs générations. Polis par les soins ménagers et plus encore par le contact des corps qui les frôlèrent et arrondirent leurs angles, ces meubles ont acquis cette patine d'or rouge et cet accent émouvant qu'on demanderait vainement à une ébénisterie neuve.

Je félicite ces fermiers d'aimer ces bons vieux meubles et de les conserver au lieu de les remplaecr par du bois blanc vernissé.

(1) Noue, nef, vaste auge de granit.

Les épaules soulevées, Caro gronde du plus profond de sa poitrine :

— Ils nous venaient de nos défunts !

— Vous les chérissez, puisque vous les entretenez si bien, dis-je à la paysanne presque aveugle.

— Je suis bien trop vieille à cette heure pour les polir. On les garde comme ils sont. Faudrait de l'argent pour les remplacer.

— Et si l'on vous offrait une somme raisonnable, accepteriez-vous de me les céder?

Les vieillards se considèrent en semblant attendre que l'un d'eux se décide à prendre une détermination. Enfin la femme prononce :

— Ça ferait du dérangement pour le temps qu'il nous reste à vivre... Adressez-vous à notre bru. C'est elle qui est quasiment maîtresse à présent.

Comme si la bru, aux aguets, n'attendait que ce moment pour se montrer, elle pénètre dans la salle, sa cotte troussée sur un jupon boueux. Les épaules rejetées en arrière, elle porte à deux mains une lourde bassine pleine de pommes de terre. M'ayant salué maussadement, elle accroche à la crémaillère noire de suie le chaudron. Penchée sur les tisons qu'elle ranime d'une brassée de lande sèche, elle souffle, les joues gonflées, et la flamme rougit son visage qu'on dirait taillé au couteau dans une betterave. Son beau-père lui demande :

— C'est rapport à ces armoires et à ces lits-clos que le monsieur est venu nous trouver. C'est-y que vous voulez les vendre, Joséphine?

Je désigne un lit-clos ajouré de roues de fuseaux et une armoire à petits carreaux Louis XIII.

— Non, déclare rudement Joséphine.

— Non, répètent les vieillards, soulagés.

Au même instant un journalier et une chambrière qui rentrent de gauler les pommiers, pénètrent dans la salle. L'air défiant ils contemplent l'étranger venu se mêler, on ne sait trop pourquoi, à la vie des paysans.

Je sors sans plus émouvoir qu'à mon entrée les vieux Caro qui, dans le jour déclinant de la ferme ténébreuse, leurs corps invisibles dans leurs vêtements noirs, semblent des têtes blêmes sans support.

Je regagne Plumélec par les chemins encaissés qui

obligent les regards à chercher le ciel afin d'y trouver l'espace, et me remémorant l'instabilité de la vie moderne, je pense à ces paysans dont on peut dire qu'ils semblent être leurs propres ancêtres. La chaîne sans fin des générations se continue en ces êtres archaïques qui repètent les gestes de leurs parents sans en avoir conscience. Et parce qu'ils sont comme des réincarnations perpétuelles de leurs aïeux, ils ne modifient guère la physionomie de ce Morbihan qui garde ses « grées » pierreuses, ses landes infinies avec leurs sapins étêtés par les tempêtes, ses chemins-torrents où, jadis, seuls les cavaliers pouvaient s'aventurer.

Quittant enfin le tunnel de verdure et de rocs où l'on éprouve peu à peu l'angoisse d'être séparé de son siècle, je gravis la colline ardoisière de Bohal d'où s'aperçoit l'un de ces émouvants tableaux comme la Bretagne en sait offrir : peu de matière, pas de lignes héroïques et une grande signification spirituelle. Presque rien et ce presque rien suggère l'éternité. Un horizon limité par sa faible altitude et pourtant, par ce crépuscule mourant, une sensation d'infini. Des coteaux d'un bleu noir ondulent à l'horizon par delà leurs vallées, et sous le ciel dont le mauve fané vire peu à peu au gris le plus précieux, surgissent quelques clochers inconsistants qu'on ferait disparaître en soufflant dessus. Dans toute cette étendue stérile de landes, un char dont les anneaux de fer, en battant contre les essieux, tiennent les bœufs éveillés, chemine sur l'épine dorsale d'une « grée » dont les ardoises épineuses semblent les vertèbres de son grand corps. Endormi sur ce chariot mérovingien, un bouvier, son aiguillon dressé tremblant aux heurts, se laisse conduire par son destin. Seul cet équipage remue dans ce panorama qu'il trouble du glas de ses disques sonores.

Et j'éprouve le sentiment de contempler un paysage de l'an mil.

*
* *

Une veillée, en décembre, au manoir de Kernoël, longue bâtisse du quinzième siècle presque sans architecture, sauf aux portes de granit en ogive. Décadence et pauvreté, la chapelle en retrait du corps central est devenue bergerie. L'ancienne cour d'honneur, encore dallée, sert aujourd'hui aux usages de la métairie. Cette gentilhommière est bâtie

au creux d'un vaste plissement de terrain, à l'imitation de ces couvents édifiés au fond des vallées étroites afin d'obliger leurs religieux à n'avoir de pensées que pour le ciel. Une sapinière, très dense, achève d'enclore cette demeure.

Les fermes de Normandie ou des Flandres sembleraient des palais comparées à cet hébergement de gentilshommes bretons. Par contre, les habitants de nos manoirs ont sans doute une qualité d'âme qu'on chercherait en vain dans certaines provinces industrialisées.

Un vénérable cadran d'ardoise surmonte l'accolade de la porte principale. L'on peut y lire, sous un soleil porté par deux anges :

L'OMBRE PASSE
ET REPASSE.
L'HOMME PASSE
ET PAS
NE REPASSE.

Cette mélancolique pensée dominerait-elle l'existence de ces châtelains? M. et Mme de Kernoël, leur fils et leur fille, vivent à moitié en gentilshommes et à moitié en cultivateurs, dans ce manoir, car leurs revenus insuffisants les obligent à gérer leurs terres. Mme de Kernoël gouverne étable, basse-cour et potager ; le père et le fils s'occupent d'élevage ; mademoiselle, âme de cette communauté, prie et lit. Invité à venir passer la soirée en leur société, je pénètre dans leur gentilhommière où règne un crépuscule perpétuel, car les petites baies du moyen âge ne permettent pas, en ce pays si rarement ensoleillé, un éclairage suffisant des pièces. Il me faut descendre six marches pour atteindre leur rez-de-chaussée. Le sol du jardin a-t-il monté? Il semblerait plutôt que cette lourde arche de granit s'est enfoncée jusqu'à sa ligne de flottaison naturelle. Ses fenêtres dépassent à peine d'un pied le sol des parterres, aussi je respire une odeur de cave humide dans la vaste salle de compagnie, à la fois pièce de réception pour les hôtes et salle à manger. Les plinthes en sont moisies d'une mousse blanche qui semble du givre. Un mobilier en chêne massif dans le style Louis XIII de Bretagne, à petits carreaux ornementés de feuilles de chêne, garnit ce manoir. Un feu de bouleau, sous la vaste cheminée de pierre à rabats, fait scintiller les panneaux luisants des bahuts. Quatre coups sonores tintent à la pendule à gaine quand je

pénètre dans la salle. Par cette sombre journée hivernale, c'est déjà la nuit. La famille se trouve réunie devant le vaste foyer de granit.

Dehors, le brouillard, un instant dissipé, s'est reformé et se résout en poussière d'eau. Nous entendons les gouttelettes tomber du feuillage des fusains et des houx dont les massifs atteignent aux larmiers des fenêtres.

Une seconde fois le timbre grave de l'horloge à poids répète les quatre sons.

— Une nouvelle nuit commence, me dit gravement M. de Kernoël, grand vieillard maigre aux prunelles d'une pâleur étrange, des yeux d'eau où brûlerait une petite flamme de punch, et il considère avec une certaine complaisance la sapinière à peine visible au bout de la pelouse embrumée. Il lève ensuite les paupières vers le firmament où jamais une étoile ne brille pendant les mois hivernaux, ces « mois noirs », comme les nomment les Bretons, pour rendre sensibles ces interminables semaines d'obscurité suintante. Aucun regret dans la constatation du châtelain. Il aime cette ombre douce aux cœurs timides. Son fils s'en revenait des champs boueux où les tendres feuilles vertes du blé semé en automne, pointent à sa satisfaction. Il tend silencieusement ses mains de gentilhomme-laboureur aux flammes dont les hautes langues bleues dépassent les landiers. Chaque fois que le disque à rayon de cuivre de l'horloge passe devant son œil-de-bœuf vitré, il nous jette un regard éblouissant. Sur l'âtre de granit quelques grillons, heureux de la tiédeur des cendres, accordent leurs petites guitares. La brise nocturne, langoureuse, souffle dans la cheminée.

Penchée sous la lampe, Mlle de Kernoël, une jeune fille aussi décolorée que ces fleurs nées trop tard en automne, ajoure de grilles une vieille toile tissée à la main afin d'en confectionner des napperons. Une sorte de sourde extase illumine son visage. Je lui demande si, parfois, le regret ne lui vient pas de Paris? Elle me considère d'un air presque effrayé.

— Oh ! pas du tout, me répond-elle enfin. Me souhaitez-vous les boulevards parce que cette journée de décembre vous paraît mélancolique? Eh bien, laissez-moi vous avouer franchement que l'hiver me semble la saison délicieuse de Bretagne. C'est celle que j'aime. En retirant mon père et mon frère d'occupations trop extérieures, elle nous les rend ;

chaque jour, dès l'après-midi, le crépuscule les ramène à la maison. Alors commencent les heures exquises de la veillée. Pas beaucoup de paroles, mais nous nous comprenons et nous éprouvons les mêmes émotions. Oui, vraiment, j'aime l'hiver.

— Quant à moi, je profite de ces mois de recueillement pour collationner les manuscrits de l'ancien « général » de notre paroisse, dit alors M. de Kernoël. Je surprendrai sans doute quelques-uns de mes collègues de la Société Polymathique de Vannes qui donnent dans les idées modernes, quand je leur prouverai, par des faits irréfutables, l'esprit de liberté de nos paysans sous l'ancien régime. Ces gaillards eurent le front de résister à mes aïeux qu'ils bernèrent. Dieu les pardonne ! Ils les poursuivaient de leurs procès et de leurs vexations jusqu'à clouer le lutrin en face de leur banc seigneurial à l'église pour les empêcher de suivre l'office. Ils n'avaient pas attendu la Révolution pour faire prévaloir leurs droits.

D'autre part, il régnait une cordialité certaine entre mes ancêtres et la plus grande partie de la population. On nous appelait les « épées de fer » parce que nous n'étions pas riches, mais nous avions l'honneur de rester les chefs estimés de cette grande famille qu'est une paroisse. Ce fait expliquerait peut-être à MM. les historiens de France les raisons de la chouannerie. Aurions-nous pu soulever nos Bretons et les faire lutter contre l'ordre nouveau, s'ils ne s'étaient pas rangés à nos côtés pour l'amour de nous et de nos usages? Oui, la chouannerie, — on peut aujourd'hui la juger bien différemment, — fut la manifestation collective d'une vieille race vraiment unie par les liens du cœur, du gentilhomme au laboureur et à l'artisan. Il faudra, quelque jour, nous rendre cette justice.

Tandis que mon hôte, si semblable par sa haute stature noueuse à un Don Quichotte, s'explique, je songe aux aïeux qu'il m'évoque, ces humbles seigneurs rustiques, grands corps taillés à la serpe, pleins d'appétits physiques et d'une intelligence bornée à la connaissance de l'agriculture et de la chasse, au demeurant les vrais frères aînés de leurs tenanciers.

Si M. de Kernoël, par ses goûts et la simplicité de ses mœurs, pourrait vivre sous le règne du Roi-Soleil, son fils Yves ne parle déjà plus tout à fait le même langage. Ce robuste garçon n'a plus la parfaite simplicité d'âme de ses parents. Il se croit et se veut toujours dans la tradition de

sa famille, mais c'est chez lui une tradition apprise. Il ne sait pas commander les cultivateurs avec la délicieuse bonhomie de son père. Un vrai gentilhomme terrien sait incliner ses paysans, par sympathie et estime, à la juste discipline qu'il leur impose.

Un domestique, vêtu d'un « chupen » bleu de roi, nous sert le dîner. Ce repas terminé, presque silencieusement, car les Kernoël savent rester dans la contemplation affectueuse d'eux-mêmes et de leurs hôtes sans éprouver le besoin de prononcer des paroles assez inutiles, nous nous formons en demicercle autour du baldaquin de la cheminée.

Dans cette grande pièce aux angles obscurs, des coulures d'eau glissent sur le dallage. Retirée de sa suspension, la lampe est posée sur la vis d'un antique pressoir à cidre, promue à la dignité de piédestal. Les Kernoël dont, en vieil ami, je ne saurais gêner les expansions, s'entretiennent d'abord, quelques instants, des incidents du jour, et c'est entre eux comme un examen de leurs consciences. Pendant leurs silences, j'entends l'aboiement étouffé du chien dans le brouillard et les pins dont les bras touffus se démènent dans un coup de vent.

— Voici le moment que j'attends toute la journée, me dit Mlle de Kernoël.

— Oh ! toi, tu n'aimas jamais que la nuit, pâle sœur couleur de clair de lune, réplique son frère en posant ses brodequins sur les cendres chaudes.

Considérant la gracilité presque ascétique de Mlle de Kernoël au visage sans jeunesse, sauf aux yeux d'un pur azur, je songe que, par une sorte de mimétisme, les êtres accordent presque toujours leurs apparences au genre d'existence qu'ils chérissent.

A cet instant, M. de Kernoël prononce :

— Est-ce l'effet de l'âge, — me voici hélas septuagénaire ! — comme ma fille j'en arrive à préférer la Bretagne ombreuse. L'été, notre vieux pays paraît s'évaporer au feu du ciel. Faite de brume et d'imprécision crépusculaire, notre âme armoricaine réclame cette atmosphère vaporeuse. De même, nous autres Bretons, peu bavards et assez timides, nous ne nous livrons qu'au coin du foyer. Nous avons besoin de son clair-obscur pour y découvrir nos pensées. Mais peut-être nos âmes se trouvent-elles alors plus profondes que celles des gens qui vivent aux pays clairs du Midi.

Non, vraiment, notre Bretagne, sans beauté vraie dans ses lignes et pauvre de couleurs avec sa gamme froide de tons bleus et verts, ne supporte guère le soleil. Il lui faut un voile de brume pour qu'elle devienne ravissante. L'été, nos paysages, et j'entends par là les plus significatifs : nos « grées » n'offrent aux touristes que la vue des ossements épineux de leur sol. D'où la désillusion de tant de promeneurs. Ils ne croient plus à la beauté touchante de notre vieille Armorique. N'est-ce pas votre avis, mon cher voisin?

Et comme j'hésite un peu, Mlle de Kernoël prononce avec une ardeur concentrée qu'elle consentirait volontiers à l'abandon du soleil.

— Ah ! ne me parlez pas de ces terres du Midi où la lumière montre cruellement les tares des gens et des paysages, termine-t-elle.

L'expression dont Yves s'est servi pour caractériser sa sœur, me revient à l'esprit : « Pâle sœur clair de lune. » Vraiment, cette jeune fille est bien de la famille des Elfes issus des vapeurs. A une précédente visite, elle m'avait déclaré :

— Les cieux en boule d'indigo de Provence sont une horreur et je donnerais tous les orangers aux fruits d'or pour la floraison rosée d'un pommier. De grands artistes me donnent raison. Bretagne est poésie.

...Je demeure encore quelques instants dans cette gentilhommière. Mes hôtes goûtent une sorte de délectation morose. Ils n'aiment guère le rire ; ils ont en horreur l'ironie ; ils croient et ils affirment, puisqu'ils possèdent la certitude. Même Yves de Kernoël ne doute pas de l'éternité de sa race. Je le sais fiancé ; il va fonder une famille ; il perpétuera son nom et il entend que son manoir héréditaire traverse les siècles des siècles en maintenant le nom des Kernoël.

Dans la vaste cheminée les braises chaudes deviennent peu à peu de la cendre refroidie et les Kernoël sentent le sommeil les gagner. Je les quitte. Ils vont dormir avec sérénité.

Dehors, l'âme humble et mélancolique de Bretagne respire dans l'haleine du vent, et vraiment cette campagne nocturne, embrumée, est pleine des voix innombrables du passé.

*
* *

M. de Kernoël a voulu me conduire lui-même à Guehenno. Il tient à me faire admirer ce calvaire, le plus impression-

nant du Morbihan. Nous arrivons à ce village par une tendre lumière du matin, avec un soleil en veilleuse, dans un firmament où se promènent des voiles de communiantes. L'église ogivale de Guehenno et sa flèche, son vieil ossuaire, son cimetière rustique et son calvaire monumental prennent une qualité délicieuse d'être vus par cet éclairage discret et comme affectueux. De grands chênes ont poussé parmi les tombes qui entourent l'église suivant l'usage antique, car les morts y voulaient dormir dans le chant des orgues et la bénédiction de leurs prêtres.

L'ossuaire prend figure de construction égyptienne avec ses colonnades. Les lichens argentent sa toiture. Un effroyable amas de chefs, de tibias et de rotules encombre ce reliquaire à le déborder. Chaque fois que les besoins l'exigent, on jette sur ce tas les reliques des tombeaux ouverts.

— Vous savez que, dans quelques autres paroisses du Morbihan, les chefs, retirés du sol, sont pieusement mis dans des boîtes en forme de petites chapelles et l'on inscrit le nom des trépassés au tympan. Chaque dimanche, les enfants aperçoivent les crânes de leurs parents et jettent parfois l'eau bénite à leurs yeux vides... Mais voyez donc ce calvaire, n'est-il pas remarquable?

Une vingtaine de personnages, presque de grandeur nature, figurent des scènes de la Passion. Sur une stèle chante un coq immense tendu sur ses ergots. La figure du Christ rappelle celle d'un pauvre paysan décharné, son modèle. Cette statuaire, devenue moelleuse sous les mousses et les lichens qui ont conquis sa pierre, est poignante. Les imagiers qui sculptèrent ces figures n'avaient d'art que dans leur cœur ; ils ont prouvé que la foi sait faire crier les pierres. Peut-être les œuvres de nos savants sculpteurs ne sauraient-elles pas affronter une comparaison avec ces blocs frustes qu'anime un obscur génie (1).

Une brume fine tombe à ce moment des frondaisons des chênes. Une cloche tinte avec cette lenteur particulière à nos sonneries bretonnes. Deux sœurs de la Sagesse, aux visages crépusculaires sous leurs cornettes, sortent avec quelques orphelines en mantelets bleus et bonnets ruchés. Les petites figures de ces enfants ont une douceur singulière, celle que

(1) En partie détruit à la Révolution, ce calvaire fut restauré par un prêtre statuaire d'un admirable talent, l'abbé Jacquot, de 1840 à 1850.

donne la discipline religieuse la plus exacte. Je vois ces fillettes désherber les tombes abandonnées par les familles qui ont quitté la paroisse. Ainsi la charité de ces déshéritées rend hommage aux défunts négligés de leurs descendants. Le recteur quitte à ce moment son église, salué très bas par les religieuses. Il leur rend un solennel coup de chapeau; les sœurs recommencent leur révérence, imitée des petites orphelines. Puis le prêtre enjambe la haute ardoise qui forme échalier à l'entrée du cimetière afin d'empêcher l'invasion des bêtes. Sur la place du village toutes les têtes se découvrent au passage du curé qui rend autant de saluts nuancés par la condition de ses ouailles.

M. de Kernoël m'observe en disant :

— Un Parisien sourirait. Il aurait tort. Voulez-vous savoir quels bienfaits nous devons à l'ingénuité de nos bonnes gens et surtout à leur foi? Laissez-moi vous conter cette histoire récente, qui m'est personnelle.

Vous le savez, je reste un peu le conseiller bénévole de ma paroisse. Mes études de droit me permettent de renseigner quelquefois avec utilité nos paysans dans l'embarras. Je leur évite ainsi d'être dévorés par MM. les officiers ministériels. Chaque samedi, chez moi, il m'arrive donc de toute la paroisse (M. de Kernoël évite le mot: commune, qui lui fait horreur) des cultivateurs qui viennent me confier leurs affaires les plus intimes. Le mois dernier, mon valet introduisit dans mon cabinet de travail une très vieille femme au visage crochu et aux yeux de goéland sous leurs arcades sourcilières en auvent. Deux crosses soutenaient la marche de cette nonagénaire.

— C'est la mère Trében de Billiers, m'annonça mon domestique.

Mal assurée sur ses jambes de quatre-vingt-dix ans, la mère Trében accepta la chaise que je lui offris. Depuis plus d'un demi-siècle, cette femme, d'une famille de matelots, tient au bourg commerce d'épicerie-mercerie-bonneterie dans une échoppe chaulée, nette comme une cabine de paquebot.

Quand cette aïeule pèse le sel ou le café, il vous faudrait lui voir remettre grain à grain dans le plateau, afin de lui faire bon poids. Le bon Dieu ne pèserait pas les âmes avec plus de conscience. Tout le temps que ses chalands la laissent inoccupée, elle taille des papiers identiques de largeur et d'épaisseur afin de ne pas leur faire tort d'un demi-gramme,

mais aussi pour ne pas y perdre elle-même un centime.

Avec une sorte de solennité, elle s'exprima de la sorte :

— Monsieur de Kernoël, je touche à la mort pour laquelle je suis bien préparée, sauf pour une chose qui me ferait damner, quoiqu'elle ne soit pas de mon fait. Jugez-en ! Vous connaissez ma maison. En 1801, mon grand-père, Sébastien Mathurin, maître marinier retiré à Pénétin, pays de sa femme, l'acheta pour une pincée d'écus au mauvais gouvernement d'alors, qui l'avait prise aux religieux de Saint-Jean de Jérusalem, possesseurs de presque toute cette paroisse. Sébastien en profita et mourut, la léguant à mon père, de qui je la tiens depuis soixante ans. Or, sachez-le, devant Dieu, je ne reconnus jamais la légalité de cette acquisition et, chaque année, je donnais en aumône une somme égale au petit fermage que j'aurais payé, afin de me faire pardonner la faute de mon grand-père. Maintenant, je vais mourir, et je veux, avant de me présenter au ciel devant les anciens moines de Saint-Jean, obtenir quittance. Voici douze cents francs, toutes mes économies dans mon petit commerce. Prenez-les, monsieur de Kernoël. Et puisque les religieux qui sont autour de Dieu ne peuvent pas les recevoir, il me plaît que vous, un homme de droiture, en disposiez après ma mort à votre idée pour le bien de la religion.

Ému par la grandeur de cette pensée, je la félicitais sans savoir si je devais accepter cette somme. Cependant la nonagénaire, impatiente, comptait la somme sur ma table et lissait les billets du plat de la main afin qu'ils fussent plus agréables à prendre. J'hésitais toujours.

Alors la mère Trében ordonna d'une voix sévère :

— Finissons-en. Faites-moi la quittance. Je veux un papier que je garderai sur mon corps dedans la bière.

Je paraphai le reçu qu'exigeait la vieillarde et le lui remis.

L'aïeule glissa sa quittance dans la poche de son devantal, et ses poings osseux crispés sur les triques d'épine-vinette qui l'appuyaient, lente et roide, elle prit le chemin de son village. La paix illuminait son petit visage d'oiseau de mer.

Charles Géniaux.

(A suivre.)

La Langue française et ses périls

Il y avait jadis, chez les écrivains de la décadence latine, ou, pour mieux dire, du pré-moyen-âge, une clause de style qui nous étonne bien aujourd'hui. Elle consistait en un paragraphe où l'auteur déplore sa propre ignorance, l'avilissement du langage dont il se sert, où il demande par avance le pardon de ses solécismes. Au neuvième siècle, à l'époque de la renaissance carolingienne, cet usage persistait encore. Mais il fut surtout constant à l'époque précédente, au point que les historiens y ont soupçonné plus de sincérité que de convention. Frédégaire n'a garde d'y manquer, et non sans raison. Et l'on connaît la préface célèbre de Grégoire de Tours à son *Histoire des Francs :* « Malheur, dit-il, malheur à ce temps qui a vu périr l'étude des belles-lettres et où personne ne sait plus fixer pour l'avenir la mémoire des événements ! Les arts libéraux ont quitté la terre de Gaule ; nul ne possède plus la dialectique ni la grammaire ; tout déchoit, tout meurt plutôt ; aussi excuserez-vous, de grâce, mes erreurs de lettres ou de syllabes : j'ai été si mal instruit ! »

Par un effet singulier, ce plaidoyer touchant exaspère aujourd'hui les philologues. Ils n'excusent point ces excuses-là. Pourquoi ces auteurs n'écrivaient-ils pas en langage commun et rustique? Qui leur a permis de ne pas offrir à la science future le document faisandé du premier idiome

roman? quelle insolence avaient-ils de s'opposer à l'Évolution naturelle? et pourquoi, loin de regarder en arrière le visage effacé de Cicéron, ne voyaient-ils pas dans l'avenir surgir celui de M. Brunot?

Certes, on voit ici s'opposer deux conceptions aussi légitimes l'une que l'autre, mais qui sont à jamais ennemies, et par nature. Car elles ne représentent rien de moins que le souci de l'art et celui de la science. Et, si l'on veut parler philosophie, l'une prétend que l'homme puisse gouverner à son gré ce qu'il a créé pour son service, à savoir le langage; l'autre tient que l'homme doive respecter les faits au point de n'y jamais intervenir. Or, il y a ici de la part des savants une certaine arrogance : car enfin le domaine des philologues n'est pas comme celui des physiciens; il y règne bien moins de fatalité, plus de fantaisie et de volontés imprévisibles. Si le fait a l'air d'y créer le droit, comme dans bien d'autres sciences, c'est le plaisir des hommes qui souvent y crée le fait même. Et s'il est déjà ridicule pour un politique de s'indigner contre une nation qui se permet de contrevenir aux lois historiques qu'il a bien voulu édicter, il est non moins absurde au philologue de hausser les épaules devant les réactions constantes et arbitraires qui gênent le mécanisme de la sacrée Évolution. Aussi faut-il déjà concevoir bien de la méfiance pour les lieux communs que l'on peut lire à présent un peu partout, signes de ce fatalisme imbécile qu'introduisit, non l'esprit positif des savants, mais la superstition du progrès. Exemples :

Nous revendiquons pour les journalistes le droit de prendre des libertés avec la langue française, car par là ils la fécondent. La première qualité d'une langue vivante c'est de vivre. Or, la vie se présente comme une perpétuelle transformation. Elle élimine à chaque instant..., etc., etc. (*la Lanterne*).

Quel que soit le chemin que suivra notre langue pour parvenir à l'étape prochaine, le devoir de tous les Français cultivés, écrivains ou autres, n'est pas d'y dresser une barrière inutile qui serait toujours renversée, mais de se ranger des deux côtés de la route que suit la foule puissante dans sa marche en avant..., etc., etc. (H. BAUCHE).

On voit donc, là comme ailleurs, que le préjugé des savants est déjà passé dans la multitude. Mais ce fatalisme, en apparence passif, engendre vite une intolérance bizarre. Il semble que pour l'esprit scientifique un fait doive être un

fait, quelle que soit son origine. Eh bien ! on ne l'admettra, on ne l'enregistrera que s'il apparaît inconscient. De là la tendance des philologues sérieux, et même des amateurs peu sérieux, comme M. Albalat, à réprouver partout le « purisme », l' « archaïsme », tout ce qui est artifice et qui heurte, dit-on, la nature. Or, il conviendrait plutôt d'enregistrer tous les faits, aux fins de statistique, et de les laisser parler, fût-ce même rien dire ; car tous les faits n'émettent pas un enseignement. Remarquons en effet que le seul domaine de la langue (et des lettres par conséquent) subit la tyrannie de cette prévention. Les historiens de notre langage, aussi bien Brunot que Nyrop, manifestent toujours de l'impatience contre ceux qui dérangent les lois : ils nient au fond que l'art, *id est* l'artifice, ait des droits à y exercer. Mais il ne leur viendrait pas à l'esprit de transporter cette intolérance sur le terrain des autres arts, et de refuser aux peintres d'apprendre la perspective, aux musiciens l'harmonie. Pourquoi donc résister aux écrivains qui tiennent la logique verbale, savoir la syntaxe et aussi la grammaire, pour une adjonction de l'homme à la nature, et qui veulent écrire une langue, au vrai, artificielle? n'est-ce pas déjà un artifice que de consigner la parole par écrit, et l'idéal du philologue pur ne serait-il point de faire passer des tâcherons analphabets devant les phonographes des *Archives de la parole* (1)?

*
* *

Il fallait ces considérations, qui ne sont pas nouvelles, pour justifier cette étude. Car elle présuppose le droit de rétablir dans la grammaire historique, telle qu'elle va sans cesse s'augmentant, le point de vue littéraire. Trop évidemment, pour le savant pur et simple, il n'y a pas d'incorrections ni de corruptions ; et le « sabir » que sera devenu le français dans quelques siècles n'est pas moins rationnel ni justifiable, que n'est le français par rapport au latin. Mais il convient pourtant de concéder quelque chose à cette superstition scientifique, sur le sujet même qui nous occupe : il y a dès maintenant une double évolution du langage, qui n'en rend pas l'étude médiocrement compliquée ; on peut distin-

(1) On sait quelle est cette collection, du reste fort précieuse, qu'on a constituée à la Sorbonne.

guer d'une part les changements instinctifs, commodes à faire rentrer dans des lois générales, et qui, participant ainsi de leur noblesse, méritent quelque révérence, — et d'autre part les déformations conscientes et arbitraires que la mauvaise littérature fait passer tôt ou tard dans le domaine vulgaire.

Il est assez malaisé de séparer nettement l'une et l'autre catégorie, mais on doit s'y efforcer. Une civilisation comme la nôtre n'a pas atteint le degré d'unité et d'ancienneté où nous la voyons, sans mêler étroitement les deux langages qu'on distingue d'habitude chez un peuple : d'abord le langage naturel, qu'on appelle improprement populaire ; ensuite le langage conventionnel ou commun, qu'il ne faut pas nommer nécessairement littéraire. Celui-ci, quoi qu'on en dise, évolue bien moins vite que celui-là. On pourrait même soutenir qu'il est d'autant plus fixe et stable que l'autre ondoie et change davantage. Grimm et Saussure ont depuis longtemps suggéré cette idée que tout le monde, en tous pays, est un peu bilingue. C'est l'effet de la convention indispensable, qui évite la dispersion de Babel, et dans l'espace et dans le temps. L'obligation de communiquer les uns avec les autres empêche bien que les hommes ne suivent jusqu'au bout leur penchant, qui est d'avoir autant de langages que de consciences, et peut-être de périodes dans leur vie. M. l'abbé Rousselot a démontré dans une thèse célèbre que, phonétiquement parlant, trois générations d'une même famille sont à des échelons divers de l'évolution de la langue : on en pourrait dire autant pour les diverses classes sociales, pour les professions diverses d'une même ville à une même époque. Et, à bien regarder les faits, il n'y aurait presque point de constantes, donc point de lois, donc point de matière scientifique dans la science du langage humain, si la convention, l'artifice, ne réagissait perpétuellement contre la vie, cette Vie qui enthousiasme les savants et les demi-savants, ses dévots.

Or, en France, plus que nulle part ailleurs, la convention a été puissante à constituer et à maintenir un idiome « commun » ; qu'on le veuille ou non, nous sommes le pays qui a donné à l'Europe l'exemple le plus fort d'une unification presque absolue. Il y a là-dessus, à l'égard du langage, des considérations curieuses chez tous les linguistes, Millet ou Bally. Et je ne puis manquer de rappeler les remarquables

volumes de l'*Histoire de la langue française* où M. Brunot traite de la formation de la langue classique. Dès que la Fronde échouant eut consacré le triomphe définitif de la monarchie absolue, la France vit se constituer un dialecte moralement et politiquement supérieur aux autres, et que la cour des Valois n'avait jamais imposé. Le *bon usage*, ce fut le nom de cette langue très précisément limitée, à quoi s'opposait, sans la combattre, tout le *mauvais usage*, lointain dans le temps ou lointain dans l'espace, l'antique et le provincial. « La province, le pays des dialectes, commençait à Vaugirard et à Montmartre. La ville, le pays vulgaire, touchait le Louvre des deux côtés. » C'est donc cette langue artificielle, polie par les mondains et les grammairiens, qui s'imposa au dix-septième siècle, et qui légua au dix-huitième cet admirable instrument de nouvellisme et de polémique qu'était l'idiome de Voltaire et de Diderot. Sans doute, depuis lors, l'usage vulgaire l'a contaminée de nouveau. Il y eut aussi la phraséologie politique de la Révolution, le néologisme de Chateaubriand et des romantiques, il y eut le style parnassien, le style symbolard, sans parler de modes plus nouvelles, toutes choses qu'il serait bien naïf d'imaginer bornées au domaine écrit et littéraire. Mais le français ne laisse pas de se souvenir qu'à travers ces aspects divers et passagers, sous ces oripeaux de fortune, il transparaît en lui une langue fixe et, à tout prendre, fort vivante ; à savoir celle de ses deux siècles classiques. En prose, cela est très tangible ; et la prose des Nerval, des Musset, celle d'Edmond About, celle d'Anatole France, pour ne point citer celles de tous les bons écrivains, érudits et publicistes, sont très certainement les avatars de la même langue « commune ». Il faut entendre ce dernier mot comme en grec la langue *koïnè*, synthèse supérieure des dialectes, à base d'attique, qui commença à l'époque alexandrine et dura jusqu'aux Byzantins (1).

Ainsi donc, le problème du français contemporain doit être envisagé d'une façon moins naturaliste et moins barbare que n'ont coutume les philologues. Il existe vraiment chez nous un étalon de pureté ; et par suite l'étude historique du langage laisse place à des jugements *artistiques* que seuls les « démocrates de la philologie » (et ces gens-là,

(1) Notons que l'arabe littéraire, le sanscrit, l'italien moderne présentent le même caractère de *langues communes*.

vous en connaissez) peuvent traiter de réactionnaires. Lors même que la langue littéraire, qu'un certain degré de pureté permet de nommer classique, serait bornée désormais à fort peu de sujets parlants et à fort peu d'objets écrits, lors même qu'on serait en droit de la considérer à son tour comme une langue spéciale, une espèce de dialecte de mandarins, destinée à une activité de jeu, cela ne signifie point qu'elle soit figée, appauvrie et morte. Elle est susceptible de s'enrichir, savamment peut-être, mais indéfiniment ; et j'ose dire qu'elle est moins figée que du temps de Voltaire : songeons qu'au dix-huitième siècle, faute de grammaire historique, on voyait dans Corneille, voire dans Racine, pas mal de solécismes et de palatinités ; il est possible aujourd'hui de se faire de la langue littéraire une conception moins étroite.

Quoi ! direz-vous, cela signifie qu'elle deviendra un langage composite, et archaïque volontiers... Ce genre de reproches serait justifié s'il s'appliquait à elle seule ; mais on sait à présent que la langue naturelle ou vulgaire ne se présente pas comme moins hétéroclite, ne traîne pas avec elle plus de bizarreries futures que de bizarreries passées ; et à vrai dire, il n'y a point de nos jours, à tous les degrés de l'échelle, un langage qui ne soit peu ou prou artificiel, et propre à désoler les savants simplificateurs.

A en croire M. Bally (1), qui est linguiste autant que philologue, deux tendances opposées s'arrachent le langage vulgaire ; l'une est le culte de l'expressivité, qui, par une création perpétuelle d'images toujours flétries et toujours renforcées, en fait une espèce de bouillon de culture ; l'autre est l'obligation intellectuelle qui élimine la trop grande diversité, fait tomber les mots en désuétude, agglutine les particules, les formes composées, bref, recrée une grammaire demi-savante au milieu du désordre instinctif. Tant il est vrai que l'on ne peut chercher nulle part les majestueuses évolutions à mouvement linéaire qui font *a posteriori* tant de plaisir au regard des historiens, et *a priori*, à l'esprit des philosophes. Les changements ramènent des complications, des régressions imprévues ; la littérature, et je prends ce mot dans son acception la plus générale, la plus basse, finit par envahir le langage du peuple. La prononciation populaire même est toute influencée par l'écrit, et perd, de décade en décade,

(1) Bally, *le Langage et la vie.*

tout caractère naturel. Il s'y faut donc résigner. Le culte de l'instinctif ne retrouve plus grand'chose à adorer. Il n'y a en présence que des artifices divers, des dialectes hétérogènes et spéciaux, dont le plus simple, le plus commode, le plus logique l'emportera. Or, sur ce point, la preuve est faite par l'expérience : c'est la langue dite classique qui l'emporte et qui l'emportera toujours. Les inventions les plus neuves sont celles qui vieillissent le plus vite et, plaisanterie à part, le parler de Montesquieu est beaucoup plus près de nous que celui de Goncourt ou celui de Mallarmé prosateur.

Il ne fallait pas moins de ce détour pour arriver à justifier, au-dessus des changements variés, dont nous discuterons s'ils sont légitimes et naturels, l'existence de ce français « commun » et permanent qu'il s'agit, ne vous déplaise, de conserver.

Il resterait à voir quel rapport ledit langage conserve avec la langue parlée ; car on ne cesse de vous répéter qu'il faut écrire comme on parle. C'est même une des *tartes à la crème* de M. Albalat (1) ; mais, ou bien cette maxime est aujourd'hui absurde, ou bien elle signifie qu'il faut conserver dans le dialecte écrit une harmonie naturelle analogue à celle de l'oral. Et ce n'est là qu'une question de style et de goût. A l'égard de la langue même, un tel conseil, du train que vont les choses, semble de plus en plus paradoxal. Je sais bien que M. Jacques Boulenger a soutenu, en renversant astucieusement les termes, que le langage classique peut encore devenir oral, sans paraître une voix de l'autre monde. Je sais bien qu'on peut admirer comme M. Abel Hermant parle, à très peu près, de la façon qu'il écrit, et comme Tristan Bernard ou Colette font rentrer dans le ton « écrit » l'observation scrupuleuse du langage parlé. Mais je crains là-dessus que les générations n'apportent sans cesse une divergence plus forte entre les deux idiomes. Je connais autour de moi des gens très cultivés qui font un effort véritable en conversation pour se garder de l'argot. Et l'un d'eux qui n'a pas trente ans me disait un jour : « Je pense : *J'ai fichu le camp.* Je réfléchis : *Je suis parti* et j'écris : *Je m'en fus.* » Dans la bourgeoisie, le monde, et même parmi les gens de lettres, cet exemple-là commence à s'appeler légion.

La maxime d'écrire comme on parle devient donc pour

(1) Albalat, *Comment il ne faut pas écrire* (Plon, 1921).

être franc : parlez comme vous écririez. Ce qui suppose d'écrire sans trop de prétention. Sur quoi tout le monde est d'accord. Mais où se sentira, demain ou après-demain, la prétention? Le souci d'écrire de façon *parlable*, à défaut de façon *parlée*, suffira-t-il à maintenir ce contact nécessaire entre le français naturel et le français conventionnel? On voit assez que ceci demande encore du goût plutôt que des principes, et fait appel au sens littéraire bien plus qu'à l'esprit scientifique. Il faut au fond que la mauvaise, la fausse littérature soit vaincue par la bonne, la véritable ; et plaise au ciel que ceci soit un conseil banal !

*
* *

On voit d'habitude peu de gens aussi mal renseignés que les puristes. Et ce n'est certes pas dans les listes : *Dites... Ne dites pas...*, qu'il faut aller chercher le guide-âne de l'écrivain (1). Les solécismes les plus connus et que les journalistes les plus incompétents relèvent avec le plus de sarcasmes, ont en général une importance secondaire. Quoi qu'en pensent les manuels, il est aussi légitime de dire *disputer quelqu'un* que *disputer avec lui*, et les métonymies *bras de chemise, rue passagère*, n'ont rien qui scandalise l'esprit. La chasse qu'on donne au *davantage... que* entraîne sans doute que l'on souffre cruellement à lire cette expression chez les bons auteurs. Il n'y a pas si longtemps que *se souvenir de...* pouvait paraître, et à bon droit, aussi monstrueux que *se rappeler de...*, l'un et l'autre étant également absurdes, mais inéluctables. Et j'avoue que *l'on vous cause* n'est point ce qui heurte le plus dans la déchéance du langage, si l'on admet *parler avec* sur le même plan que *parler à*. Il en va de même pour *partir à la campagne*, puisque personne ne cherche dans *partir* le sens originel et qu'on le trouve au contraire dans *à*. La proscription qui pèse sur *préférer que...*, qu'on a reproché à Pierre Benoit et à bien d'autres, ne tient guère devant le raisonnement d'analogie ; et on lit déjà dans Tertullien une formule semblable et qui est célèbre (*præest nubere quam uri!*). On reproche à certains l'emploi d'*à cause que*, taxé d'archaïsme ; on le louerait bien haut si on

(1) Il en est pourtant un assez bon : *le Péril de la langue française*, par Cl. Vincent.

le tenait, comme on doit, pour encore populaire. Inversement on peut excuser, comme aussi antique qu'il est vulgaire, l'usage de *à ce que*, *de ce que*, pour *que* tout court. Ces tours un peu pesants (*s'attendre à ce que...*) sont logiques et du reste traditionnels. Songeons que l'on a dit longtemps *prier à ce que...; après ce que.* Surtout au moyen âge, et encore au seizième siècle. M. Albalat prétend quelque part être fort peiné des expressions semi-médicales : *il a fait une pneumonie, il fait de la fièvre.* Ce sont des tournures très françaises, et attestées au moins dès le dix-huitième siècle. On croit aussi que *il fait soif* est du pur jargon des piliers de café ; mais Corneille dit déjà *il fait cher vivre à Paris.* Et que dire des *différemment que*, des *semblable que*, qu'on peut trouver dans les classiques?... Au temps du père Bouhours, on regrettait qu'un jésuite de son rang s'abaissât à traiter de langue et de grammaire. Aujourd'hui l'on pourrait regretter que tant de gens s'en mêlent sans être supérieurs ni même égaux à ce travail. Il y a eu des polémiques de gazettes fort cocasses entre *le Temps* et une jeune revue, entre *l'Œuvre* et *l'Ère nouvelle,* et l'on peut voir dans les « sottisiers » des remarques qui prouvent singulièrement l'ignorance des censeurs.

Si l'on voulait ramener à quelques faits très généraux, dignes du nom de lois, les corruptions les plus fréquentes du langage, on n'arriverait qu'à corroborer des remarques que les savants ont consignées depuis longtemps.

Il est facile de noter d'abord la neutralisation du relatif. Le relatif est de plus en plus indéclinable ; et même, plus généralement, l'obliquité des régimes disparaît du français instinctif : *Le canif qu'il m'a fait cadeau... C'est ça que j'ai besoin... Voilà une occasion à profiter.* Les adverbes, les pronoms décomposent souvent le relatif ainsi unifié. *Le pont que j'ai passé* DESSUS... *L'homme, qu'il* LUI *parlait si souvent...* Ensuite les particules de conjonction tendent à s'agglutiner ; et je ne signalerais point le *pour ne pas que...* qui remplace *pour que... ne pas* si cette expression ne s'imprimait couramment (1). Vous la verrez dans une bonne moitié des romans de l'année... *A moins que* a définitivement perdu son *ne*, chez les trois quarts des écrivains insoucieux. En revanche

(1) Et il va de soi qu'elle n'est qu'une graphie semi-pédante de l'expression orale, laquelle est *pour pas que...*

sans que s'est adjoint *ne* presque constamment ; la raison en est facile à voir, car la négation ne ressort pas assez de l'expression correcte. Et il faut avouer que Mme de Sévigné elle-même ne s'en est point gardée... Un des faits les plus connus est le triomphe de *malgré que*, qui se lit aussi bien chez M. Gide ou chez M. de Régnier que dans les journaux de concierge. J'entends *malgré que*, non pas avec *en avoir*, mais succédané de *quoique*, *bien que*. La masse ne voit pas assez d'idée concessive dans ces dernières expressions, et il est probable que le mouvement ne pourra guère être arrêté. Cependant, les demi-lettrés ont entendu dire que ce fameux *malgré que* était impur, et ils le pourchassent même là où il est en place légitime. De là viennent, par une bizarrerie maladroite, les expressions *quoi qu'il en ait*, et même *bien qu'on en dise* (!!), que compense il est vrai *malgré qu'on ait dit* (au sens de *quoi qu'on ait dit*). On trouverait cela chez les auteurs les mieux prisés et jusque dans Brunetière (*Études critiques*) ; c'est la marque de cette confusion semi-volontaire que cause un souci mal placé de correction.

Un autre groupe de fautes provient du déclin incontestable du subjonctif. Il faut s'expliquer là-dessus : il est certain que le sens du subjonctif se retire peu à peu du français parlé et même écrit, et ce ne serait pas un médiocre résultat des études latines que de le conserver le plus longtemps possible (1). J'ajoute que la langue française tend à se « septentrionaliser » de plus en plus, j'entends à adopter les modes de syntaxe des dialectes du Nord et du Nord-Est. Or, c'est une chose connue que les gens du Nord ont perdu depuis longtemps toute idée du subjonctif, au point de dire non seulement *je suis content qu'il est arrivé* (ce qui est parisien, et latin encore, à la rigueur, mais trop cicéronien pour n'être pas suspect), mais aussi : *dis-lui qu'il vient : il faut qu'il est là; je voulais qu'il venait!* Dans la Lorraine et les Ardennes, le subjonctif s'en va aussi ; mais on garde, au mépris de la concordance des temps, son imparfait pour l'exprimer dans les cas extrêmes : on entend constamment par exemple : *je mangerai pourvu que ça fût bon!* Sans en être à ce stade, le français de nos romanciers y incline rapide-

(1) Avouons que le subjonctif est avant tout de la langue écrite. En plein dix-septième siècle, les écrivains relâchés, dans les mémoires par exemple, construisent *quoique* avec l'indicatif, comme nous en conversation... Et qui? Molière. Bossuet même. Pis encore : Vaugelas.

ment. Voici des phrases (prises dans un même chapitre) tirées d'un roman qu'a publié la *Revue des Deux Mondes :*

Au fond de leur cœur, elles sont fières que leur frère va prendre place sur le navire.

Il s'était remarié pour ne pas que son fils et ses deux filles...

Et voici qu'il est question que la mariée doit ouvrir le bal...

Il se serait donné la mort... si les oncles ne joignaient tous leurs efforts pour le retenir.

On voit donc que le sens des temps fuit avec celui des modes. Inutile de multiplier ces exemples ; prévenu, on les trouvera partout. Mais à la crise du subjonctif, l'on peut rapporter une crise plus spéciale et non moins connue, celle des formes en *usse, usses, ût.* Il ne faut pas croire qu'il s'agisse ici seulement de la mort lente de l'imparfait du subjonctif, dont Dieu ait l'âme ! Nous en avons à sa confusion presque irrémédiable avec le passé antérieur, et plus généralement le parfait indicatif. D'abord *j'eusse voulu* a pratiquement disparu au profit de *j'eus voulu;* et cela n'est pas excusable, car la forme instinctive du conditionnel passé, c'est *j'aurais voulu.* C'est donc par une prétention rare, doublée d'une ridicule ignorance, qu'on en arrive à commettre cette faute. Elle est constante chez les poètes, et depuis un demi-siècle.

Ta chevelure, dit l'un, *a tant de fils d'argent*
... Et je pleure en songeant
Qu'en t'aimant mieux jadis j'en eus réduit le nombre!

Voici une tragédie (1848) :

Hier j'étais ardent, agile et vigoureux :
J'eus surpassé Pyrrhus en désirs généreux!

C'est bel et bien dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque* qu'on peut lire : *Bien que nous fûmes, mon bon maître et moi, très attentifs à cacher notre surprise, M. d'Astarac la devina.* Je veux bien tenir cela pour un archaïsme, mais il remonterait au seizième siècle, et je me méfie. Du reste, un autre auteur célèbre écrivait l'an dernier : *Il fallait pour que nous fîmes connaissance, que M. Proust prît ombrage...* Cette inadvertance, prouvée par la correction du *prît* qui la suit, n'est que plus significative d'un instinct désormais bien puissant.

Pour la concordance pure et simple des temps, même dans les cas où elle n'entraînerait pas des *sussions* et des *embrassas-*

siez, elle décline aussi à vue d'œil. Ce n'est point pour l'euphonie que M. Magre l'a complètement supprimée de ses écrits (*Le hasard voulut qu'elle soit charmante*, etc.) ; et l'on peut dire que la concordance logique (ici, du passé) est aussi menacée que la concordance grammaticale à quoi l'on ne tient plus guère (*je voudrais que vous soyez*).

A l'inverse, car, en cet ordre de choses, les réactions malhabiles sont bien plus néfastes que les nonchalances, à l'inverse, le subjonctif vient parfois remplacer le passé antérieur. Et vous le verrez couramment suivre *après que... Les jeunes filles avaient été clouées contre des murs, après que leurs seins eussent été enlevés...* (M. Magre). Ou bien... *Après que de précises révélations eussent été transmises à Mme T... par sa femme de chambre...* La faute d'impression, consciente ou non, est une hypothèse à écarter quand il s'agit de travers aussi constants. Dieu sait si les textes imprimés au dix-septième siècle en Hollande étaient fautifs, touchant l'orthographe ! mais ils ne sont pas comparables aux romans récents de M. S... ou de M. G... On est donc bien en droit de conclure à pis encore que de la malchance quand, durant trois cents pages, on voit les temps obstinément employés l'un pour l'autre. Et l'on ne lit pas sans agacement des paragraphes de ce genre (A. Machard) :

Le pauvre garçon crût voir entrer son rêve. Mais il fallût un hasard pour que naquit l'amour. Pourquoi a-t-il fallu que l'impitoyable Destin déposa...

Ou bien (de Villers, *l'Art antique en douze promenades*) :

Il ne faudrait pas croire qu'il fusse fermé. L'importante série des vases étrusques fait suite aux vases grecs et présentent le même intérêt..., etc., etc.

Une autre loi générale est celle qui déplace dans les négations le centre de gravité, si j'ose dire, de *ne...* à *pas*, *point*, *aucun* ou *personne*. Mais, dans la langue écrite, cela apparaît encore mal, tandis que l'usage en est presque absolu dans la langue parlée. Pourtant une porte d'entrée s'est ouverte à cette erreur, et c'est dans l'expression *ne... que* où *ne* n'a plus rien de négatif, et où *que* signifie non plus *sinon*, *nisi*, mais *seulement*, à lui tout seul. D'où l'expression *ne... pas que*, au sens courant : *il n'y a que moi. On ne donne pas que son or.* Elle fait remonter ses origines jusqu'au dix-huitième siècle, mais elle n'est passée dans les textes sourcilleux (France, Hermant aujourd'hui) que depuis quelque

quarante ans. Elle signifie juste le contraire de ce que l'analyse montre en elle et de ce qu'y mettent les auteurs du dix-septième siècle. Je renvoie à une longue dissertation de Littré sur ce sujet. Le cas extrême en est dans le parler méridional, et singulièrement limousin : *Je ne l'ai vu que!* ou *je l'ai vu que!* qui signifie : *je l'ai juste aperçu.* Une réclame célèbre de la *Petite Gironde* (22 décembre 1919) la fait toucher nettement. *Collection des dames. — La meilleure* (sic) *marché des petites éditions de luxe : que des chefs-d'œuvre consacrés!* La transition avec l'usage classique peut en être surprise dans des textes assez rares (1). L'un des plus curieux romans catholiques de cette époque l'offre peut-être aussi: *Que lui manque-t-il* (*à Jésus*) *pour être notre frère? Que le péché!...*

Enfin, pour ne pas faire moins que de rappeler les règles établies de corruption ou d'évolution du langage, nous devons signaler la réduction des verbes à la première conjugaison. La quatrième lutte encore, à condition de perdre ses irrégularités (*je faillirai*, *tu vêtissais*) ; mais la première paraît devoir absorber toutes les autres ; soit par barbarisme, soit par néologisme. Certains verbes très courants, comme *fuir*, *conclure*, *asseoir*, inclinent à la première solution (*il s'enfuya*, *il se sentit poigné*, *ils concluèrent*, etc.) ; mais les autres se doublent de remplaçants fort nouveaux et fort pesants, que l'influence anglaise n'est pas suffisante à expliquer (*démissionner*, *missionner*, *solutionner*, *réceptionner*, etc.). Je signale *déceptionner* que j'ai entendu en 1913, et qui n'a pas encore paru, que je sache, dans les textes écrits. D'autres fois, on se tirera de ces conjugaisons compliquées par des confusions baroques avec des verbes voisins. Ainsi Apollinaire écrivait obstinément *j'absolvis* pour *j'absolus.* De même *empreindre* est déjà envahi par *imprégner* (*Une scène de l'extérieur venait de s'imprégner sur sa rétine*, dans une traduction d'Israël Zangwill).

Là s'arrête, à notre sens, la vérification de ces lois naturelles qui réjouissent tant les philologues. Il n'en faut pas conclure que leur jeu soit irrésistible ; car enfin les forces de réaction sont assez fortes pour restreindre ou ralentir cette évolution dans le domaine littéraire, sinon dans le

(1) Voir dictionnaire *Chauffepié,* article Robeck, p. 101 : « qu'à ce seul peuple ! »

domaine écrit en général. Si l'on faisait le même travail de dépouillement sur une période quelconque du passé, on verrait aussi bien flotter les conjugaisons et foisonner les lapsus ; l'essentiel est que le public et surtout les auteurs sentent très nettement le départ entre les poussées d'un instinct collectif, qui de toute façon agit avec lenteur et ne heurte pas la tradition même, et d'autre part les arbitraires sauvageries dont il nous reste à parler. Car l'instinctif, même s'il paraît ici néfaste, ne laisse pas d'avoir des caprices et des retours qui permettent de tout espérer.

En voici une preuve contre bien d'outres. Le *passé simple* a disparu de nos conversations. Mais quand on annonce par exemple la disparition de ce temps au profit du passé composé, il ne faut pas oublier l'extravagant mélange des temps que faisait le moyen âge, et le style biscornu des fabliaux. Le *passé défini* reviendra peut-être comme il sera parti. M. Meillet a beau se dire choqué quand il l'entend prononcer, et y voir soit un méridionalisme, soit une affectation littéraire : cela est loin de sonner le glas de ce temps. Songez que *presque tous* les récits rétrospectifs des romanciers, des journalistes, des historiens, sont encore à ce temps, oralement inusité. *J'arrivai... Je vis... Nous nous embrassâmes.* Avec une pareille tradition scripturaire, perpétuée par la lecture quotidienne, il est presque certain que ce temps mort survivra aussi longtemps que le français même, sauf dans ses formes cacophoniques. Ce petit exemple suffit à rendre songeur quant aux prévisions de la philologie...

*
* *

Une transition toute naturelle entre le naturel et l'artificiel de la crise du français nous est fournie par ce que M. Albalat appelle assez justement le « style-substantif ». C'est là qu'on peut voir à la fois ce que commandent les tendances naturelles de notre idiome, et ce qu'y ajoutent les folies d'une stylistique ridicule. On connaît la loi générale selon laquelle le français, à mesure qu'il s'éloigne du latin classique, tourne en noms ce qui se pense en verbes. Là où le latin emploie un verbe précis et un complément vague, notre langue met la tournure inverse. *Multa locutus est* se traduit par : *il fit un long discours; Aliquid timeo* par *je sens une certaine crainte.* Dans la langue contemporaine, cette tendance n'agit

plus sous sa forme modérée et sans doute instinctive. On ne calcule plus, on *fait*, mieux : on *effectue un calcul;* on n'est plus reconnu : *on est l'objet d'une reconnaissance.* Rien n'est plus simple ; je veux dire : rien ne « possède plus de qualités de simplicité... ». Mais cette abstraction du langage ne serait guère nocive si elle n'était passée, depuis l'époque des Goncourt, en véritable procédé littéraire. Et ce n'est pas la légéreté qui en souffre seule, mais la logique même, au point qu'on est obligé de retraduire en langage concret, avec des verbes, certains de ces tissus de substantifs. Étant connu que Clemenceau a écrit des contes et des pièces en fort bon style, nous nous permettrons de citer comme exemples de goncourisme attardé ces phrases du « Discours de Sainte-Hermine » :

Heureuses les fautes dont on comprend la leçon, alors que les couvrir ne peut que les accroître par une prime d'encouragement aux fabricants de malfaisance! Notre guerre de l'Entente ne serait qu'une décision d'aventure si elle n'avait à jamais fermé la porte d'une politique si manifestement épuisée... Tel qui sortit d'une longue tradition de guerres contre le même adversaire pour entrer dans nos rangs peut inconsciemment retomber dans une instinctive tendance à retrouver la formation des jours passés, etc.

Ce style-là engendre forcément la confusion des articles définis et indéfinis, une cascade de génitifs, et ruine tout l'ordre logique de la pensée qu'une longue tradition a constituée dans notre langue. On me permettra d'en montrer l'aboutissement dans ce paragraphe de René Ghil, qui date de l'an dernier :

Toute période de réapparition et de recrudescence du sens de poésie scientifique répond d'intentions et de réalisations de plus en plus averties à une poussée nouvelle de l'esprit investigateur de la science. Mais cette fois, c'est entièrement intraduisible en français. C'est ce langage qu'emploie tout un groupe de critiques d'art, qui se disent avancés, pour expliquer la peinture « intellectuelle ». C'est celui où l'on surprend d'habitude le pédantisme primaire, et l'on ne dira jamais assez ce que la politique, le langage parlementaire ont fait pour hâter son avènement.

Mais une compensation existe à ces bizarreries ; elles sont peut-être modernes, mais elles ne sont ni viables ni vivantes. Et généralement le goût public est encore assez sain pour les

faire ranger dès l'abord dans le mauvais style, celui qui n'a pas d'imitateurs qui comptent. Aussi considérerons-nous les déviations qui suivent, comme peut-être plus graves, encore que leur domaine soit plus limité. Ces fautes-ci se propagent consciemment, et c'est le souci de faire de l'élégant ou du correct qui les a engendrées. Le vrai fléau de la langue, ce ne sont pas les incorrections populaires, ce n'est pas même l'argot, dont Rémy de Gourmont disait qu'il se développait par réaction contre l'enseignement et comme un produit nécessaire de l'instruction obligatoire. Non, c'est bien plutôt ce style demi-administratif, demi-artiste, artificiel au possible et qui, proprement en rupture avec la tradition de notre syntaxe, peut être dit vraiment un langage de décadence. Je vous épargnerai les exemples de ces élégances de gendarme, ou pour parler comme un de nos meilleurs critiques, de commis au rayon de la nouveauté. Personne n'est sans en avoir glané au cours de ses lectures. Mieux vaut des observations plus générales que pittoresques, au nombre desquelles nous rangerons la bizarre *querelle du réfléchi.*

On voit force gens qui réprouvent le verbe réfléchi dans ses emplois illogiques : *un courant qui ne se remonte pas... un livre qui ne se lit pas facilement...* C'est oublier quel rôle ont joué ces expressions dans la langue classique, par influence probable de l'italien, et aussi par l'horreur naturelle que nous éprouvons pour le passif proprement dit. Il suffit de lire Corneille pour s'en convaincre (*Les affronts à l'honneur ne se réparent point. Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient*). On sait aussi que pendant les longs siècles du moyen-français et du français classique, existait une tendance à tranformer en verbes réfléchis les simples intransitifs (*se dormir, se mourir...*) dont il est resté un certain nombre (*s'évanouir*, etc.). Mais, en revanche, la bonne langue supprima toujours le pronom des réfléchis après les verbes *faire*, et parfois *voir* ou *entendre.* C'est un des instincts les plus naturels de notre parler, et aucun voyou ni aucun potache ne dira : *c'est rigolo, ça fait* SE *tordre mon frère!* et il serait monstrueux de dire : *faites s'asseoir monsieur.* Or, un souci pédantesque des plus mal placés a réintroduit ce pronom dans la plupart des textes écrits, même poétiques :

Comme le fruit trop lourd fait se ployer la branche.
(Ch. GUÉRIN.)

Ce tour est désormais si répandu qu'il faut bien le tenir pour correct ; mais il forme un indice singulier de déformation artificielle.

Nous faisons allusion à la répugnance de notre langue au passif. Un lieu commun de linguistique veut même que nous n'ayons point de passif véritable. De fait, à moins que le participe ne soit adjectif, ou qu'il s'agisse de marquer un passé, un état achevé (*la maison est construite*), nous tournons instinctivement par le réfléchi (*la maison se construit*), ou même des auxiliaires bizarres, proprement des gallicismes :

Ce sang... fume encor de courroux
De se voir répandu *pour d'autres que pour vous.*

Ou bien :

Et pour se faire entendre *au plus juste des rois*
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Aujourd'hui, les journaux mêmes sont emplis de ces passifs biscornus et pesants, aggravés souvent d'une inversion, qui vient tout droit du jargon des cénacles de 1885 : *Il faudra dix ans pour que soient achevés les travaux... Elle sortit avant que fussent apprêtés les bagages.* Nous y sommes presque habitués ; mais cela aurait paru à nos grands-pères une extravagance de version latine. Tant il est vrai que le mauvais style littéraire, le plus arbitraire, peut passer dans le domaine courant : il suffit du reste de voir comment l'infortuné Henry Bataille faisait parler ses infortunés personnages pour saisir quel mal ont fait au français, même prétendu oral, le patois naturaliste ou le patois esthète. L'inversion n'en est pas le seul exemple, dont on pourrait citer mille traits ridicules. Mais l'accumulation à l'anglaise des épithètes avant le nom. Voici du Marcel Schwob : *Cecco dit au savetier la terrible et désespérée haine qu'il portait à son père;* du H. de Régnier, ancien à vrai dire : *La mer écumait autour de la terre, rocheuse et solitaire île.* Je vous renvoie à Chateaubriand qui fut en telle matière le premier coupable, à tous les écrits de M. Pierre Hamp, vrai bourreau du français, et à un ouvrage d'universitaire sur Vigny, où l'on voit cette phrase sans pareille, touchant Sainte-Beuve : « *Celui-là était un pâle, timide et maladif carabin blond. Il n'y a pas lieu de suivre ici le caméléonesque personnage en ses morbides et dangereuses, non moins que douloureuses évolutions dans le ménage Hugo.* » Cette citation serait inuti-

lement cruelle si l'auteur n'était un professeur d'anglais, et sans doute ne fera-t-on jamais assez de place à l'anglicisme dans la corruption actuelle du français. L'italien au seizième siècle n'exerça pas une influence comparable, puisque la langue ainsi contaminée en arrive à ne plus sonner, phonétiquement, à la française. Je défie de lire tout haut du Huysmans, ni aucun des jeunes écrivains, qui se croyant barrésistes, risquent ce qu'ils appellent des cadences mineures, dans ce genre : *une sphère dense de feuilles; les nasillardes et somnolentes vêpres, les respectueuses et ironiques lèvres*. On voit ici contrevenir à l'alternance normale des finales féminine et masculine en français, celle qui obligeait les classiques à ne jamais grouper les adjectifs deux à deux (*les riches cités somptueuses*, dit Ronsard), celle, nous dit M. Henri Brémond, qu'on enseignait même à Port-Royal, pour charmer les oreilles pointilleuses de M. Lemaître et de M. Nicole aussi, celle enfin qui fonde la technique primitive de nos poèmes et de la moindre chanson. Le premier défaut de ces raffinements n'est donc pas d'être étrangers à la tradition, mais d'être anti-oraux, et de nous présenter notre idiome maternel manié comme une langue étrangère, ou plutôt comme une langue morte ; c'est là l'exagération de cette dualité que nous signalions au début : la langue littéraire, livrée aux barbares, évoluant de façon purement fantaisiste, et la langue vulgaire suivant son train.

Si maintenant on descendait de la syntaxe au vocabulaire, ce sont des volumes que demanderait la liste des pédantes absurdités de nos contemporains. Jadis on voulait mal de mort aux Chateaubriand, aux Sainte-Beuve, pour leur manie du latinisme. Au moins savaient-ils le latin. A présent ce sont les moins lettrés qui néologisent à plaisir, et je passe sur les *frigidique*, les *superbité* de feu Eug. Le Roy, qui en avait la manie ; sur la *licéité* de M. Paul Reboux, sur *l'incognoscible* de Huysmans, et autres inventions burlesques qui font regretter les pages rouges du petit Larousse et le latin du pauvre. Notons comme émanant de la même ignorante prétention le mot *auspices* qui prend nettement le sens d'*aspect* : *La paix se présente sous un auspice qu'on n'avait jamais vu*, et le malheureux verbe *controuver* qui s'utilise pour *démentir : cette nouvelle a été à la fin heureusement controuvée* (car dans *controuver*, le public voit *contre*) ! Citerai-je aussi la fortune étrange qu'eut l'expression philosophique de

moyen terme, une fois passée dans toutes les mains? On y prend *moyen* pour un substantif et *terme* pour un adjectif nouveau. Aussi M. Jouhaux écrit-il dans un livre sur la C. G. T. : *il fallut adopter une solution terme.* Ce qui vaut : *le coup de Jarnac est sonné* d'une proclamation de syndicats. Citerai-je enfin l'exemple illustre d'*emprise*? Ce vieux mot fut repris au vocabulaire des « chevaleries » environ l'époque symboliste, et affublé du sens d'*empreinte* ou d'*empire*, qu'il remplace désormais un peu partout. Il faut noter que, pour les agents voyers, il a encore l'acception d'*entreprise;* mais sa résurrection n'est curieuse que comme un bel échantillon d'arbitraire chez les écrivains.

A vrai dire, en un temps où des compteurs s'appellent *Taxigaz* (de *taxi :* compteur), où un roman pseudo-scientifique sur la lecture des pensées s'intitule *Nounlegos* (!), où une revue d'ingénieurs se propage sous le vocable *Technos*, où une feuille théâtrale se vantait d'être *Scœnia* (de *Comœdia*, sans doute !) et où l'*Occitanie* est si souvent prise pour une lointaine Thulé, on peut conclure que les barbarismes candides de Fourier sont dépassés depuis longtemps et qu'il n'y eut jamais tant de pédantisme que depuis le règne des apédeutes. Il n'en faut pas tant pour rappeler aux philologues que l'évolution, si vénérable quand elle sort de la nature même et qu'elle porte en soi les germes d'une organisation sans cesse nouvelle, ne mérite ni ce respect ni son nom même lorsqu'elle se réduit à la fantaisie désordonnée, non des ignorants, mais des demi-savants. Quand *le Petit Parisien* écrit : *la tournure que les événements ont pris*, je veux bien m'incliner devant la grande et sublime Loi de la Fixation des Formes verbales. Mais quand il poursuit : *Cette grève, M. Loucheur ne l'aurait-il pas faite déclancher à dessein?* je surprends là un flottement du sens naturel qu'ont les indigènes de leur langue, quand ils en sont ignorants ; et ce flottement est semblable aux hésitations de Grégoire de Tours devant un latin qu'il ne parle plus et qu'il n'écrit pas encore...

* * *

Ainsi il nous apparaît bien que le français d'aujourd'hui est parvenu au stade où les langues, sans cesser de vivre, poussent deux rameaux divergents qui ont peu d'intérêt à se confondre. Si leur dialecte écrit ou artificiel ne peut que

troubler par ses invasions l'évolution normale du dialecte oral ou vulgaire, en revanche le dialecte vulgaire peut difficilement régénérer le dialecte écrit. Sans établir une séparation trop absolue entre ces deux branches d'un langage vivant, il semble qu'il faille réserver les droits de l'un et de l'autre : or, le langage populaire fera toujours valoir ses droits suffisamment ; il n'a pas besoin qu'on l'y encourage, et c'est une superstition fataliste que de croire qu'il va tout absorber, tandis que le langage littéraire, la langue que nous avons appelée *commune*, a besoin d'être défendu. C'est ici que renaît la querelle, jamais vidée, des naturalistes et de leurs adversaires. Les uns tiennent que l'homme doit suivre passivement les mouvements qui emportent le monde ; les autres que son rôle propre est de résister, car rien ne se crée ni ne se conserve sans son invention, en dehors du règne dont il est le centre.

Cette thèse-ci est évidemment la thèse classique, et tout l'amour possible de la science ne peut prévaloir contre sa dignité. La première suppose, au contraire, une abdication devant la nature trop séduisante pour ne pas cacher un piège ; et le culte exclusif de la vie pourrait bien être au fond celui de la mort où le temps nous entraîne. En l'espèce, il faut faire justice du pessimisme qui inspire à certains les plus terribles prophéties sur l'avenir de notre langue. Au moins, s'il s'agit du langage littéraire. Au pis-aller, et puisque le métier d'écrire est accessible à n'importe qui, on peut admettre qu'au lieu de deux dialectes superposés, la France en puisse connaître plusieurs ; mais pour des raisons, je crois, fort pratiques, le succès de la pire n'empêchera jamais la meilleure de prévaloir. Au contraire, plus la langue se diversifiera et perdra de stabilité, plus une langue fixe, nécessaire aux échanges entre individus, entre générations, s'imposera au-dessus, en dehors des argots ou jargons divers.

Cette vérité mérite créance, car elle est presque formellement exprimée par les meilleurs linguistes, dont le rôle n'est pas de la souhaiter réalisée. Il reste donc à diriger, à purger et à animer la langue littéraire à qui écherra ce beau rôle ; car deux dangers égaux la menacent. D'abord d'être appauvrie et privée de sang nouveau ; mais en l'état actuel, ni plus tard, cela n'est fort à craindre. Ensuite d'être dépouillée, par un excès d'influence « vulgariste » ou plutôt par la bâtardise pédante que nous avons signalée, de ce qui

fait sa fermeté, son ordre et sa clarté. Or, elle est d'une telle nature qu'elle peut se renouveler indéfiniment par l'étude historique de son fonds et de ses origines, plus encore que par des emprunts au dialecte inférieur, qui ne manqueront pas. A cet égard la philologie peut sauver le français, comme elle peut aider à le perdre en propageant la paresse évolutionniste déjà signalée.

On ne laisse pas de tirer souvent des conclusions fort tristes de la vie et de la mort des idiomes disparus ; le grec ancien par exemple, dont la résurrection tout artificielle n'a pas moins été une gageure curieusement tenue et, du reste, aura modifié le cours de la langue vulgaire ; le latin surtout. Mais imagine-t-on que l'on puisse voir reproduire les conditions du bas-empire romain ou de la fin de Byzance? Il faudrait pour cela sans doute que les barbares fussent à nos portes, et j'avoue qu'ils sont déjà à l'intérieur des portes, mais surtout qu'il n'existât aucune de ces forces toute-puissantes de conservation que nous avons entrevues. L'école d'abord, et l'imprimerie et, plus que tout, le mélange, le brassage continuel des races et des classes qui communiquent entre elles par un idiome commun, tenu pour essentiel ; et j'ajoute la tendance niveleuse des États centralisés. Elle resserre et condense sans cesse le bloc de la nation autour d'une unité linguistique qui n'existait point jadis et dont on ne voit pas encore comment renaîtrait la diversité. Enfin il faudrait qu'on pût craindre une interruption de culture de plusieurs siècles analogue à l'époque mérovingienne et au dixième siècle. Certes la civilisation que nous voyons poindre peut être compromise par une vraie barbarie spirituelle ; mais non pas au point d'annihiler les élites nécessaires au peuple de manœuvres que créera la machine quand elle aura asservi les hommes qui auront cru l'asservir. Pour ces diverses raisons, il n'est point paradoxal de se rapporter aux paroles du père Bouhours dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène :*

Je ne prétends pas que notre langue ne change point du tout ; mais je prétends que les changements qui s'y feront dans la suite des siècles ne seront pas essentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans. Je veux dire qu'ils n'altéreront point le fond de la langue. Quelques mots et quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, selon la bizarrerie de l'usage ; mais ce changement sera tout au plus comme une légère maladie qui arrive dans la force de l'âge et qui ne change ni le

tempérament ni l'humeur... A la vérité, nos modes changent de temps en temps ; les fraises, les collets montés, les vertugadins ne sont point revenus, et apparemment ils ne reviendront jamais... Disons aussi pour ce qui concerne la langue, que le galimatias, le phébus ne reviendront point par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air libre, facile, naturellement raisonnable qui est le caractère de notre nation, et comme l'âme de notre langue.

En adoucissant un peu le ton dogmatique de ce passage, en restreignant cette confiance à la « langue commune », il est permis de faire siennes ces espérances-là. Rien n'est plus absurde que de dénier au français le droit de se régénérer par artifice, alors que c'est aussi par artifice qu'il se corrompt. M. Albalat, par exemple, qui est philologue comme Fontenelle était astronome et même beaucoup moins, va partout dénonçant une certaine école de critique qui ne comprend que des « rétameurs de tradition, des badigeonneurs de classicisme ». Je ne doute pas que les bons auteurs, quels qu'ils soient, ne se trouvent souvent obligés de se faire les radoubeurs et les calfats d'une nef qui, en effet, ne tient point par miracle, mais par la volonté des hommes. Je serais curieux qu'on me citât l'époque où la langue a suivi son cours naturel. Est-ce à l'époque des latiniseurs du quinzième siècle, ou bien est-ce au temps de la première préciosité ; est-ce au temps de l'archaïsme marotique, ou bien est-ce au temps de l'archaïsme troubadour ; est-ce au temps de Vaugelas et de Chevreau, ou bien est-ce à l'époque d'Aloysius Bertrand et de Flaubert? Quelle est la langue la plus claire et la plus unie, partant la plus transmissible? assurément, ce n'est pas la plus naturelle ; car il n'est point naturel de penser logique ni d'écrire net ; il n'est point naturel de faire durer une langue plusieurs siècles, sans qu'elle se ride et sans qu'elle se farde.

Le romantisme même, et il faut toujours y revenir, consiste à dissuader l'homme de contrarier les fatalités. Il importe précisément qu'il y résiste, et pour y résister, qu'il commence à n'y point croire. Admirons le père Bouhours qui, voici deux siècles et plus, écrivait sans sourciller : il est sûr que nous survivrons ! et jugeons d'après cet exemple ceux qui écrivent aujourd'hui, suivant la mode : il est sûr que nous mourrons. Et qui disent « tant mieux », en soupirant ; ou qui, chose plus perverse, disent « tant pis » en souriant...

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Epervier

Ce nom hautain, en patois surtout, *l'esparbè*, lui vient du mot allemand : *Sperber*. L'appellation, avec la rudesse des syllabes teutonnes, dit bien la brutalité de ce rapace, tout de choc et de cruauté. Pour ce qu'il attaque, volatiles de toutes sortes, c'est la foudre vivante. Et il déchire, il lacère, il dévore avec une joie silencieuse et implacable.

Nous connaissons ici trois espèces d' « esparbès » : l'épervier de passage, dit siffleur, roux uniforme, couleur feuille morte ; l'épervier blanc ; l'épervier de pays, de plume rousse comme le premier, mais ocellée de gris. L'épervier siffleur et l'épervier blanc sont uniquement chasseurs. Je veux dire qu'ils n'attaquent pas les bêtes domestiquées, filles du toit de l'homme. Ils n'assaillent jamais les couvées, soit qu'ils manquent de hardiesse, de cœur, soit qu'ils leur trouvent un goût faisandé venu des relents du perchoir, un goût de poulailler. L'épervier de passage vit des petits oiseaux migrateurs. Chardonnerets, pinsons, linottes, alouettes sont ses régals préférés. Il les suit à l'aller et au retour, prend ses quartiers d'hiver et d'été parmi eux et les décime sauvagement. Il ne les chasse point isolés. Il aime les vols épais, les couches profondes de plumes et de chair vive, où il se laisse tomber comme une pierre. Il sait que ces oiseaux se réunissent pour changer de climat, espérant se soutenir et s'entr'aider, ou pensant en imposer par le nombre. Il sait qu'ils

commettent l'imprudence de chanter en cinglant. L'alouette même élève sa note à mesure qu'elle monte. L'onde aérienne s'emplit des éclats de son amour ou de sa gaieté. Alors, lui, caché dans la nue presque, il opère à coup sûr. Frémissement du vol, frémissement de la voix, il perçoit tout en même temps : il choisit sa victime. Comment échapper? Parfois il arrête cependant sa poursuite, troublé par une inquiétude divinatrice. En été, quand les cieux ont chauffé sous de trop lourds soleils, qu'un orage s'amasse on ne sait où dans le firmament splendide et pur encore, bien avant que la torpeur d'attente de la terre ne l'annonce, ou qu'un premier murmure lointain s'entende, les éperviers de passage s'assemblent à l'horizon. Le matin pour l'après-midi, pour le soir même. Hors de portée, planant dans la flamme pesante, ils tournent, tournent sans fin à grands orbes superposés, et poussent de longs cris d'alarme ; chose curieuse, des cris doux, flûtés, plaintifs, pareils à ceux que les courlis battus du temps jettent dans l'ombre, les nuits de tempête, au-dessus de l'abîme soulevé. C'est pourquoi les paysans appellent ces annonciateurs d'orage : les siffleurs... Les petits oiseaux en profitent. Ils font des randonnées dans le ciel, ils rayonnent en vols unis à travers le pays, où ils se débandent dans les champs et s'éparpillent au milieu des buissons...

L'épervier blanc chasse autrement. Le siffleur est un écumeur de nues, le blanc de grand chemin. Il ne quitte point la terre, il rapine au ras du sol. Au reste, il brise là sa coquille. Il ne naît pas comme ses congénères, comme l'aigle, le roi de l'espèce, sur les cimes ou les sommets. Il naît dans un nid à même l'arène, sous les ronces, dans les fourrés épineux ou sous les fougères opulentes nommées osmondes. Quand il en sort, grandi, il commence tout de suite à marauder. Il rase les tertres, les taillis, les revers des fossés, les bords des chemins creux, il bat les environs d'un vol muet, si rapide que ses ailes paraissent immobiles, et saisit au passage l'oiseau qui se lève. C'est un merle qui change de buisson, une fauvette qui atterrit, un passereau quittant un mur. Il évite ainsi de plonger ou de s'élever ; son atteinte en devient infaillible. Ses apparitions sont si soudaines que l'oiseau le plus agile n'a point le temps d'obliquer. Quand on le voit, de loin, à la grande lumière, non point fondre sur sa proie, mais jaillir le long d'un relief, fuir en un clin d'œil, il reluit, il jette un feu pâle comme un éclair subit.

L'épervier roux ocellé est tout à fait un oiseau de carnage et de sang. D'une hardiesse sans seconde, se riant de l'homme, de ses armes et de ses menaces, friand comme lui de viande fine, il dévaste les guérets, les bois, les poulaillers. Il épouvante parfois même les airs. Et pour chaque proie, il a une manière d'assaillir, d'étouffer ou d'égorger, de tuer. Il n'est guère plus gros qu'un pigeon. Sa force réside dans ses ailes, dans son bec et dans ses serres. Il possède des ailes étendues, de soixante centimètres environ d'envergure, musclées, effilées, coupantes, admirables d'adaptation, qui lui permettent de tenir l'espace à sa guise, de le fendre et de s'y précipiter, d'y planer et de s'y reposer, d'y séjourner en sommeillant ; et une queue large et ronde, aux plumes raides, sur laquelle il s'assied pour rompre ou reprendre son vol, changer de direction, ralentir son allure ou multiplier les crochets. Il le fait à la façon des hirondelles. Il peut lutter de vélocité avec elles, de souplesse et de sûreté de course. Son bec et ses serres sont terribles. Il a un bec puissant, aigu du bout, tranchant des bords, courbe dès la racine, qui s'emmanche à une tête courte, arrondie, comme ramassée audessus afin de lui donner plus de poids et de pénétration. Il semble qu'il pourrait fouir avec ce bec dans du marbre ; il en broie à la vérité, il en coupe et en écrase les os d'oiseaux plus gros que lui. Pour ses serres ouvertes, crochues, acérées, habiles à déchirer, à trouver l'endroit vital à paralyser, elles ont l'air de palper en s'enfonçant, d'être douées d'une dextérité de mains savantes. Enfin, guidant tout cet organisme à l'attaque, il a des yeux d'une acuité, d'une portée incomparable. De longs yeux gris-bleu, couleur d'acier neuf, sous des paupières lourdes, au regard froid, étincelant, profond, avide, aux prunelles incessamment dardées. Rien ne leur échappe, rien ne leur donne le change. Homme ou animal est instantanément aperçu, dévisagé, pour ainsi dire déshabillé. Il n'y a point de bâton brandi, ou mis en joue, qui puisse passer pour un fusil.

Cet oiseau naît à la pointe de l'arbre le plus élevé des alentours, dans un nid bossué, construit de ramilles mêlées à des ronces, où il est soumis aux oscillations perpétuelles de la cime. Cette couche est plate. Il ne saurait s'y blottir, s'y enfouir, y prendre la moindre habitude de bien-être ou de mollesse. Il n'y a ni duvet chaud, ni mousse élastique pour en garnir les bords, ni herbe sèche même que le plus déshérité

connaît. Rien n'est jeté sur les épines. Appelé à une vie de hasard, il convient que l'oiseau se plie à la fatigue, qu'il s'endurcisse aux coups du temps et des choses dès qu'il respire. Il est couvé trois semaines. Oh ! sans ménagements. Ce n'est point ici un couple, je veux parler du père et de la mère, où le mâle chante pour distraire la femelle assise sur le trésor vivant, perdue dans les tressaillements organiques qu'elle perçoit sous son aile. Non ; ces rapaces ont des mœurs à eux, des mœurs farouches. Mâle et femelle, quand la faim les prend, partent chasser. Ils ne reviennent que rassasiés. Le temps importe peu. Et là-haut, sur la cime abandonnée, le nid se balance au gré de l'air. Le soleil qui darde à pic, ou bien le vent du sud, venu d'Espagne, plus loin encore d'Afrique, continue l'incubation : c'est le vent embrasé du désert où, chantent les Arabes, il féconde les cavales, les rendant si rapides que leurs pieds ne touchent point à terre ; c'est le soleil grandissant de juin, l'ardent animateur, qui pousse à l'épanouissement le monde, et dilate et mûrit à sa flamme l'être ou la chose qu'il ne consume point. Peut-être l'oiseau leur doit son aile impétueuse et son sang irrité... A peine, d'un bec impérieux, a-t-il brisé sa coquille, cet œuf de la grosseur de celui d'une pintade, et tigré, roux et blanc, à ses couleurs futures de combattant, il essuie, et la fraîcheur du matin et du soir, et la rosée de la nuit, et les pluies torrentielles de la saison séveuse, et les premiers soleils torrides, plus pesants encore que ceux de son éclosion. Il est transi, noyé, brûlé, il achève de s'aguerrir. Toutefois, pour amortir l'épreuve, la nature ne le met pas nu au jour ; il sort de l'œuf vêtu. Il se couvre, dans sa prison fragile, d'un duvet rude, dirigé déjà en forme de plumes, pareil à un corselet léger de bataille. Et tout de suite son instinct de dévorant lui fait ouvrir serres et bec... Il demande à manger du geste. Car il ne crie point. Sachant qu'il est de sa destinée de vivre silencieux, afin de rendre son approche plus cachée, il n'essaie même pas de pépier. Père et mère s'en vont lui chercher sa pâture. Non point des vers ou des insectes, nourriture visqueuse et sans suc, non point des grains, aliment sans stimulant, mais ce qu'il lui faut à lui — le dépeceur demain de chairs pantelantes — des cellules substantielles, ce que l'on pourrait nommer sa moelle de lion. Il est repu de couvain de guêpes, ces guerrières, rien que de cela, de larves et de nymphes où l'être se transforme. Les guêpes déposent leurs rayons sur

les brindilles de fougères, sur les bruyères épaisses, au revers des fossés herbeux. C'est là que l'épervier va chercher la becquée de l'oiselet, si ce doux mot peut lui aller... Au reste, cela dure peu. Rapidement fortifié par cet aliment, le rapace sort tout de suite de l'enfance. Il en connaît à peine l'hésitation. Il quitte l'aire, volète de branche en branche, et puis étire son envergure, et puis s'enlève de cime proche en cime proche, et se dressant enfin sur la plus haute, immobile comme une enseigne sur sa hampe, commence à darder son regard. J'ignore ce que « le vent qui passe » lui dit, et s'il lui est apporté un éclat de rocher pour aiguiser ses serres et son bec, mais le premier oiseau qui l'approche est lié...

Il s'exerce en effet au meurtre et au rapt sur les petits oiseaux. Il fond sur les vols comme le siffleur, non point en l'air, lorsqu'ils se lèvent. Il provoque le mouvement. Embusqué aux environs, il attend que la bande qui se pose, reparte, revienne, glanant de chaume en chaume, soit à portée. A demi déployé, il se précipite. Il se hâte à grand bruit d'ailes. Tous fuient. Trop tard, il est sur eux... A l'instant où elle quitte le sol, il atteint sa proie. Il s'abat avec elle, il la dévore aussitôt. Heureusement les oiseaux veillent. Se sentant guettés, ils fouillent du regard les alentours. Qu'il s'oublie, qu'il bouge le col ou l'aile, il est vu. Un cri jaillit, tel qu'il n'a rien de commun avec la voix ordinaire d'un oiseau, quelque chose de strident et d'étouffé ensemble. Le vol échappe alors, se disperse, s'éparpille éperdu dans les haies, les taillis, les arbres drus, partout où l'aile du rapace s'embarrasse... Il ne connaît point ces déboires avec les perdreaux. Ceux-ci ont des habitudes néfastes. Ils aiment à cheminer de compagnie, à caqueter surtout au temps de l'amour, à prendre l'air en famille, avec leurs petits « en traîne », incapables encore de voler. Dès le fin matin ils appellent sans retenue, en trottant dans la rosée sur leurs pattes rouges. Ils se disent les nouvelles de la nuit qu'ils passent dispersés, ils se proposent des équipées dans les blés voisins, ou se content leurs soucis et leurs désirs. Avant tout ils saluent de leur chant le soleil... L'épervier depuis longtemps est à l'affût. Perché sur un arbre d'où il scrute le pays, l'œil attaché sur les promeneurs, connaissant le sillon d'où ils débouchent, le nid où ils ont couvé, leurs points de glane et de réunion, il prend son temps, choisit, laisse venir à lui. Et puis il tombe au milieu d'eux. Il est surtout friand des petits, chancelants encore.

L'oiseau de sang les traite comme des mauviettes. Mais c'est quand il pille un perdreau fait que son instinct éclate. L'étourdissant de coups d'ailes, le déchirant de ses serres, il l'entame sur place, tout vif, arrache ses plumes, broie ses os, prélève à même des lambeaux sanglants. Le perdreau agonise longtemps. Aussi gros que son bourreau, moins vulnérable à ses ongles ; plus lent d'émoi qu'un passereau, il se sent s'en aller morceau par morceau. Et, croyant apaiser celui qui le dévore, il reste tapi, ne se défend point, se tait. Il meurt horriblement...

L'épervier est peut-être plus cruel encore avec le pivert. C'est que celui-ci est pourvu d'armes solides ; il n'y a point à l'assaillir seulement. Ses ongles et ses pattes, pour le maintenir verticalement le long des troncs qu'il explore, à la recherche des larves et des insectes, acquièrent une adresse de prise dangereuse, et son bec accoutumé à frapper sur le bois, à coups répétés, afin d'en éprouver la fibre, d'en découvrir les endroits creux, a une puissance de pénétration redoutable. Enfin il est hardi, querelleur, rusé. Les deux oiseaux s'épient donc. La plupart du temps, le pivert s'expose. Non point sur l'arbre autour duquel, menacé, il tourne, échappant ainsi au danger, mais à terre où il descend quand il se croit perdu de vue, pour satisfaire sa gourmandise. Il adore les fourmis. Du bec et du pied il en crève le logis, s'accroupit auprès, tire sa langue, une longue langue visqueuse, et l'introduit dans la brèche. Les fourmis accourent et l'envahissent, la couvrent toute. Il la retire et se délecte. Il en oublie l'ennemi, son œil perçant, sa voracité, et cette loi de force qui règne dans les bois. L'autre depuis un moment le suit, de là-bas, du haut d'un chêne feuillu. Il s'abat, il se laisse aller sur lui, l'écrase de son poids, le foule, l'immobilise des serres et de l'aile, et d'un bec implacable le frappe, le frappe à coups redoublés sur le front. Cela sonne comme l'arbre où le pivert lui-même travaille. L'oiseau lié cherche bien à se dégager, à se retourner, à user aussi de ses armes, au moins à dérober sa tête : en vain ! Alors il pousse des cris. Ah ! non plus cette sorte de ricanement éclatant qu'il jette en gagnant les bois, des cris furibonds d'abord, puis stridents, puis déchirants, coupés de spasmes : des appels désespérés à l'aide. Qui les entend alors quelque part, dans une sente, une clairière, un hallier, sait qu'un pivert expire, le crâne troué, les yeux crevés par le piocheur terrible.

A l'époque où les palombes vont en Afrique ou en reviennent, l'épervier se livre à la chasse à courre, à la chasse aérienne. Elles arrivent de jour en jour, en vols compacts, dont la rumeur mène un bruit de grand vent, sous laquelle on est étonné de ne point voir les arbres plier. Lui, en cette saison, vit sous la nue. L'œil à l'horizon, montant ou descendant les courants atmosphériques, il croise au firmament, ou bien plane les ailes grandes, en élargissant ses cercles de moment en moment. Tout à coup il tressaille. Débouchant de la ligne courbe du ciel, comme d'une arche, les migrateurs apparaissent. Le soleil darde, un miroitement immense sort de ces centaines d'ailes battantes. Le guetteur gagne à leur rencontre. Il avance, les atteint, les survole, fait volte-face, et prend le vent et s'embarque à la suite de la masse ruée. Les palombes, que son ombre domine, accélèrent l'allure. Il double la sienne. Il les pousse pour se donner le temps de choisir. Et puis il plonge sur la foule palpitante. Le vol entier, pris de panique, s'abaisse brusquement... La feinte est attendue... Abordée, saisie, précipitée, une des voyageuses s'abîme avec lui dans l'espace. Si vite, qu'ils paraissent aller se briser sur le sol. A terre, il l'égorge, il lui ouvre le col d'un coup de bec mortel... Les palombes le redoutent à l'égal du plomb. On en a vu s'engouffrer en le fuyant dans des granges. On exploite cette frayeur pour les capturer. Dans les Pyrénées, au col de Sarre, par où elles passent en Espagne, au moment des migrations, on tend des filets perpendiculaires, dans le sens de la coupure. Et des hommes montent sur les bords du couloir, portant des éperviers de bois. Les migrateurs se présentent. Ayant gagné de cirque en cirque, après s'être attendus les uns les autres avant de tenter le passage, ils s'élancent dans la brèche. En tête, l'individu le plus expérimenté mène le vol. Un bruit retentissant, fait de sifflements et de claquements de plumes, emplit le col. La rumeur s'est changée en fracas. Alors, d'en haut, les hommes jettent les éperviers. Entraînés par le sillage, ils fondent sur les palombes comme l'oiseau vivant. Les palombes répètent leur manœuvre. Pauvre ruse ! En se relevant, elles tombent dans les filets. Elles y donnent avec un fracas redoublé. Les ailes, les rets, les parois, tout a l'air de tonner ; et puis tout se tait. Et une haute marée se brise, gronde sur les rocs, qui se répand ensuite en écume muette...

Le rapace arrive ainsi au bout de cette courbe ascendante

de meurtres où il y a les bêtes, propriété de l'homme. Dès que les premiers œufs sont posés, il s'approche des maisons. Perché sur un arbre proche, sur le faîtage d'une grange, dans un massif, sur un piquet de vigne, aux abords mêmes des murs, il inspecte tout et tous. Rien ne l'intimide, ni cris ni pierres. Chassé, il s'éloigne d'un vol mou, se pose un peu plus loin, et revient. Il regarde aller et venir les gens. Il voit les femmes préparer, au soleil, ces grandes cages rondes d'osier nouveau, qui portent sur des briques espacées, assez hautes pour laisser les poussins entrer et sortir, assez basses pour que rien d'autre ne puisse se glisser dessous ; il les voit chercher l'endroit propice où parquer les dindonneaux, à l'ombre, autour de la dinde attachée par la patte à l'arbre ; il les voit surtout choisir les « clouques », les couveuses, qui garderont ensuite les petits éclos, et dont l'instinct maternel doit aller jusqu'à les défendre contre les intrus, contre lui : et il en fait son profit. Il regarde aussi passer les hommes ; il suit le chien dans ses rondes. Celui-ci aboie ; ceux-là ont toujours les mains chargées de quelque chose : outil? bâton? fusil?... il importe de savoir. Enfin il surveille les bêtes elles-mêmes : les canes que la hantise des eaux lointaines poursuit, qui rêvent de nids balancés sur le flot ; les pintades qui dissimulent les leurs et refusent de couver sous un toit. Et il calcule déjà ses coups. Après quoi, malheur au poussin imprudent qui s'attarde hors de la cage à picorer un grain de mil ! Malheur au dindonneau inattentif au gloussement d'alerte de la dinde, trop lent à se blottir sous son aile ! Et encore au caneton s'ébattant sur une eau solitaire, et aussi à la petite pintade, sœur des perdrix, toujours en partance vers quelque taillis, quelque chaume isolé, dont le fumet de demi-gibier lui agrée plus particulièrement. Il rase la cage, la terre et l'eau, il s'empare de tout. Pour peu qu'il ait l'impunité, confiant dans la rapidité de son vol, dans la prise de ses serres, il attaque à la distance d'un jet de pierre ; il ravit un poussin jusque sous les pieds des femmes, il le poursuit jusque sur le seuil ; c'est tout juste s'il n'entre point dans la maison. Ici encore toute couvée entamée est perdue. Il n'y a qu'un recours, en dehors du plomb difficile à lui envoyer, du piège dont il se méfie, posséder des mères qui n'hésitent point à l'assaillir, comme je l'ai dit. Les chapons qu'on met parfois à couver sont les plus braves, ils le poursuivent dans les airs. Enfin il fait ses coups à l'ordinaire

vers midi. Il a observé que les hommes, les bœufs et le chien rentrent à cette heure pour dîner, venant des bois, des champs ou de la vigne, et les femmes du lavoir où elles sont allées rincer le linge... Il sait que tout ce monde a faim, qu'attablé, il ne se lèvera pas à temps. Il étend sa razzia. A peine un brouhaha subit parmi les poules décèle un nouveau rapt...

On s'étonne que cet oiseau dévorant connaisse l'amour. Il est amant ardent et jaloux. A vrai dire, même en cette lutte pathétique, il reste impérieux. Le mâle recherche la femelle au mois de mai, alors que l'air est embaumé des haleines nouvelles, que les vents circulent semant les germes. C'est le soir, au coucher du soleil, sans doute parce qu'ils n'ont plus rien à poursuivre, que les éperviers s'appellent sur les cimes. Ils rompent à ce moment le silence. Possédés de la flamme souveraine, comme toute créature ils ne peuvent plus se taire. Mais ce ne sont point des soupirs qui leur échappent, ce sont des glapissements brefs, répétés, comme jetés d'une voix irritée. On chercherait en vain à les voir se pourchasser en des jeux souples d'énamourés, se caresser de l'aile, se frôler du col et du bec, du flanc, avec ces ardeurs soudaines mêlées de roucoulements chez la tourterelle, de petits sifflements étouffés chez le pinson. Ils s'abordent brusquement, en fouettant les rameaux de leurs plumes, comme pour une conquête ou une rencontre. On entend de grands froissements de choses. Leurs ailes ont l'air de lutter avant de se couvrir, leurs serres de s'opposer avant de se détendre. Et si leurs glapissements soudain s'éteignent, ils exhalent encore des souffles rudes, des râles où frémit toujours leur instinct farouche. Cependant le mâle ne recherche jamais qu'une femelle ; ils vivent ensemble ; ils se construisent un nid où se retrouver ; ils pâturent également leurs petits. Ce sont là abandons de rapaces. Le grand bruit qu'ils mènent se prolonge ; peut-être, assouvis, battent-ils des ailes en signe de joie, redevenus tout à coup muets. Et là-bas, arrivé au bout de sa course, le soleil des longs jours s'abîme, et projette à travers les branches autour d'eux ses flammes sanglantes.

Écumer terre et ciel, aimer, triompher toujours, quel destin ! s'il n'y avait le revers. Il s'appelle ici « l'attrapiau », la cage-attrape. On arrive à y prendre parfois l'épervier. Sa voracité le perd, comme la gourmandise est fatale au pivert. Nos paysans, sûrs à peu près de manquer leur coup

en tirant, lui tendent donc un piège dans cette cage. Elle est composée de trois compartiments, dont les deux du bout s'ouvrent à la façon d'une trappe. Le couvercle soulevé repose sur un bâtonnet portant lui-même sur une traverse. Dans le compartiment du milieu, clos de toutes parts, on place l'appât : un tendre poussin, un dindonneau duveteux, au cri triste, incessant. Bien entendu, il est à l'abri, tout en donnant l'impression de pouvoir être ravi. On expose la cage en vue, aux abords du poulailler, à l'endroit des derniers rapts, à midi ; et l'on entre ostensiblement se mettre à table. L'autre est à son affût coutumier. Il se méfie d'abord, commence une tournée d'inspection. Insolemment il descend plus bas que de coutume, rase de plus près les murs, fait mine d'atterrir. Personne ne bouge. L'appât pépie de plus belle. Il criait d'abandon, il crie d'épouvante. L'épervier cède à la tentation. Il s'abat près de la cage, fixe un instant la petite bête de son œil effrayant. Celle-ci se tait. Alors il cherche à l'agripper à travers les barreaux. En vain. Il se décide, il saute dans le compartiment ouvert. Le bâtonnet tombe, il est pris. Sur le dessus de la trappe on a lié une grosse pierre qui la maintient. Alors on accourt. Et ce sont les rires des hommes, l'aboi furieux du chien, les invectives des femmes. L'énumération des couvées enlevées ne lui est pas épargnée. On dirait un dénombrement homérique. Et l'on glisse la main vivement, on saisit l'oiseau par les ailes, comme une poule que l'on emporte.

Lui, un instant confus, étonné, non abattu, fait tête. Il cherche à griffer, à mordre de son bec tranchant. Il s'agite en défenses convulsives. Il joue du cou en le gonflant, en l'étendant, en le dardant comme une vipère qui se dresse. Il pousse des glapissements aigus, il râle, il siffle. Son regard étincelant jette des éclairs. La mort qui vient, qu'il sent proche pour l'avoir tant de fois donnée, ne l'ébranle point. Il veut finir en attaquant, digne de lui-même.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

Le cas de M. Georges Duhamel

La fortune littéraire de M. Georges Duhamel n'a pas laissé de surprendre ceux qui, avant la guerre, n'avaient vu en lui que le théoricien élogieux et crédule de l'unanimisme. Ses propres œuvres, et notamment ses drames : *la Lumière, le Combat*, tout brouillés d'un halo idéologique, n'étaient que d'adroits pastiches de Maeterlinck et de Claudel ; et si l'on y pouvait déjà pressentir le futur apôtre de *la Possession du monde*, rien n'y révélait la force de pénétration réaliste dont témoignent les scènes et les portraits qui composent *Vie des martyrs* et *Civilisation*. C'est la guerre qui a découvert M. Duhamel à lui-même ; ce sont ses tableaux de guerre qui lui ont valu un légitime succès ; et des livres comme *Confession de minuit* ou *les Hommes abandonnés*, bien qu'ils nous en transportent fort loin, sont encore tout gonflés des trésors d'observation humaine, dont elle l'a enrichi. Mais, dans l'entre-deux, M. Georges Duhamel est remonté vers les hautes régions spéculatives dont il aime incontestablement les vertiges, comme s'il voulait se délivrer du réel par la contemplation. Et l'idéologue a profité de l'audience que l'écrivain mérite.

Ni les prestiges du talent, ni la sincérité d'une âme généreuse, ne suffisent à nous masquer les dangereuses folies qui en émanent. Mais en dépit des confusions qu'il propage, quelque naturel éloignement que nous ressentions

pour les décevantes doctrines où il met sa complaisance et malgré tout ce qui, dès l'abord, nous sépare, nous revenons vers lui poussés par un mouvement du cœur que les objections de notre esprit ne suffisent pas à briser. Dans le moment même où nous reconnaissons l'affreux visage des vieilles erreurs qu'il honore, quelque chose nous avertit qu'il n'y a rien là de définitif et son trouble même en fait foi. On le sent intérieurement travaillé par deux tendances contraires qui pour le solliciter également — et sans qu'il semble prêt à choisir — cherchent secrètement leur équilibre. Son art, comme sa pensée, traverse une crise méditative qui prend d'autant plus de sens à nos yeux qu'elle est celle de toute une génération — et voilà sans doute la raison de cette mystérieuse préférence qui nous fait comme un devoir de nous expliquer avec lui. Les sentiments, les expériences, dont il témoigne, en effet, sont communs à notre âge. Pour tenter de les résoudre d'une manière que nous jugeons équivoque ou fausse, les questions qu'il pose n'en sont pas moins celles-là mêmes que nous posons et qui dominent notre recherche. Nos existences ont été marquées d'événements qui font la similitude de nos âmes, sinon de nos pensées. Entre lui et nous, il y a, en outre, ce fait de la guerre d'où nous datons, les uns comme les autres, de grandes découvertes sur la vie et sur les hommes. Alors même qu'elle n'a point changé les conclusions de notre philosophie, elle a élargi notre vision du monde, elle a envahi tout le champ de la conscience, y déposant des faits et des images que l'oubli ne saurait recouvrir. Et tous avec lui, nous pouvons dire : « Il aurait fallu que nous fussions bien pauvres d'âme pour voir ce que nous avons vu sans en tirer profit. »

Voir est une chose, juger en est une autre. Mais c'est déjà la promesse d'une entente possible que d'avoir une expérience semblable, et aussi que cette épreuve soit le fait d'une même génération d'hommes. Il y a une manière d'aborder les problèmes de la vie, de regarder la réalité qui est commune à tous les écrivains de cet âge. Tout ce qui viendra d'eux saura nous émouvoir. Alors que la plupart de nos aînés semblent n'avoir plus rien à nous dire et ne plus parler notre langue, nous interrogeons les moindres essais de nos compagnons avec une sympathie où il y a comme une curiosité de nous-mêmes. Et j'entends Duhamel lorsqu'il affirme : « Nous allons forcément vers une grande époque littéraire ;

forcément parce que dans tous les domaines, dans tous les genres, les artistes semblent commencer d'obéir à une même *volonté intérieure*... Je crois qu'un esprit nouveau inspirera bientôt tous ceux qui rêvent d'exprimer leur pensée. Nous allons être soumis à une même influence. » Et c'est pour conclure : « J'espère, je crois qu'on fera plus grande la part de l'*âme* dans la littérature et dans les arts. »

Pour nécessaire qu'il soit de savoir et de définir ce qu'il faut entendre par là, le fait ne me semble pas douteux. Et c'est d'abord ce qu'on doit retenir. Cette génération d'écrivains a découvert les réalités spirituelles et appris que l'étude du vrai ne saurait être limitée aux seules réalités extérieures. Comment s'étonner que, formés et mûris par ces épreuves, ils souhaitent une littérature plus *humaine* et qui nous introduise, en quelque sorte, aux mystères de notre propre existence? Jusque dans la fantaisie et dans l'ironie même, ils veulent retrouver la saveur saine d'une expérience vivante. Une révélation sur les profondeurs de l'être, et davantage encore, sur les richesses morales qu'il découvre, voilà ce qu'ils demandent à l'art : et l'artiste, à leurs yeux, est celui qui nous seconde pour l'interprétation du monde et qui, en quelque façon, nous augmente. Ce ne sont point des dilettantes : s'ils consacrent aux belles-lettres l'effort de leur vie, elles ne sont pour eux qu'un moyen, et ils n'entendent pas lâcher la proie pour l'ombre.

Des réalistes de l'âme, c'est ainsi qu'on serait tenté de les définir, et déjà l'on peut pressentir tout un renouveau du roman par une psychologie plus intérieure, s'intéressant à des manifestations jusqu'ici négligées. Il est indéniable que leur horizon s'élargit et que leur curiosité se détourne, par exemple, des amours faciles si complaisamment décrites par leurs aînés — comme si c'était la seule affaire humaine — pour se porter vers ces grandes questions qui remettent tout en cause. L'amour lui-même s'est découvert d'autres objets. Sens du tragique des destinées, goût de la vie éprouvée et connue, inquiétude religieuse et métaphysique, mais aussi réalisme qui sait tout ensemble la pitié et le rire, voilà ce qu'on trouve dans les œuvres de ces jeunes écrivains, avec toute la variété des tempéraments et des styles. Au fond, ce sont des moralistes. Qu'il s'agisse de Georges Duhamel ou d'Alexandre Arnoux, de Louis Chadourne ou de Roland Dorgelès ; qu'ils écrivent des romans d'aventures, des contes fantastiques

ou des récits réalistes, qu'ils aient de la fantaisie, de l'humour ou du lyrisme, c'est une pareille interrogation spirituelle et morale que nous y discernons (1). Leur grande affaire semble de nous amener à réfléchir sur le sens de la vie, dont ils nous restituent les spectacles. Tout le réel et tout l'imaginaire est ici combiné en vue d'augmenter notre connaissance de l'âme humaine et de nous faire méditer sur son mystère. N'est-il pas significatif qu'à propos de *Saint Magloire* ou de *Terres de Chanaan*, de *Confession de minuit* ou d'*Abisag*, — et si l'on veut aller au delà de la fiction ou de l'épisode, — il faut faire de la théologie, discuter sur le bien et le mal, examiner la valeur de l'optimisme ou du pessimisme, de l'orgueil ou de l'humilité, des vertus et du péché, bref aborder les grands problèmes? « L'inquiétude théologique demeure le plus sensible souci du siècle », avoue Georges Duhamel. Les sujets de telles œuvres en témoignent : et c'est bien là le signe d'une époque profondément troublée, où tout est remis en question.

Car s'il est indéniable que nous nous trouvons en présence d'une littérature dont les premières tentatives trahissent de hauts soucis spirituels, c'est surtout par le trouble et le malaise, le désordre des sentiments et des idées, qu'elle les manifeste. Nous sommes devant des êtres désaxés et inquiets, des sensibilités meurtries, travaillées d'une intime détresse, et qui, après une expérience prématurée de la souffrance, s'agitent parmi les contradictions et hésitent à choisir. Ils ont une âme, ils le savent, mais de cette grande et précieuse découverte que vont-ils faire? Une nouvelle idole? Abandonnés par leurs aînés qui ne les comprennent pas, ils sont pressés de conclure par leurs cadets dont le désarroi est plus extrême encore et l'impatience agressive (2). Il leur

(1) Voyez ce que Roland Dorgelès écrit, à propos de son roman *Saint Magloire* : « Je crois que pour fonder un monde nouveau la révolution la plus importante n'est pas la révolution sociale, toujours facile à réaliser : c'est la révolution morale. On n'aura rien changé tant qu'on n'aura pas changé les cœurs : on n'édifie pas une maison neuve avec des matériaux pourris. Mais si les hommes admettent qu'on leur propose de tout bouleverser autour d'eux, ils ne veulent pas qu'on leur demande de se changer eux-mêmes. » Nous reconnaissons ici la vieille erreur de Brunetière pour qui la question sociale se réduisait à la question morale.

(2) Peu lettrée et de culture hâtive, la génération nouvelle a encore aggravé le mépris de l'intelligence que la génération précédente affectait, par dégoût des faux intellectuels. Consciente de leur méfait, celle-là se réclamait assez inconsidérément

faut répondre avant d'avoir trouvé, donner une certitude qu'ils ne possèdent pas, — car telle est la destinée pathétique de cette génération. Que peut-elle faire? Transmettre son expérience? Elle est incommunicable et c'est à peine si les ressources de l'art suffisent pour émouvoir au récit de ce qui nous a émus. « Pendant la guerre, dit M. Duhamel, je pensais : plus rien n'est certain. Puis je me ravisai. Si, quelque chose est certain. L'homme qui est en face de moi souffre. Deux et deux ne font peut-être plus quatre, mais l'homme qui est en face de moi souffre, cela c'est une certitude. » Mais c'est d'une telle certitude que je dis qu'elle est inopérante, car tant qu'à la souffrance vous n'aurez pas découvert un sens intelligible qui la rendra commune à l'esprit des autres hommes, vous ne leur inspirerez qu'une compassion ou un éloignement pareillement inefficaces. A tout le moins n'est-ce pas là ce que vous pouvez enseigner à ces jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans dont, comme nous, le désarroi vous frappe. « On dirait, dites-vous, que le sol manque sous leurs pieds. Ils ne savent où ils doivent aller. Ils crient, ils s'agitent. Le mouvement Dada leur est un moyen d'exprimer le trouble de leur esprit. Leur rage, tout extérieure, de destruction et de négation, trahit précisément un impatient désir d'appuis, de bases, de direction. Ils ne cassent tout que parce qu'ils sont inquiets d'avancer dans le désordre. » Le diagnostic est sûr. Oui, il y a là, et bien qu'à leur insu peut-être, un immense besoin d'ordre et j'accorde que le moment est venu de « parler directement aux hommes, de leur offrir immédiatement quelque chose où chacun puisse consoler sa tristesse, atténuer son erreur, restaurer son courage. » Mais quelle foi, quelle doctrine, quelle vérité leur apporterez-vous?

C'est parce qu'elle sent l'urgence de telles questions que l'œuvre de Georges Duhamel mérite qu'on s'y attarde : son

de l'anti-intellectualisme à la mode. Mais elle avait son excuse. En exaltant par-dessus tout les religions de la morale et de l'action, elle pressentait les terribles épreuves auxquelles elle était promise. Ces épreuves, au reste, l'ont instruite ; dans l'action, par l'action, elle a éprouvé que l'élément intellectuel domine.

Ses cadets qui ont subi l'impression de la guerre, dès l'adolescence, mais n'en ont pas connu les réalités, et à qui manque l'objet de sa ferveur pragmatiste, en développent dans la paix les confusions idéologiques. C'est parmi cette jeunesse incertaine et troublée que M. Duhamel recrute ses adeptes ; et voilà pourquoi nous croyons nécessaire de discuter ses idées sans réserve.

cas, plus qu'aucun autre, est riche d'enseignement et ses erreurs mêmes que certains d'entre nous ont côtoyées, quand ils ne les ont pas épousées, valent qu'on les examine. Parce qu'il n'est pas seulement l'un des écrivains les mieux doués de sa génération, mais qu'il en est comme le théoricien et que jusque dans le filigrane de ses récits on découvre des intentions d'idéologue, M. Duhamel nous accordera le droit de parler d'abord de ses idées, ou bien plutôt des sentiments et des troubles dont il a fait une philosophie, comme si des angoisses suffisaient à composer un système du monde. Le plus grand tort de certains maux est cette persistance qui les fait « devenir une idée ». Mais c'est chez l'artiste, chez l'observateur, qui est d'une clairvoyance inexorable et de solide bon sens, que nous étudierons les répercussions de sa doctrine dans la réalité ; elles y sont bafouées d'une manière qui nous laisse espérer qu'un jour il tentera d'harmoniser ce qu'aujourd'hui il s'obstine à maintenir discord par crainte, sans doute, de s'appauvrir.

Peintre de la vie et de ses semblables, M. Duhamel, en effet, est d'une implacable lucidité : les hommes, on sent qu'il les a vus dans la lumière de la guerre où rien n'était célé, où toutes les passions se montraient à découvert — et cela est inoubliable : aussi, en pleine réalité, est-il d'un pessimisme sage, d'une pitié sans équivoque. Mais autant son œil est net, autant son regard intellectuel est incertain : d'où cette impression de « bougé » que donnent quelques-uns de ses récits où l'idéologie empiète sur l'observation. Il semble que, blessé par les visions mêmes qu'il a décrites, le philosophe optimiste et candide, intervienne pour mettre un pan de muraille entre la réalité et lui ; mais de quelques belles fresques que sa fantaise ou son rêve les peigne, ce ne seront jamais que murailles peintes. Au reste, il n'est pas jusqu'à son style, ce style de conteur au beau dessin si ferme, et qui sait le miracle d'ennoblir sans rien céler de la vérité concrète des choses, de « styliser » sans perdre sa franchise d'attaque, qui ne devienne indirect et emphatique dès qu'il prêche ses incertaines homélies. Son embarras même rend évident qu'il n'est pas au fort de son affaire quand il prétend à édifier. Autant ses récits sont d'une couleur fraîche et que l'on sent durable, autant ses pseudo-élévations « mystiques » semblent décolorées et sans vie : c'est ainsi que toute une partie de son œuvre — *la Possession du monde*, certains

Entretiens dans le tumulte — est déjà caduque et périmée. A côté des contes qui composent *les Hommes abandonnés*, où la vie s'agite avec une frémissante chaleur, elle forme une sorte de marécage idéologique que le soleil n'effleure pas et où seul un nuage tourbillonnant d'éphémères vient humer un reste d'humidité spirituelle.

Cela date et n'est plus fait pour nous. Tout me porte à croire — si je réfléchis sur les contrariétés que l'œuvre de M. Duhamel nous présente — que sa recherche philosophique s'est arrêtée à un certain moment de sa vie, alors que son observation, ses soucis techniques d'écrivain, sont en travail et en progrès constants. Ici il semble y avoir stagnation ; là, au contraire, méditation continue et active. Il n'a pas revisé ses idées au contact des faits qu'il a découverts, mais il les a superposées et tant bien que mal ajustées. Impuissant à opérer leur réconciliation, il verse l'idéologie dans un vase, la réalité dans un autre. Ce n'est jamais qu'un expédient.

Il est sans doute difficile de changer, au cours de sa vie les doctrines qu'on a découvertes dans l'atmosphère intellectuelle de sa jeunesse. Le besoin qui nous les fait élire marque le début de cette ardente saison, et c'est là-dessus que, le plus souvent, nous vivons. Il y a des exemples de conversion, de révolution plus tardive ; en vérité, ils sont rares. Mais M. Duhamel ne déclare-t-il pas comme tous ceux de son âge qu'il est né de la guerre, ce qui signifie qu'une nouvelle vie a commencé pour lui, qu'il a senti comme une rupture entre son passé et ce présent, et du même coup éprouvé le besoin de vérifier les valeurs, les définitions, le vocabulaire même dont il faisait jusqu'alors usage. Tous, nous avons pris conscience d'une telle nécessité. M. Georges Duhamel a-t-il vraiment contrôlé les « nouveautés » philosophiques qui avaient séduit son imagination juvénile, les a-t-il soumises à ces réalités brusquement découvertes, et qui seules pouvaient compter désormais? Ou pressé de les interpréter, de les comprendre, de les relier à sa pensée, pour les y intégrer, n'a-t-il pas fait usage des éléments incertains dont son esprit avait l'habitude et le pli. On voit bien qu'il a revisé son art ; mais ses idées semblent à la dérive ; elles ne vont pas dans le sens du courant qui l'emporte : elles ne savent plus *nommer* ce qu'il *montre*. Ses occupations d'observateur et ses préoccupations de moraliste ne com-

muniquent pas entre elles ; tantôt il est d'un côté, tantôt de l'autre. Romancier, il est gouverné par le souci de la vérité ; idéologue, il se laisse piper par les poncifs de la sensibilité pure et de l'intuition, qui exercèrent une telle fascination sur notre vingtième année.

Pour rendre compte d'un tel état d'esprit, il nous faut brièvement faire l'histoire de la génération à laquelle M. Duhamel appartient, et montrer sous quelles influences elle a d'abord grandi. Le cas de Duhamel lui-même est significatif. Médecin et littérateur, ses méditations de clinicien et d'écrivain furent étroitement liées ; l'un a pour ainsi dire aidé l'autre et ce fut pour reconnaître l'insuffisance du matérialisme scientifique et du même coup de l'esthétique naturaliste qui s'en réclamait, car tous deux restent à l'extérieur du réel, de ce qui n'est pas mesurable et tangible. Duhamel aime à raconter qu'étudiant la médecine, il fut stupéfait de trouver dans *la Débâcle* de Zola, au chapitre de l'ambulance, un long extrait de *Traité opératoire*, à peine transposé : Zola décrivait bien les instruments chirurgicaux, tout ce qui brille et se voit, mais négligeait de montrer le drame qui se jouait là, à l'intérieur des êtres, et qui était peut-être la seule réalité. M. Duhamel en conclut qu'on ne saurait remplacer la connaissance par la documentation, que le souci de l'exactitude matérielle, l'observation myope, servile des faits, conduit à négliger les manifestations plus profondes de la vie et que ce qu'il faut, c'est étudier le vrai, mais *en fonction de l'âme :* voilà où les aventures commencent.

Car par réaction contre le scientisme, par dégoût d'un art borné, sceptique, grossièrement matérialiste — et une telle réaction est à l'origine de nos démarches intellectuelles — il était fatal que nous dussions adhérer à toutes les doctrines, quelles qu'elles fussent, qui en présentaient la critique et restituaient la primauté à la vie, à l'intuition, aux sentiments, à l'individualité humaine. Georges Duhamel y a d'autant moins échappé que sa sensibilité est inspiratrice et maîtresse : il est tout affectif. Sa propre pente devait nécessairement le conduire à épouser avec ferveur les philosophies qui exaltent la sensibilité et rabaissent l'intelligence. J'imagine que l'anti-intellectualisme de James lui fut une révélation. Cette thérapeutique spiritualiste satisfaisait en lui le médecin, non moins

que le psychologue et l'artiste curieux des réalités émouvantes de l'âme ; par ailleurs, elle flattait son instinct : c'était assez pour qu'il en fît sa vérité. Aussi, peut-on croire que *l'Expérience religieuse*, l'ouvrage « pascalien » de notre siècle, selon Georges Sorel, a été pour lui ce que *l'Intelligence* de Taine fut pour Zola : toute son idéologie n'est qu'une paraphrase lyrique de James. C'est par ses recettes qu'il veut atteindre *la Possession du monde* et Dieu lui-même, introduire à une nouvelle « mystique », préparer le règne du cœur. Optimisme, religiosité, directions spirituelles, il semble y avoir tout puisé, ne rejetant que les éléments grossiers, spécifiquement américains, si je puis dire, qui rendent la vulgarité de ton d'un James par trop insupportable à des oreilles latines.

Pour James — comme pour M. Duhamel — l'expérience religieuse est une « nouvelle saveur s'ajoutant à la vie comme une pure grâce et qui suscite l'enthousiasme lyrique ». Il ne s'agit pas, en effet, de prouver la vérité divine ni, au reste, aucune vérité. « Méfie-toi, dit Duhamel, de ces gens qui ont comme une fausse passion de la vérité : ils ignorent qu'elle gît là seulement où il y a une foi, même sans objet. Et qu'importe l'objet ! C'est dans la foi qu'est notre grandeur. » Tout le point est ici de mieux vivre, d'exalter une sorte d'optimisme vital, de produire le bonheur par des illusions appropriées. La foi n'est rien d'autre qu'un phénomène subjectif et qui se revèle à l'ardeur du sujet : elle n'est que l'expression de notre bonne volonté à obtenir des résultats d'un certain ordre, une force psychologique active qui n'implique aucune grâce particulière et qui ne suppose même pas cette science naturelle de Dieu et des vérités morales dont la foi divine est distincte. Elle ne s'appuie sur aucune autorité transcendante, mais sur une simple suggestion individuelle qui a, dans la pratique, « les plus heureux effets ».

L'ancien théisme leur semble démodé ; car les vues de l'évolutionnisme scientifique, à ce qu'ils disent, ont irrémédiablement changé « le type de notre imagination religieuse » ; et s'ils pensent qu' « une religion peut seule rétablir la paix dans les cœurs », ce ne peut-être qu'une religion plus humaine, qui légitime notre prétention d'être quelque chose d'essentiel dans l'univers, puisqu'ils s'adressent à « une génération d'hommes qui n'a plus de confiance dans les félicités surnaturelles de la vie future ». « La vie véritable du cœur n'est

plus là, dit James, mais autre part. La place du divin dans le monde doit être plus organique et plus intérieure. L'esprit contemporain étant devenu désormais capable de concevoir le monde d'une manière plus intime, les seules opinions vraiment dignes d'attirer notre attention appartiennent au même ordre d'idées que ce qu'on peut appeler la vision panthéiste, c'est-à-dire la vision de Dieu considéré comme immanent à l'univers. »

Et c'est bien, en effet, d'un tel panthéisme que déborde la « religion » de M. Duhamel. « Soyez béni, s'écrie-t-il, monde divin, qui m'avez délivré de la colère en me découvrant à temps cette tremblante fleur de volubilis, le regard annonciateur d'une véronique en extase dans les friches d'avril. » Et ailleurs : « Quand même ne perdons pas toute espérance : tant qu'une touffe de giroflée voudra trembler au prochain avril sur les ruines du monde, répétons dans le fond de notre cœur : « O bonheur, tu es bien mon but et ma raison d'être, « je le reconnais à mes larmes. » A propos d'une journée de printemps, il parlera d'une « immense certitude qui se lève de l'est à l'ouest, comme la proximité d'une chose sacramentelle », et il sentira en lui l'envahissement de la « grâce », à tout le moins l'adoucissement de ses erreurs, à contempler certain soir, au tournant d'un sentier, la bâche merveilleuse d'une humble voiture de livraison : « Sa couleur, dit-il, ses plis, son aspect, les formes qu'elle voilait, enfin je ne sais quoi qui était en elle, m'avertit que je pouvais vivre encore, que *mes fautes m'étaient remises*, que rien de moi n'était sans remède ».

Voilà ce que Duhamel, avec James, appelle mysticisme, et ces courtes ivresses physiques, traduites en lyrisme spiritualiste, sont promues au rang d' « expériences religieuses ». On pourrait n'y voir rien d'autre qu'une exaltation verbale dont, depuis Rousseau, les romantiques nous ont laissé d'innombrables exemples ; et en quoi, par exemple, diffèrent-elles des effusions d'un Amiel : « Moments divins, heure d'extase, où l'on se sent grand comme l'univers. Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage, la création entière nous est soumise, vit dans notre sein... De tels souvenirs nous remplissent de respect et d'enthousiasme, comme de visites du Saint Esprit »? Mais nul ne s'était encore avisé d'identifier, si je puis dire, de tels élans, avec le sentiment religieux lui-même. Pour James, au contraire, ils en ont le

caractère essentiel qui est « une excitation joyeuse, une expansion dynamogénique qui tonifie et ranime la puissance vitale ; c'est un état biologique aussi bien que psychologique ». Et de ce que l' « émotion religieuse triomphe d'un tempérament mélancolique, donne à l'âme la persévérance, communique aux objets les plus ordinaires une valeur, un charme, un éclat tout nouveau », il réduit la religion à une sorte de thérapeutique morale, de psychothérapie dont voici la recette : « Que dois-je faire pour être délivré, éclairé, redressé, guéri? » demande le « patient » et on lui répond : « Tu es délivré, éclairé, guéri dès maintenant si tu le veux, bien plus si tu t'en rends compte. En ton essence, tu es identique à Dieu. Or, Dieu va bien, donc tu vas bien. »

Pour ne pas distinguer la religion des états purement affectifs du moi, c'est à ce grossier empirisme que l'idéalisme de M. Duhamel aboutit. En quoi l'homme qui trouve l'absolution de ses péchés dans la contemplation d'une charrette diffère-t-il, par exemple, de cet officier de police dont parle James et qui, « lorsqu'il n'est pas de service, éprouve une intuition vive et saisissante de sa communion avec l'infini ». « Ses pieds, dit-il, lui semblent quitter le trottoir, tant il se sent léger, soulevé par la joie. » Et M. Duhamel, observateur réaliste des hommes, nous fournira lui-même, dans *Confession de minuit*, d'exemples plus comiques encore ; mais dans *Possession du monde*, l'idéologue applique avec sérieux les principes de la « mind cure ». Ayant gardé tous les mots du vocabulaire de la piété chrétienne en les vidant de leur contenu réel, ce n'est plus que de ces mots eux-mêmes, de leur pouvoir de suggestion verbale qu'il attend la guérison des âmes. « Quand tu parles de vertu, de bonheur, de courage, dit-il, à force d'exprimer ces idées, il advient qu'elles agissent sur toi en retour ; un moment arrive où tu es moralement contraint à devenir l'œuvre de tes opinions. Admets donc que si tu te plais à voir et à dépeindre ta vie sous des couleurs généreuses, harmonieuses, il faudra bien que l'harmonie et la générosité impriment peu à peu leur sceau à tes pensées profondes et à tes actes. » Ainsi ce thérapeuthe idéaliste, qui refuse aux dogmes comme aux institutions toute efficacité et ne s'adresse qu'aux sentiments affectifs, s'en remet, en fin de compte, aux seuls prestiges du pauvre verbe humain pour susciter je ne sais quelles hallucinations vertueuses. Mais reconnaissons là encore un des

procédés de la Nouvelle Révélation, comme dit James. « Si vos pensées, lisons-nous, dans *l'Expérience religieuse*, ne contiennent que des images heureuses, celles-ci deviendront pour vous des réalités. Qui que vous soyez, un optimisme persévérant aura infailliblement une influence régénératrice sur votre vie. » Et M. Duhamel d'écrire : « Il ne faut pas beaucoup de choses parfois... Si la vue de l'ouest vous entretient dans la tristesse, tournez-vous légèrement vers le sud. On ne sait ce que le monde divin tient en réserve. »

Aussi bien lorsqu'il nous dit d'honorer les « ressources fidèles et incorruptibles de la vie intérieure », d'avoir « confiance en le bonheur », de songer à notre âme au moins une fois dans le désordre de chaque tourbillonnante journée — et que c'est le commencement du salut —, comme tout ce langage spiritualiste avili ne recouvre aucun sens précis, il nous fait songer aux « attestations » des adeptes de la « Christian Science » : « J'ai fait l'expérience féconde de la divinité du moi intérieur et, depuis lors, il y a en moi élimination progressive de l'égoïsme. » Où est la différence? Et c'est bien à la façon d'un remède que M. Duhamel successivement nous propose de posséder le monde, nos semblables, les bêtes, les plantes, l'univers matériel des pierres et des eaux, le ciel, Shakespeare, Dante, Rembrandt, Gœthe, Hugo, Rodin... « Que faire, demande-t-il anxieux. Comment introduire nos compagnons ordinaires à une vie plus pleine et plus vaste? Comment oser cela sans crainte de l'emphase? Comment le faire avec piété, sans catéchiser, toutefois sans prêcher? » Hélas! M. Duhamel ne fait que prêcher sans retenue un néant sensible incommunicable à qui ne l'éprouve pas comme lui. A l'un d'eux, il parle de la musique ; mais l'autre lui répond avec accablement, car la musique ne l'intéresse pas : heureusement il est sensible aux choses de l'architecture! Et son irrationalisme, son abandon aux puissances émotives conduit M. Duhamel à demander le miracle dont il attend le salut du monde, aux choses les plus disparates, aux sons harmonieux, à la vue d'une statue, à l'évocation d'une image. Un temps même, il fit du lyrisme la médecine de l'âme. « Que les hommes soient introduits à la vie poétique et nous verrons, disait-il, s'il est urgent de les introduire à la vie vertueuse. » Ici Walt Whitman rejoignait William James. Pour un peu il eût repris le dualisme pascalien, à sa manière : misère de l'homme à l'état de na-

ture, noblesse de l'homme dans l'état de grâce *lyrique*. Ce que M. Duhamel appelle la foi ne serait-il donc que littérature? (1)

Ajoutez enfin à ces multiples confusions que ne suffisent pas à masquer la musicalité ni la tendresse des images, ni les faits mêmes d'où elles émanent, un débordement sentimental, une fausse ferveur dont le moindre défaut est de manquer de virilité, de décence, et où nous reconnaissons les phantasmes humanitaires chers à Romain Rolland et à Charles-Louis Philippe. Les mots les plus saints, comme la bonté, la souffrance, par l'usage indiscret, insistant qu'il en fait, prennent je ne sais quoi d'impudique qui nous gêne et glace notre cœur. Cette personnalité qui ne se révèle que par un désir de se répandre partout et dont le pantelant amour poursuit la possession du monde, cette personnalité liquide ou gazeuse ne laisse pas d'être singulièrement gênante pour quiconque se plaît dans le monde des solides, dans un monde de personnes qui ont leur limite, leur intérieur inviolable et profond. Mais l'émotivité seule le mène et sa tête n'est faite ni pour juger, ni pour commander : « Je ne comprends plus, j'éprouve » ; la pensée ici est descendue du cerveau dans les viscères et c'est à la sensibilité que, dégoûté de l'intelligence, M. Duhamel remet le commandement. « Je crois, dit-il, que les grandes sensibilités transforment plus profondément le monde que les grandes intelligences : les vérités qu'elles découvrent sont plus éternelles, offrent plus de résistance. » Ainsi pour échapper à l'angoisse du scepticisme engendré par le matérialisme scientifique, M. Duhamel tombe dans un scepticisme plus redoutable encore et qui consiste à abandonner la vérité aux suggestions du cœur, à enlever la certitude à l'intelligence en la détournant de sa propre fin qui est l'être intelligible. Car l'idôlatrie de l'humain, du vécu, de l'intuition, dont Duhamel, après James, se fait l'apôtre, nous dépossède du seul moyen que nous ayons d'atteindre la

(1) Est-il besoin de montrer que ces doctrines ne sont que l'aboutissement des idées renaniennes. Dès *l'Avenir de la science* (1848), Renan définissait la philosophie « une façon de prendre la vie et les choses », que chacun bâtit « selon son propre style ». La géométrie seule se formule en axiomes, dit-il. *Ailleurs le vague est le vrai.* » Pour lui, comme pour Hegel, « chaque penseur est libre de créer le monde à sa manière ». Le *talent* est le critérium suprême de cette philosophie qui aboutit à un esthétisme pluraliste, à une « lyrosophie », comme dit M. Jean Epstein, le théoricien de l'école Dada.

vérité, en ce qu'elle la place sous la dépendance d'une mobilité psychologique, individuelle par essence : elle n'est plus rien que notre sensation favorite, adorée à l'égale de Dieu. L'intelligence, quand elle a charge de vérifier et de prouver, doit, au contraire, lutter contre les préjugés inévitablement créés par les desseins et les intérêts de nos dispositions affectives. Tout son effort — et c'est sa plus haute fonction — tend à chercher entre les idées ou les choses des rapports tels que toute intelligence les puisse pareillement entendre. Par ailleurs, en faisant de la foi une disposition individuelle, on lui enlève tout caractère religieux, s'il est vrai que la loi religieuse doit être le principe le plus profond de la communion des âmes. En outre, si l'on se contente de l'efficacité comme preuve, on ouvre la voie à toutes les formes de l'imagination visionnaire.

Mais M. Duhamel n'a nul souci de la vérité et, au fond, ne s'intéresse qu'à soi. « La vérité? dit-il, oui, *ma* vérité, puisque je la reconnais, puisqu'elle me suffit, puisque je l'aime, puisqu'elle me réchauffe le cœur. » Ainsi tout cet équivoque amour des hommes n'aboutit qu'à l'amour de soi-même et sous ce fidéisme sans substance, dépouillé de l'armure des dogmes de la foi, sous ce culte de la vie, de la lumière intérieure, si chère aux imaginations protestantes, se découvre l'idéal moral le plus désolé. C'est, au reste, la grande erreur des philosophies purement éthiques de se désintéresser de leur répercussion dans la réalité. Nous n'avons pas toujours eu de l'horreur pour cette dernière folie : comme Duhamel, comme Dorgelès, il fut un temps où nous faisions dépendre l'élévation de l'homme du seul progrès moral, du développement de sa vie intérieure, et où nous pensions que l'unique chose à poursuivre, c'était de changer les cœurs. Et nous nous indignions, par exemple, de ces mots prononcés un jour, devant nous, par l'un de nos maîtres : « Il n'est au pouvoir d'aucun homme de faire naître des saints. » Sans doute voulait-il dire — nous l'avons su plus tard — qu'un homme ne doit se proposer ce but directement, car en le visant, on le manque. Tous les stoïciens ont donné de faux saints et de faux héros : leur dignité, leur « noble » souffrance, le triste souci très extérieur qu'ils avaient des autres, l'inquiétude inguérissable, très intérieure, qu'ils avaient d'eux-mêmes, venaient précisément de la « Lumière intérieure » et ne vivaient qu'à cette lueur lugubre.

Rien de plus décevant : ici l'emphase morale, ailleurs l'hypocrisie. Voyez plutôt comme la religion évite de conseiller directement les fins intérieures : avant de parler de vertus, elle parle de Dieu ; ce détour en dit long sur la psychologie admirablement sûre du catholicisme. Car si Duhamel adore son Dieu intérieur, cela revient à dire que finalement il adorera Duhamel. « Le christianisme, écrit l'auteur d'*Orthodoxy*, s'est répandu sur le monde pour affirmer avec violence que l'homme devait, non seulement regarder au dedans de lui-même, mais au-dessus, afin de contempler, dans l'étonnement et la joie, une armée divine et un divin maître. » Ce n'est pas, en effet, à la vie à se faire un chemin en prenant pour guide les inspirations plus ou moins heureuses du sens propre, élevées au rang de vérités : c'est à la vérité qu'il appartient de gouverner la vie, de l'engager et de la diriger dans sa voie. La vérité reste en droit et absolument la première. « La vérité, venue de Dieu, a tout d'abord sa perfection. »

Mais il ne s'agit, pour M. Duhamel, ni de vérité, ni de religion, ni de Dieu, au sens où nous prenons ces mots et si son vocabulaire les retient, il ne leur fait recouvrir qu'une vague pitié humaine qui les dépouille de leur signification chrétienne. « La véritable foi qui s'oppose à la foi théologique, a-t-on écrit à ce propos, c'est la religion humaine, où se découvre la grandeur de l'humanité inventant péniblement au milieu des chutes les moyens de se sauver (1). » Et en lisant ses décevantes méditations, nous songeons à ce propos du peintre Carrière : « Notre instant est admirable... Toutes les religions sont discutées et jamais il n'y eut plus de foi... Jamais l'homme n'a appelé l'homme d'une voix si pressante. » Telle est la foi de M. Duhamel. Notons cependant — car il faut être juste — que c'est d'un cœur tourmenté par l'envie qu'il a abordé le christianisme essentiel de l'œuvre de Claudel et qu'il a dominé ses hésitations pour exposer avec piété la grande certitude qui la fait ce qu'elle est ; et il ne s'en écarta que l'âme contractée, pleine d'exil. Mais démêlant mal la signification des mystères sur quoi Claudel se fonde pour faire dire au prêtre de *l'Otage :* « O mon enfant, quoi de

(1) Georges Guy-Grand. C'est la même idée que Renan exprime : « L'idée de l'humanité est la grande ligne de démarcation entre les anciennes et les nouvelles philosophies. Il y a là, je vous le dis, toute une philosophie nouvelle... La religion de l'avenir sera le pur humanisme. » Une telle idéologie avilit jusqu'à ce mot d'*humanisme,* dont elle corrompt le sens.

plus faible et de plus désarmé que Dieu quand Il ne peut rien sans nous, » c'est d'instinct qu'il relève de telles phrases — et point d'autres — et confondant l'ordre de l'*amour* avec l'ordre de l'*être*, il les traduit dans son propre langage : « Comme j'admire ce Dieu humain qui *est*, dit-il, dans la mesure même où les hommes l'honorent, qui a besoin pour être grand de la grandeur et de la générosité des hommes ! » Incompétence théologique, sans doute ; mais aussi perversion profonde de la pensée, secrète dilection qui lui fait naturellement tenir pour sublime ce qui n'est qu'hétérodoxe. Un Dieu humain, une religion humaine, voilà ce qu'il cherche jusque dans la foi catholique. Mais l'esprit chrétien, c'est, au contraire, l'amour actif de Dieu et des âmes en Dieu et pour Dieu, ce n'est pas un amour platonique de Dieu, *propter homines.* Ne diminuons pas la vérité divine et les droits de Dieu pour plaire aux âmes malades qui ne veulent pas les reconnaître. Sous prétexte de charité, ne diminuons pas la Charité elle-même...

L'ordre même de nos réflexions peut donner à penser que M. Duhamel aborde les grands problèmes ; et sans doute le croit-il par l'insistance voluptueuse qu'il met à tourner tout autour ; en vérité, il les élude par des élévations verbales et, « comme une bayadère avec ses parfums, il reste seul parmi ses rêves ». M. Duhamel est surtout un homme ignorant des choses dont il parle et il est bien visible que la théologie n'est pas son fort, non plus que le catéchisme. Mais à tout propos, hors de propos, il parle de l'espérance, de la charité, du renoncement, de l'humilité, de la prière, de la communion, de la pénitence, de la contrition ; autel, culte, holocauste, sont ses images préférées. Il y a une certaine logique dans le fait que celui qui ne croit ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la Rédemption, non seulement s'abstienne d'en traiter, mais s'efforce de montrer que ces mots sont sans valeur, ne correspondent à aucune réalité, et nie jusqu'à leur existence. Pareillement sceptique sur l'objet qu'ils désignent, M. Duhamel ne retient que les mots, comme s'ils suffisaient à le créer et à le remplacer. De telles imaginations ont quelque chose qui séduit l'égoïsme mystique de notre époque. Mais qu'y a-t-il sous cette musique, dont il laisse les notes et enlève la portée, et que trouve-t-on dans ce calice vide de vin? Quelle fortune M. Duhamel partage-t-il entre les

hommes, puisqu'il n'a rien à leur donner qui ne soit particulier, individuel, et strictement inaliénable? Il sent si fortement son incertitude que la seule règle de sa morale est de « ne jamais détromper quelqu'un qui croit posséder quelque chose ». C'est à tout le moins d'une sincérité intellectuelle douteuse et les scrupules du cœur montrent ici leur danger et leur faiblesse.

Idéologue, M. Duhamel n'est rien qu'un verseur d'illusions verbales. Sous le prétexte de rendre les hommes plus heureux, il s'efforce de leur faire aimer le mensonge où ils se plaisent et multiplie leurs illusions favorites. Mais sans que M. Duhamel les arrache, elles tomberont toutes seules, car il est de leur nature d'être momentanées. Et son humanité sera une humanité d'hommes mutilés, quand ceux-ci ne seront plus ivres de leur vin, de leur musique, de leur lyrisme, de l'éphémère beauté sensible des apparences. Il ne suffit pas à l'homme de se retourner vers le sud ou vers l'est, quand soudain tout lui manque, et qu'il ne voit plus que sa misère, où qu'il porte son regard. Et M. Duhamel est-il sûr que ce soit toujours de l'amour qui sorte de la souffrance? Est-ce donc là son apostolat et ce quiétisme avili a-t-il vraiment cette honnêteté qu'un cœur profondément honnête comme le sien doit poursuivre? Le mensonge même pieux n'en reste pas moins un mensonge, l'expédient de l'impuissance à donner la vérité qui guérit et qui sauve. Oui, je le sais, M. Duhamel nous dit : « S'il nous est donné de posséder Dieu, plus rien ne nous sera nécessaire » ; et celui-là ne prend rien à autrui, ne peut rien lui ôter qui n'a rien à lui offrir de meilleur. Mais sans doute est-ce l'intime misère d'un livre comme *la Possession du monde* de ne pas remplir sa destinée, en ce qu'il est impuissant à décharger un être de sa peine. Ce n'est pas un « beau livre d'amour » : c'est un opium pour l'âme, un stupéfiant spirituel, après quoi le mal semble plus violent, le cœur plus découragé et plus vide d'espoir.

Et cela — c'est pourquoi nous y avons insisté — par fausseté intellectuelle, par erreur philosophique, disons le mot, par idéalisme. Car M. Duhamel, pour créer son idéologie, supprime le réel ; pour mieux posséder le monde, il commence par l'anéantir ; pour aimer davantage les hommes, il les dépouille de leur nature et en fait des anges architectes ou musiciens ; pour que le divin leur soit révélé, il les

élève à la dignité de dieux (1) ; pour qu'ils soient plus « religieux », il écarte la religion et ses dogmes. Ainsi le monde est effacé, les êtres humains se sont évanouis comme des esprits, toute réalité est sans forme et sans substance : un homme seul marche à travers les fantômes de ses cauchemars spirituels, ne croyant à rien d'autre qu'à lui-même, à son propre cœur et à ce cri qui s'échappe de sa gorge.

Et cet homme-là, cet affreux homonculus en proie à son âme, M. Duhamel, retournant à la vérité concrète et charnelle, nous l'a peint dans *la Confession de minuit*, qui n'est rien d'autre qu'une âpre satire, d'une psychologie infiniment pénétrante — à peine pathologique — de la vie intérieure et de ses dérèglements : réaction de l'observateur devant la réalité humaine, directement perçue, et dont la clairvoyance inexorable remet les choses au point par la triste et profonde gaieté du ridicule. On ne me semble pas avoir donné à ce roman sa véritable portée et ce n'est pas sans stupeur que je l'ai vu comparer, par exemple, aux *Dimanches d'un bourgeois de Paris* de Maupassant : il me ferait plutôt songer à *l'Adolescent* de Dostoïevski, mais à un Dostoïevski qui eût éprouvé les harmonieuses vertus latines, incorporées à nos harmonieuses vertus natales. En vérité, c'est ici que les grandes questions sont réellement abordées et *la Confession de minuit* dont certains n'ont rien trouvé à dire, n'y voyant que les avatars médiocres d'un héros nul, pose en son fond un certain ordre de problèmes, d'angoisses que le roman ne traite pas volontiers : ici ces problèmes vivent, s'humanisent et sont résolus d'une manière qui confond et retourne l'idéologie de M. Duhamel. Aussi ce livre, où il fait jouer, les deux registres sur le même mode ironique, nous semble-t-il riche de sens et de portée : c'est quand il nous fait rire, que M. Duhamel nous trouble.

(1) A propos de *la Vie unanime* de M. Jules Romains, M. Duhamel n'a-t-il pas écrit : « Le poète dont l'âme est profondément religieuse — au sens le plus élevé (!) de ce mot — a compris que les unités humaines en présence ne s'additionnent pas stérilement, mais se combinent et que de leur fusion naît une substance neuve, transfigurée, *d'essence animale et sublime et qui est Dieu.* » Ainsi les unités observées par M. Duhamel, ces larves humaines éclairées d'une bonté fugitive et inconstante, combinées deviennent Dieu. En vérité, l'Infini est un explosif qui doit être manié par des mains savantes et pures !

Sans doute, est-ce une assez pauvre histoire que celle de Salavin : c'est la piètre aventure d'un employé de bureau, chétif et misérable, que son chef a congédié et qui cherche une place à travers les rues de Paris, où il erre en liberté. Mais *Confession de minuit*, si on va au delà de l'anecdote, c'est la confession de l'homme seul, arraché à la conscience commune, livré aux démons de son cœur ; c'est la dérision du lyrisme, de l'optimisme, de tout ce que M. Duhamel exalte et prêche dans *Possession du monde*, et cela en traits d'observation concrète, menue, d'une vérité étonnante et lamentablement humaine. Dans les chambres obscures de cette conscience qu'il divinisait tout à l'heure, en descendant avec sincérité dans ce gouffre, c'est une sorte de monstre que M. Duhamel a ramené dans les filets de son réalisme impitoyable ; mais à la différence d'un Gide, M. Duhamel ne consacre pas ces bas désirs, ces velléités brûlantes, perfides, ces maléfices qu'il y découvre : il ne se fait pas une religion de les accueillir, de les respecter, de les favoriser en quelque sorte : il les manifeste, il ne les protège pas et se garde plus encore de leur donner une dignité particulière. Et si l'idéologie peut le piper, la réalité lui dessille les yeux. Il ne s'agit plus ici de l'humanité, mais d'un homme comme nous en côtoyons tous les jours, à qui il n'arrive rien que de banal, et cet homme, ce Salavin, il nous le montre avec ses manies, ses tics cachés de pantin humain, ses idées absurdes, sa sottise, ses mauvais désirs ; il nous décrit ses journées piètres, les basses occupations de son corps et jusqu'à son odeur : et il le juge sans mansuétude, comme un être répugnant voué à la vermine intérieure et à l'esclavage.

Et pourtant Salavin a une âme et une vie profonde : il n'a même que cela, le malheureux garçon ; il passe toutes ses heures inoccupées de scribe sans emploi, à cette « perpétuelle contemplation du dedans ». Lui aussi, il « possède le monde » et dans ses pérégrinations rue Mouffetard, ce pauvre être falot, à la vue des charcuteries, des filles charnues ou d'un régime de bananes, n'éprouve-t-il pas cela même que M. Duhamel, devant la voiture de livraison, appelait tout à l'heure l'envahissement de la grâce? Rapprochez les textes, ce sont les mêmes pâmoisons : « Passer rue Mouffetard, dit Salavin, un jour où l'on est heureux, c'est une riche affaire. Tout m'était révélation. Je parvenais de minute en minute à la plénitude... J'étais couvert de bénédiction... Comme c'est bon

d'être heureux ! Comme c'est simple, comme c'est facile. » Et rencontrant un autre déshérité comme lui, il s'écrie : « Je me sentis bouleversé ; les larmes me vinrent aux yeux... Mon ivresse annexait son désespoir. Dieu, que j'étais pitoyable et bon ce jour-là !... » Sans doute M. Duhamel veut-il montrer par là que l'âme la plus médiocre est aussi visitée par la grâce ; et voilà pourquoi l'idéologue pense que lui « laisser entrevoir les beautés de son existence propre est d'une nécessité plus pressante que toute autre édification ». Mais, à son insu peut-être, le romancier nous en offre ici la contre-partie satirique ; et ce comique amer qui nous montre un être grotesque visité par la bonté et la joie, à propos d'un pâté de perdreau ou d'une bouteille de vouvray, est autrement fort et vrai que le « mysticisme » de naguère : rien de plus sûr pour déceler le ridicule d'un cœur plongé dans ses propres ivresses. Ceci, c'est l'antidote de cela.

Mais M. Duhamel me semble avoir eu, en écrivant *Confession de minuit*, un dessein plus secret et qu'on ne découvre qu'après coup. Dans l'atmosphère étrange où se déroulent les délires de Salavin, c'est sa propre confession qu'il nous fait, comme si les singulières incohérences de ce garçon, si pareil à tant d'autres, ne lui étaient que prétexte à faire jouer les contradictions qui intérieurement le travaillent. Et, par exemple, est-ce M. Duhamel ou Salavin qui parle ici :

J'aime les hommes et ce n'est pas ma faute si, le plus souvent, je ne peux pas les supporter. Je rêve de concorde, je rêve de vie harmonieuse, confiante comme une vie universelle. Quand je pense aux hommes, je les trouve si dignes d'affection que les larmes m'en viennent aux yeux. Je voudrais leur dire des paroles amicales, verser mon cœur dans leur cœur ; je voudrais être associé à leurs projets, à leurs actes, tenir une place dans leur vie, leur montrer comme je suis capable de constance, de fidélité, de sacrifice. Mais il y a en moi quelque chose de susceptible, de sensible, d'irritable. Dès que je me trouve face à face, non plus avec des imaginations, mais avec des êtres vivants, mes semblables, je suis si vite à bout de courage... Je n'aspire qu'à retrouver ma solitude, pour aimer encore les hommes comme je les aime quand ils ne sont pas là, quand ils ne sont pas sous mes yeux.

Nous tenons ici le secret de M. Duhamel, comme dans cet autre propos de Salavin : « Malgré tout, mon seul désir

est d'aimer. Est-ce ma faute, si j'ai l'œil clair? » Aussi, lorsqu'il quitte son idéologie, lorsqu'il voit les hommes — tels que la guerre, par exemple, les lui a fait voir — avec leurs élans et leurs retombées sordides, M. Duhamel les peint avec une âpreté où l'on sent comme le dépit de son idéalisme, une sorte de parti pris amer. Sans doute son art nous semble-t-il alors plus véridique et son jugement plus sain. Mais nous discernons, en même temps, dans cette ironie quelque chose d'appuyé, de trop cruel, qui contraste étrangement avec sa pitié et qui en est le désaveu et la dérision.

La contradiction est, en effet, au centre de son être, d'où cette *dénivellation* brusque qui est la marque de son œuvre. Observe-t-il la réalité, la vraie, la vivante, il sent alors comme une détresse d'être sur un esquif avarié : il se reproche ses illusions, il devient impitoyable. Mais c'est pour songer aussitôt qu'il dilapide sa fortune intérieure : et il n'a plus qu'une pensée : se dépêtrer de ces hommes qui ne comprennent rien à son ivresse, qui ne voient même pas qu'ils l'ont fait déchoir. C'est alors qu'il rompt les amarres pour se replonger dans les isolements de son idéalisme (1). Cette fuite dans l'idéal a tout l'air d'une désertion, d'un abandon.

Par amour de l'humanité, M. Duhamel, en fin de compte, évite ses semblables. Sa pitié ne serait-elle donc que de l'éloignement, un sursaut de répulsion qui tout à coup lui fait trahir les hommes? A tout le moins, y a-t-il opposition absolue entre le pessimisme que la vie lui inspire et l'humanisme, découronné, de la raison et de la grâce, où son dégoût cherche d'illusoires consolations : point de paliers entre ces deux mondes superposés et sans contact.

M. Duhamel s'est fait une thébaïde de sa vie intérieure, et la contemple en lui, élevant vers elle une oraison voluptueuse. L'ermite qui vit au fond du désert n'est pas à ce point retranché du monde, car il ne s'est enfermé dans la solitude que pour prendre sur lui, avec lui, toute la misère des autres, pour avoir la charge des âmes qui s'agitent dans le tumulte : celui-là n'a pas fui la réalité pour qu'elle ne le trouble plus, mais s'y est enfoncé davantage. Un certain

(1) L'égocentrisme moderne est si profond qu'à certains la foi, la vie religieuse elle-même, n'apparaissent que comme une manière élevée de *vivre sa vie*. « Je ne vous attendais pas, dit, dans *Partage de Midi*, le catholique Mesa à Ysé pour se défendre d'elle. *J'avais si bien arrangé de me retirer*, de me sortir d'entre les hommes... Pourquoi venez-vous me *déranger?* »

idéalisme qu'on voit toujours prompt à s'émouvoir, à parler de bonté, ne serait-il, en fin de compte, qu'une secrète lâcheté? En dépit des titres humains qu'il affiche, il est secrètement inhumain.

Ce désaccord profond, ce divorce, l'antagonisme irréductible où il demeure par refus de choisir, M. Duhamel ne le perçoit-il pas? *La Confession de minuit* s'achève sur cet aveu pathétique : « Le monde m'échappe. Je me débats parmi les ombres. Que dois-je faire?... Qui peut venir à mon secours? »

M. Duhamel pose la question, et c'est parce qu'il la pose, qu'il sent que ce n'est pas la résoudre que d'errer de l'idéal au réel, du réel à l'idéal, de rester suspendu entre la terre et le ciel, de développer séparément les deux tendances qui divisent son être, que nous nous sentons le devoir d'y répondre et de nous expliquer avec lui. Tout ce qui lui semble irréductible et contradictoire — et qui l'est, tant que l'homme est abandonné à lui seul, à son âme, ou à l'âme collective qui le réduit à l'esclavage ou le rend plus féroce — ne prouve-t-il pas que c'est au-dessus, *en dehors*, qu'il faut chercher l'explication? C'est précisément le « paradoxe du christianisme », comme dit Chesterton, de combler en nous des désirs opposés et des aspirations divergentes ; et il n'y a que dans les divines cohésions qu'il découvre, que nous trouvons ce traitement intelligent et équitable de toute la nature humaine, si bien qu'il nous apparaît comme le milieu normal de l'homme, l'endroit privilégié de son épanouissement. A ce problème du sens de la vie qui fait l'angoisse de M. Duhamel, toutes les autres doctrines donnent une réponse ou trop pessimiste ou trop optimiste : la réponse totale, le catholicisme seul l'apporte.

Et sa complexité même nous rend compte de sa vérité : il est au centre de la réalité en ce qu'il s'accorde avec ce qui semble discord, et concilie ce qui paraît purement inconciliable. Ne l'accuse-t-on pas tout ensemble d'empêcher l'homme de se réjouir de la beauté naturelle des choses — et d'obscurcir la vie ; de tisser des illusions qui nous masquent la laideur du monde — et de nous faire croire à une impossible liberté? C'est qu'il est le point unique où optimisme et pessimisme s'équilibrent, où ces deux tendances également absurdes « font ensemble du bon sens ». Il ôte, par

exemple, à l'humilité ce que le pessimisme y introduit de désespoir : il permet de dire que Salavin est un malheureux, mais il interdit de penser qu'il ne peut être sauvé ; car il en fait tout ensemble le premier des pécheurs et la première des créatures. Pareillement de la pitié et du pardon : ce magnifique précepte : « Rends le bien pour le mal », que M. Duhamel lui-même juge « plus important, pour le bonheur des hommes qu'aucune découverte scientifique » — mais où il ne voit qu'une vérité de l'intuition, de la sensibilité —, c'est surtout une grande vérité raisonnable. Car le catholicisme ne dit point qu'il ne faut pas punir le mal ; le mal est fait et la justice doit le poursuivre de sa colère ; mais il dit, en outre, qu'il faut pardonner à celui qui l'a commis. Séparant le crime du criminel, toute carrière est ici donnée à la justice comme à l'amour.

Ainsi la doctrine surnaturelle du christianisme dont M. Duhamel dit, d'ailleurs, qu'elle « a toutes les beautés », permet à toutes les choses bonnes qui sont en nous de se réaliser, sans que l'ordre naturel puisse en être troublé. « Se libérer d'une noble émotion sans se faire tort à soi-même », c'est le succès paradoxal du christianisme, comme dit Chesterton, que nous paraphrasons ici. Les dogmes catholiques une fois admis, la Chute et la Rédemption acceptées, l'optimisme et le pessimisme, dans leur pure poésie, peuvent se déverser « comme des cataractes ». Saint François, louant la beauté de la création, peut être un optimiste plus lyrique que M. Duhamel, car il exalte le Créateur ; Saint Jérôme dénonçant les turpitudes de la terre peut les peindre sous des couleurs plus affreuses que les cauchemars de Salavin, car il voit les plaies du Seigneur. Les deux passions sont libres, parce que chacune a sa place. En définissant sa doctrine, l'Église non seulement maintient côte à côte les propositions d'apparence contradictoire, mais elle leur permet de « faire irruption avec une sorte de violence qui, en dehors d'elle, n'est possible qu'aux anarchistes » (1).

(1) Jacques Maritain l'observait ici même, à propos de J.-J. Rousseau. « L'Évangile rendu purement naturel (et donc absolument corrompu) devient un ferment de révolution d'une virulence extraordinaire — car la grâce est un ordre *nouveau* ajouté à l'ordre naturel et qui le parfait sans le détruire, parce qu'elle est *surnaturelle;* qu'on rejette cet ordre de la grâce en tant que surnaturel et qu'on garde pourtant son fantôme et qu'on l'impose au réel, voilà l'ordre naturel bouleversé par un soi-disant ordre nouveau qui veut prendre sa place. »

Mais pour maintenir ce miraculeux équilibre, elle ne peut se tromper d'un pouce, d'où l'apparente violence de ses débats théologiques. Qu'une idée devienne moins puissante et l'autre le deviendra trop ; ce n'est pas « un troupeau de moutons que le Pasteur chrétien pousse devant lui, mais une horde de bêtes, de terribles idéals, de dévorantes doctrines, dont chacune est assez puissante pour engendrer une religion nouvelle et ravager l'univers. « L'Église, conclut Chesterton, marche sur une grande route escarpée, bordée de ravins et de frontières... Il était facile de tomber dans l'un de ces pièges béants, qui secte après secte, nouveauté après nouveauté, ont été semés le long de la voie historique du christianisme. Mais de les avoir évités tous, voilà la prodigieuse aventure ».

Ces réflexions d'*Orthodoxy*, si riches de sens et de raison, m'ont semblé particulièrement répondre aux questions que l'œuvre de M. Duhamel nous pose : elles émanent d'un homme qui a eu, pour son propre compte, à résoudre les contradictions qui font cette âme divisée. Elles lui découvriront aussi pourquoi, quelque sympathie que nous ayons et pour son talent et pour sa personne, il nous faut juger sans atténuation les équivoques et les faux semblants de sa « religion humaine ». Nous nous devions de les montrer avec cette rigueur et non seulement parce qu'il fait des adeptes, que d'autres peuvent s'égarer à sa suite, mais aussi parce que c'est la seule aide que nous puissions apporter à cet homme anxieux et qui pense, avec les meilleurs de sa génération, qu'il n'y a pas de plus importants problèmes que ceux-là. On ne sauve pas avec l'erreur.

Henri Massis.

Mademoiselle de la Maisonfort[1]

III

Les préparatifs d'une grande journée : avant la représentation d' « Esther ».

Quand les Demoiselles revirent le poète, c'était à deux ou trois semaines de là ; mais toujours c'était le même paysage glacé, toujours le même visage d'hiver, toujours les mêmes chemins durcis par le froid et jonchés par les feuilles. Par ces chemins, par ces bois, dans ce désert de givre, M. Racine allait toujours appuyé sur sa canne, drapé dans son manteau, M. Despréaux marchant dans son ombre. A mesure qu'ils s'éloignaient tous deux de Versailles et gagnaient Saint-Cyr, les bois se montraient de plus en plus déserts, la nature hostile et le vent pénible ; enfin, il s'en fallait de beaucoup que le ciel, au-dessus de leurs têtes, offrît à leur regard « ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé et surtout ce pourpre » qu'ils avaient tant admirés tous deux du temps que leur ami, M. de La Fontaine, les avait amenés de Paris avec Molière pour leur lire, dans le parc du château, au bruit des jets d'eau et au chant des merles, cet hymne voluptueux, mi-partie composé de prose et mi-partie de vers, où l'Amour et Psyché devisent galamment.

Cependant l'hiver, dont ils subissaient présentement l'outrage,

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er mars 1922.

ne leur permettait pas de s'attarder aux souvenirs d'un temps déjà perdu dans leur mémoire. Et, surtout, c'était le présent, le présent avec ses honneurs, le présent avec ses charges, qui vivait pour eux.

— Savez-vous bien, monsieur, disait Despréaux en élevant un peu la voix comme font les personnes qui ont l'oreille dure et souhaitent qu'on les entende, savez-vous bien que, sans le plaisir que me cause Mme Racine en venant me visiter parfois à Auteuil avec vos enfants, mon vieux bonhomme Antoine, encore plus sourd que moi, et toujours occupé à tailler et à bêcher dans les espaliers et dans les salades, serait aujourd'hui le seul compagnon que la mort, qui m'a pris et Chapelle et Molière, a bien voulu me laisser... Au fait, dites-moi, monsieur, et votre petite Fanchon?

— Mon Dieu, mon ami, je dois dire qu'elle cause à sa mère un souci plus grand que ne lui en causèrent jamais Babet et Nanette. Vous savez si Mme Racine est pieuse! Elle revenait dimanche de rendre le pain bénit à Saint-Sulpice quand, de retour au logis, elle trouve Marie-Catherine occupée à consoler Fanchon qui pleurait. C'étaient les dents sans doute et nous eûmes bien de l'alarme. Quant à Jean-Baptiste, vous connaissez le joli enfant qu'il est. Vous savez qu'il récite à merveille à présent votre *Épître à monsieur de Lamoignon.*

— C'est, reprit Despréaux, un petit bonhomme que j'aime fort. Il a déjà de la mémoire ; il aura de l'esprit ; mais ne me dites-vous rien de votre sœur Rivière?

— Ma foi, mon ami, qu'en dirai-je? Sinon qu'elle est toujours la meilleure personne du monde. Son mari, le contrôleur du grenier à sel, ne laisse jamais passer une occasion de nous combler de ses bienfaits. Ce sont des fruits l'été et des fromages l'hiver ; le gibier alterne avec le poisson ; et je n'aurai de cesse, la prochaine fois qu'il nous enverra de la Ferté l'un de ces bons brochets pêchés dans la rivière d'Ourcq, que vous ne vinssiez en partager le repas avec nous...

— J'y consentirais bien volontiers, repartit Boileau, si M. Félix ne m'eût prescrit un régime qui ne me permettrait plus aujourd'hui d'aller, comme autrefois, au *Mouton blanc*, trinquer et manger avec Chapelle...

En même temps, M. Boileau, que la bise glaçait, remontait son manteau ; M. Racine continuait de se draper dans le sien du mieux qu'il pouvait. Il faut dire que tous deux étaient à peu près des convalescents et qu'il y avait de la bravoure de leur part à venir à pied ainsi, de Versailles à Saint-Cyr, par la route royale. Lors du dernier été, Boileau, pour soigner une extinction de la voix assez tenace, avait été envoyé à Bourbon ; Racine, de son côté, aussi pour des

maux de gorge, s'était mis dans les mains de M. Félix. Et durant que l'un s'était fait voir, à Bourbon, se purgeant, se saignant et prenant les eaux, l'autre, à Paris ou à la Ferté, s'était offert en spectacle, vivant d'herbes et ne buvant que de l'infusion d'une espèce de plante, dont Morin, le médecin de Mlle de Guise, lui avait conseillé l'usage.

Encore qu'ils pensassent que Molière se fût bien moqué d'eux, s'il eût pu les voir, du haut de son paradis, flanqués de M. Fleurant et de M. Purgon, ne vivant que dans les sirops et les émétiques, il faut dire que la cure qu'ils avaient subie n'avait pas été sans leur procurer un certain bienfait. La preuve en était que, tout en frappant de la canne et du pied le pavé royal, les deux compagnons, de l'air dégagé de gens à qui le froid ne fait plus peur et qui n'en sont pas à une onglée près, marchaient en s'exclamant, parlant haut et se donnant la satisfaction de se rappeler un peu de communs souvenirs.

Ceux-ci n'étaient pas si anciens, et se rattachaient si étroitement au but de leur voyage à Saint-Cyr, qu'ils en étaient assez attendris de les revivre. Cela remontait justement à ce moment du dernier été où les deux amis, séparés l'un de l'autre, avaient entrepris, pour se consoler d'une absence à laquelle ils étaient sensibles, de s'écrire, l'un de Paris et l'autre de Bourbon. « Je me suis laissé débaucher par M. Félix pour suivre le roi à Maintenon, avait confié à ce moment Racine à Boileau. C'est un voyage de quatre jours. » Mais, à ce voyage, Boileau avait donné son assentiment. « Vous faites très bien, avait-il répondu à son ami, d'aller à Maintenon avec une compagnie aussi agréable que celle dont vous me parlez... » La compagnie, c'était, dans ce temps-là, leur bon ami M. Hessein, ce singulier homme que Boileau nommait le « contradicteur », lequel disputait sur tous les sujets et se faisait comme une gageure, dans la conversation, de n'être jamais de l'avis de personne.

Tout en foulant la mousse et jouant, à mesure qu'il avançait, de son bâton avec les feuilles, Racine exposait, dans un silence que ne venait troubler parfois que le glissement d'un écureuil ou le cri d'un oiseau, la satisfaction qu'il avait éprouvée à suivre le conseil si sage de Boileau. A vrai dire, ce voyage de Maintenon s'était effectué au mieux de sa commodité et de celle de M. Hessein. Le carrosse de M. de Termes les avait conduits plus loin qu'Épernon et Rambouillet, là où l'on dit que la Beauce commence ; et ç'avait été, pour l'un et l'autre des voyageurs, un moment bien digne de l'admiration que celui où ils avaient commencé par apercevoir « les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon ». A cette époque, les trente mille hommes du marquis d'Uxelles étaient encore occupés,

autour du château, dans les canaux et les terrassements ; et tant d'activité, une telle opiniâtreté dans la lutte contre la nature n'avaient pas laissé de surprendre des voyageurs pourtant au fait de bien des beautés.

— Toutefois, dit encore le poète en prenant le bras de Boileau, — ce bras qui, tant de fois, avait si vaillamment brandi la satire, — où j'éprouvai le plus d'étonnement et ressentis le plus de plaisir, ce fut au moment où j'approchai de la divinité d'un lieu si magnifique. Je vous fis part combien je ressentis alors l'honneur « de voir Mme de Maintenon ». Je passai avec elle « une bonne partie de l'après-dînée ; et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avait point duré ».

— Il ne durait qu'à vos amis, répliqua poliment Boileau, de qui la rudesse avait coutume de fléchir en faveur de Racine. Mais, monsieur, n'a-t-on pas répandu la nouvelle que ce fut au cours de cet entretien, de cette « après-dînée », que l'idée, sinon d'*Esther*, au moins d'un ouvrage de cette sorte, vous vint à l'esprit?

— La vérité, répondit Racine, est que Mme de Maintenon, encore sous le coup des représentations d'*Andromaque*, insistait pour que je fisse une tragédie dont « le sujet serait pieux » et ne présenterait pas les mêmes dangers, pour des cœurs de filles, que cet ouvrage païen dont j'étais allé demander à Virgile et à Euripide de me fournir la trame. Je pensai alors au livre d'*Esther*. C'est celui qui me sembla le plus propre à composer une œuvre de théâtre entièrement nouvelle et dans laquelle, « comme dans les anciennes tragédies grecques », le chant et les paroles se montrent étroitement liés avec l'action. Mme de Maintenon, qui était surtout préoccupée d'éveiller, dans le cœur de ses filles, des sentiments honnêtes, eut la bonté de m'encourager. Elle me fit sentir que, si je réussissais, ce serait pour elle et pour moi « un moyen de cultiver la mémoire des Demoiselles par de belles choses, de leur apprendre à bien prononcer, à se tenir de bonne grâce, à leur ouvrir l'esprit, et à n'être pas si neuves, quand elles s'en iraient, que le sont la plupart des filles élevées dans les couvents ». Vous voyez, mon ami, qu'il y avait là tout un programme et que le but auquel je tendais, en recherchant dans l'Écriture un sujet qui fût de nature à satisfaire à ces conditions, était de « divertir les demoiselles en les instruisant ».

Boileau, qui marchait plus à l'aise dans les bois de Saint-Cyr qu'à Paris au milieu de tous les embarras dont les rues étaient encombrées, ne put se défendre — à la faveur de la tournure que prenait l'entretien — d'exprimer la satisfaction qu'il avait éprouvée en voyant son ami se tirer avec honneur des difficultés d'un genre si nouveau pour lui. Le fait est que, quand Mme de Maintenon, après les incon-

vénients qu'elle avait éprouvés avec *Andromaque*, fit savoir à Racine qu'elle entendait que sa nouvelle œuvre « fût, selon ce que Mme de Caylus en a dit plus tard, quelque poème moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni », Boileau ne fut pas sans ressentir quelque crainte ! Il lui apparaissait que c'était là — pour Racine — une épreuve insurmontable, voire une sorte de gageure, et il ne cacha pas, lorsque ce dernier vint pour prendre son conseil, que c'était par cette proposition faire violence au génie d'un homme pour qui l'amour avait tant fait et qui ne lui devait pas que le bonheur, mais la gloire.

A ce nom si vain de la gloire, auquel il commençait avec l'âge à prêter moins attention, Racine répliqua en souriant et se rapprochant de Despréaux pour se défendre un peu mieux des attaques de la bise, que bien avant qu'il se fût décidé à écrire *Esther*, il se trouvait enclin à ces sentiments. Sans aller, avec le P. de Rancé, jusqu'à soutenir qu'il y a, dans la lecture des poètes, « un poison subtil caché sous les fleurs et qui est très dangereux », du moins convenait-il que cette lecture, cette fréquentation des poètes, quand elle n'est pas guidée par la raison et par la piété, peut être très funeste. Depuis longtemps, disait-il, il était tout à la religion ; et l'on pouvait voir, par le fait qu'il avait abandonné complètement l'idée du livret de *Phaéton*, l'opéra qu'il avait entrepris pour Mme de Montespan, le témoignage d'un attachement à Dieu d'autant plus profond qu'il avait plus tardé. Ainsi, et bien qu'il n'y eût, à ce moment, « hors de la piété point de salut à la cour aussi bien que dans l'autre monde », il pouvait donner à son ami l'assurance qu'il ne fit point exprès de se plier au genre d'un ouvrage qui n'eût point été de son goût dans un autre temps ; cependant, préparé par des aspirations qui devenaient, de jour en jour, plus puissantes dans son cœur, il avait — sans obéir à d'autres conseils que ceux de sa dévotion — été amené, sans contrainte et comme naturellement, — à proposer ce sujet si plein des « grandes leçons de l'amour de Dieu » et qu'il avait emprunté au livre d'*Esther*.

Ainsi Racine et Boileau, pressés l'un contre l'autre, en étaient là de deviser, de nommer *Esther* et de parler d'elle avec ce tremblement que les amants éprouvent à nommer l'objet de leur passion, quand la route, qui devenait moins sinueuse, les amena insensiblement, en sortant du bois, à découvrir, au-dessus des futaies et des petits rangs d'arbres, les majestueux bâtiments que Mansard avait élevés auprès du village de Saint-Cyr. Mme de Maintenon, soucieuse avant tout de la santé de ses filles, trouvait que l'architecte, en plaçant un peu trop dans un fond les jardins, la chapelle et les corps de logis destinés

aux demoiselles, n'avait pas fait un choix très heureux. C'était cependant un fort beau spectacle que celui qu'offraient ce spacieux édifice, ces larges cours, ces parterres enfermés d'allées d'arbres, enfin tout cet ensemble qui rappelait un peu Port-Royal, mais avec quelque chose de moins rustique et de plus riant, enfin cet ornement et cette symétrie qui faisaient bien voir que c'était là bien plus une maison d'éducation réservée à des jeunes filles nobles qu'une abbaye destinée à des religieuses. Saisis à la fois de respect et d'admiration pour un ouvrage si vaste et dont la destination répondait à un but si touchant, les visiteurs demeurèrent un instant immobiles et songeant, avec une sorte de contentement intérieur, que si cette maison devait au temporel beaucoup à Mansard, elle ne leur devait pas moins, au spirituel, à l'un et à l'autre. Ces sages et judicieuses *Constitutions*, qu'il est superflu de rappeler ici, mais qui restèrent toujours pour Saint-Cyr comme une assise solide, le guide moral et la règle vivante, est-ce que MM. Racine et Boileau, à la demande même de Mme de Maintenon, ne les avaient pas revues, corrigées et n'y avaient pas imprimé ce sceau de leur génie particulier et si digne en tout de se prêter au perfectionnement de cette grande maison? Sans une bourrasque plus forte et qui semblait, en venant de Trappes et passant par-dessus l'étang de Bois-Robert, vouloir les obliger à rebrousser chemin, les deux amis fussent demeurés là indéfiniment à contempler cette ruche où Madame, comme une reine entourée de ses petites abeilles, devait être présentement occupée, avec une activité et un dévouement qu'eux seuls connaissaient, à la répétition de cette tragédie que M. Racine avait écrite mais que Boileau avait vue naître, grandir et qui allait, tout à l'heure, s'animer sous les traits des Demoiselles. C'est alors que, froissés par le vent, ils quittèrent la route, entrèrent dans l'*Allée royale*, franchirent la grille et se trouvèrent bientôt dans la *Cour d'honneur*.

A peine y étaient-ils depuis un moment qu'un carrosse, qu'ils n'avaient pas remarqué d'abord, vint, après avoir décrit une courbe savante, se placer au bas du perron ; et bientôt un homme au teint vif, au visage débonnaire, emmitouflé dans un grand manteau ecclésiastique, chaussé de souliers à boucles et l'anneau pastoral au doigt, ne tarda pas de paraître, accompagné des abbés Brisacier et Tiberge et suivi de son grand vicaire. Aussitôt MM. Racine et Boileau, ayant reconnu que c'était Mgr Ferdinand de Neuville, évêque de Chartres, sous l'obédience de qui se trouvait la maison royale, ils le saluèrent avec bien du respect. M. de Chartres, heureux de voir nos poètes, s'arrêta un moment par égard à ce qu'ils étaient les amis de Madame et se montra assez obligeant pour les féliciter

de ce qu'ils étaient venus de Versailles, malgré le vent d'hiver, à travers les bois, sur de mauvais chemins. M. Racine répliqua avec beaucoup de politesse qu'il n'y avait rien que Boileau et lui ne fussent prêts à faire pour hâter les répétitions de la pièce que les petites pensionnaires allaient représenter et que c'était par « ordre de Mme de Maintenon » qu'ils venaient tous deux, et chaque jour, à Saint-Cyr.

Monseigneur s'inclina, releva sa robe sur les bas du monde les plus violets qu'on pût voir et monta dans le carrosse dont La Ferté, gentilhomme et le garde de la maison, tenait la portière ouverte. Après que son grand vicaire s'y fut engouffré à son tour, le prélat eut la bonté de se montrer encore un moment à la vitre, salua de nouveau, disparut ; et c'est alors que les deux poètes, flanqués de l'abbé Tiberge à droite, de l'abbé Brisacier à gauche, se mirent en devoir de gravir les marches et parvinrent bientôt à l'endroit des appartements, situé entre le dortoir des *Bleues* et le dortoir des *Rouges*, où Mme de Maintenon avait décidé qu'on édifierait un théâtre exprès pour jouer *Esther*.

Ils n'eurent pas plus tôt franchi le seuil de cette vaste salle ainsi aménagée qu'ils aperçurent aussitôt Mme de Maintenon, occupée, des papiers en main, au milieu d'un grand nombre de gens, à donner des ordres. En outre de l'abbé Gobelin, qui était le conseil et l'âme de tout, se voyaient l'abbé de Nivers, organiste de la chapelle du roi, professeur de musique à Saint-Cyr, attentif avec Jean-Baptiste Moreau à régler les airs ; M. Astruc, le second des intendants avec La Ferté, écoutant docilement Nanon, Nanon dont Saint-Simon a dit que, dans Saint-Cyr, elle était la *demi-fée* et qui l'était vraiment tant elle se montrait industrieuse ; à leurs côtés, M. Coqueret le maître à danser des Demoiselles ; Pidoux le suisse, et Bonne-Françoise ; non loin d'eux enfin se tenait Bérain, le peintre de théâtre, le même qui avait aidé au célèbre Puget à peindre des vaisseaux. C'était à Bérain, à ses décorateurs et à ses tapissiers que Madame avait demandé de transformer en scène et en parterre les dortoirs des *Bleues* et des *Rouges*, d'aménager le dortoir des *Jaunes* en coulisse à l'intention des Demoiselles ; enfin pour dresser les gradins, dessiner et planter les décors, c'est à lui qu'on faisait appel. Au milieu de cette petite armée, Madame, comme une intendante qui sent peser sur elle tout le poids d'une grande affaire et reposer la réputation d'une maison fameuse, allait de l'un à l'autre, assignant à chacun sa place et fixant, jusqu'au plus humble des ouvriers et des comparses, la part qu'on attendait de lui dans ces préparatifs.

Soit que ceux-ci allassent au mieux de son impatience, ou soit

que la visite que venait de lui faire M. de Chartres lui eût laissé l'âme apaisée, sans appréhension et sans tourment, Mme de Maintenon avait, ce jour-là, le teint plus frais, plus reposé, l'œil plus animé, la mine plus colorée et plus gaie que d'ordinaire. A peine, accompagnés des abbés Brisacier et Tiberge, eut-elle aperçu MM. Racine et Boileau, qu'aussitôt, avec cette distinction et cette bonne grâce qui n'appartenaient qu'à elle, elle les pria d'approcher. Ils le firent avec soumission et dignité, M. Racine surtout ; plus que M. Boileau encore, il éprouvait que toute cette agitation se faisait pour lui et que c'était pour *Esther* qu'on travaillait.

A la vérité, Madame lui avait une grande reconnaissance de l'empressement que, malgré son éloignement présent du théâtre, il avait montré à répondre à son appel. A peine en possession de son sujet, le poète avait travaillé avec cette ardeur prompte, cette espèce de hâte lyrique dont on peut dire qu'il était possédé comme d'une fièvre chaque fois qu'il lui fallait composer pour la scène ; et c'était cette hâte dont Madame lui savait gré. « Je ne regarderai *Esther* comme définitivement terminée que lorsque j'aurai votre assentiment définitif et votre critique. » Ainsi, dès le 4 décembre du présent hiver, Racine avait écrit à Mme de Maintenon ; mais au feu que l'auteur y avait mis, Madame, encore qu'elle s'entendît à juger beaucoup plus en pédagogue qu'autrement, n'avait pas laissé d'être conquise ; et cet assentiment, voire cette critique que l'auteur appelait de tous ses vœux, n'avait pas tardé à le céder en elle à la satisfaction et au plaisir.

C'est à ce moment qu'était intervenu le « nommé Moreau », Jean-Baptiste Moreau, le maître de musique auquel on avait demandé d'aider à M. Racine au sujet des chœurs. Moreau était un bourgeois d'Anjou assez rustique ; mais il apportait un grand sentiment à composer des airs qui fussent, dans la plupart des cas, appropriés aux paroles des poètes. M. Racine disait que l'un des « plus grands agréments » d'*Esther* était justement que le musicien eût étroitement épousé ses vues et que cela donnait beaucoup d'unité à sa tragédie. Le fait est que Jean-Baptiste Moreau s'était montré si docile et qu'il avait fait si bien diligence que, pour les airs autant que pour les paroles, la pièce n'avait pas tardé bientôt d'être achevée. C'est alors qu'on put voir ce que le génie de Racine, l'aide de Boileau, le talent de Moreau, la volonté de Madame et par-dessus tout l'intelligence et la soumission des Demoiselles pouvaient faire, en s'unissant l'un l'autre, pour l'aboutissement d'une entreprise si délicate.

La vérité est que, dans cette circonstance, tout — dans Saint-

Cyr — semblait le céder à *Esther*. Au milieu d'une émulation qui ne tarda pas à se communiquer dans la maison jusqu'aux plus petits et aux plus humbles, les Demoiselles, de toutes les personnes qui étaient intéressées à ce que tout réussît au gré de Mme de Maintenon, témoignèrent d'une intelligence et d'une obéissance qui faisaient plaisir. Depuis celles qui tenaient les rôles jusqu'à celles qui prêtaient aux chœurs la douceur ou la beauté de leurs voix, toutes se livraient sans compter leur peine à l'étude de la pièce et c'était une satisfaction vraiment grande, pour tous ceux qui assistaient à ce prodige d'émulation, de voir combien ces filles, qui avaient tant sacrifié, naguère encore, au profane en jouant *Andromaque*, se prodiguaient maintenant en l'honneur de Dieu. Mme de Maintenon elle-même s'était montrée si touchée d'une telle activité et d'une telle ardeur qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire part de ces dispositions encourageantes aux personnes qui approchaient d'elle ou témoignaient pour Saint-Cyr de leur attachement et de leur amitié. Mme de Sévigné l'avait appris de cette façon, et c'est ce qui fait que, le 4 janvier 1689, de son côté, elle avait pu écrire : « Mme de Maintenon est fort occupée de la comédie qu'elle fait jouer à ses petites filles : ce sera une fort belle chose, à ce qu'on dit. »

Mais pour qu'*Esther* fût une chose si accomplie, si belle, il ne fallait pas seulement que les « petites filles » s'y fissent voir sérieuses, décentes, aimables, capables au surplus de chaleur et prononçassent les vers à la perfection ; ce qu'il fallait encore, c'est qu'elles y parussent avec un éclat qu'on n'avait accoutumé, jusque-là, de voir que sur de vrais théâtres. A cette fin, Madame avait voulu que les costumes dont seraient revêtues les actrices de Saint-Cyr fussent à la fois dignes de Racine, dignes de la pièce et dignes d'elles-mêmes.

MM. Racine et Boileau venaient à peine de pénétrer dans la salle, où les charpentiers commençaient d'apporter leurs outils pour dresser le théâtre, que les « petites filles », amenées par Mme de Saint-Étienne, première maîtresse des *Jaunes*, y étaient déjà. Madame entendait qu'on se préoccupât d'abord des habits ; elle disait fort justement qu'une fois ce détail réglé, on ne répéterait que mieux la pièce ensuite. A cet effet, elle pria Bérain d'approcher. Bérain était ce même artiste dont nous avons parlé et qui avait aidé jadis à M. Puget ; ses talents étaient réputés et le *Mercure galant* avait même été jusqu'à imprimer qu' « il ne se fait rien de beau touchant les habits qui ne soit de sa main ». Aussi bien, Madame n'avait-elle pas cru mieux faire que de s'adresser, tant pour les costumes que pour les décors, à ce maître habile. Mais il faut bien le dire, Bérain, quel que fût son mérite, ne faisait que dessiner et peindre les maquettes

des habits. Et ces habits, c'était au costumier à les couper et à les assembler.

On s'en aperçut bien dans le moment qu'une espèce de maître-tailleur, qui tenait fort gravement une aune dans une main et des ciseaux de l'autre, pénétra suivi de huit garçons qui portaient les caisses où se trouvaient les vêtements destinés à la tragédie. Et l'on eût dit, tant ces garçons faisaient les importants et marchaient selon un pas bien mesuré, qu'ils allaient devant les deux poètes, Madame et ses filles, jouer cette scène fameuse du *Bourgeois gentilhomme* où le maître-tailleur dit, en s'adressant à M. Jourdain : « J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. » Il est bon d'ajouter qu'à peine les caisses ouvertes, on s'aperçut que ces costumes valaient bien qu'on les maniât avec toutes les précautions et le respect imaginables. « Ils avaient, dit-on, coûté plus de quatorze mille livres ; c'étaient des robes à la persane ornées de pierres précieuses, qui avaient autrefois servi au roi dans ses ballets. » Et ces ballets royaux, l'on se souvient combien la magnificence en avait dépassé tout ce qu'on peut croire, notamment celui de *Psyché* où l'on avait vu le monarque jadis paraître sur le théâtre vêtu comme un dieu rustique et portant en main un thyrse tout fleuri de jonquilles !

A peine les garçons tailleurs eurent-ils sorti des coffres ces habits étonnants, qu'il n'y eut qu'un cri pour proclamer combien ils répondaient à l'éclat et à la grandeur de la cour asiatique que le poète avait choisie pour cadre. Madame, devant Racine et Boileau émerveillés, déclara que c'était bien de l'honneur que le roi faisait aux Demoiselles en leur envoyant ces habits, la plupart ornés de perles et de pierreries du plus bel effet. Pour les Demoiselles, elles étaient dans l'admiration, et même Mlle de La Maisonfort, qui ne s'était jusque-là que mêlée fort peu à ses compagnes, ne laissait pas d'être frappée par tout ce que ce spectacle, si nouveau dans les fastes encore récents de Saint-Cyr, offrait d'incroyable pour elle.

Soit crainte, soit timidité, soit par une sorte de réserve qui tenait à l'un et à l'autre de ces sentiments, Mlle de La Maisonfort, depuis le moment où sa grande sœur était venue la morigéner dans le *Cabinet solitaire*, ne vivait plus que dans l'éblouissement de ce projet qui tenait du rêve. D'abord ce rêve, il ne s'était pas éveillé, il n'avait pas grandi en elle avec plus de relief que s'il eût été le reflet d'un mirage, une sorte de spectacle irréel et lointain, de représentation chimérique et qui — sans doute — n'aurait jamais lieu que dans un songe. Mais tout à coup voilà que, devant ces habits, devant ces décors, devant ces personnes affairées qui allaient et venaient,

devant Madame sérieuse et Racine attentif, elle avait le sentiment que tout cela allait prendre corps et vivre, que c'était une réalité enfin qui allait naître. Dans cette réalité, Mlle de La Maisonfort savait qu'elle allait être appelée, ainsi que plusieurs de ses compagnes, à jouer un rôle ; bientôt, comme une actrice à la comédie, il lui faudrait apprendre à marcher, à se vêtir, à déclamer ainsi que font ces personnes qui n'ont point de pudeur et, par une sorte de don particulier, savent feindre devant le public des sentiments qu'elles ne ressentent pas elles-mêmes.

Les costumes de théâtre à peine achevés et en état, il fallut bien que les Demoiselles consentissent à les essayer. C'est alors qu'on put voir combien ces jeunes filles étaient pénétrées de tout ce qu'elles devaient à la bienséance. Ce n'est qu'en rougissant de confusion qu'elles acceptaient d'abandonner leurs habits modestes pour revêtir ceux que Madame exigeait qu'elles portassent dans la pièce. Mlle de La Maisonfort, particulièrement, n'en venait pas à bout, tant elle avait honte de quitter son ruban, sa coiffe, sa croix si simple, enfin toutes les pièces de son habit de pensionnaire. Si Bonne-Françoise et Nanon n'y eussent mis la main ; si Mme de Saint-Étienne ne se fût prêtée à lui tenir la robe, jamais la plus timide des *Jaunes* ne fût parvenue à s'affubler des atours d'Élise. Pourtant (M. Racine l'a expliqué lui-même en préface à *Esther!*) ces vêtements d'une coupe sobre n'avaient rien que de pudique ; ils convenaient d'autant plus aux Demoiselles « qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui touchaient jusqu'à terre ».

Cependant — et c'est ici que le cérémonial prenait plus d'ampleur ! — la robe n'était point tout dans la parure ; il y avait les babouches ; il y avait les colliers, il y avait les perles ; il y avait surtout une façon de se coiffer que ces saintes filles ne connaissaient pas. Il faut dire que Bonne-Françoise et Nanon n'y étaient pas plus habiles qu'elles ; et pas davantage les dames de Saint-Louis. Force fut donc à MM. Racine et Boileau de venir en aide aux Demoiselles. Ils le firent avec une décence, un soin et une bonne volonté qu'admirèrent tous ceux qui se trouvaient là. M. Racine surtout se montra d'une adresse à surpasser la plus vive camériste. Il faut dire qu'il n'en était pas à un essai près des modes de l'Orient. N'avait-il pas, jadis, au temps où il triomphait dans le théâtre profane, aidé Roxane à se parer dans *Bajazet*, Monime dans *Mithridate?* Et pour Bérénice, la fille de l'Asie, n'était-ce pas lui enfin, de ses doigts experts à de divins accords, qui l'avait coiffée du diadème convenable à cette reine plaintive?

A vrai dire, il était des demoiselles à qui ces robes longues à perles et à ramages, ces atours d'un faste oriental allaient moins bien qu'à d'autres. A celles-là, Madame, rappelant la part la plus ménagère de son enseignement, faisait souvenir comment, « passant du neuf au vieux, du beau au grossier, des habits aux bonnets et aux coiffes », elle entendait que ses filles fussent les premières dans la couture autant que dans la musique et la poésie. A ces mots, les petites filles n'avaient de cesse de revenir et de corriger là où l'étoffe faisait saillie, où un pli se montrait. Toutefois, chez plusieurs d'entre elles, il fallait compter avec le travesti. C'est ainsi que Mlles de Lastic, d'Abancourt, de Glapion, encore qu'elles fussent toutes charmantes, n'éveillaient pas l'étonnement et l'admiration autant que Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort, lesquelles tenaient les emplois d'Esther et d'Élise ; c'est que leurs personnages étaient ceux d'Assuérus, d'Aman, de Mardochée, et que les manières, le masque et le pas des hommes n'ont jamais été convenables à des filles. Pour Mlles Bourdonné de Champigny, Lefranc de Beaulieu, Hurault de Saint-Denis, Le Métayer de la Haye-le-Comte, que les *Mémoires des Dames* représentent comme étant le charme, « la douceur même », chargées toutes les quatre de conduire les chœurs, elles apparaissaient, dans leurs atours constellés de perles et brochés d'or, comme les reines d'un conte de féerie. Et, pour Mlle du Pont-de-Veilhan, la vraie souveraine, Esther enfin dans ce beau jour, il fallut — pour qu'elle ne pâlit point à côté d'elles — qu'on ajoutât, par des joyaux plus riches et de plus riches voiles, à sa magnificence et à son éclat !

Mlle du Pont-de-Veilhan ! Ne disait-on pas que c'était en raison de sa sagesse, de sa modestie, surtout de ce qu'il y avait de touchant dans sa piété que Madame avait songé à elle pour un rôle tout de grâce et d'immolation? Elle qui devait devenir un jour une des plus saintes filles de la maison, elle dont les Dames ont dit plus tard qu'elle ne cessa jamais d'être « un exemple de zèle, de mortification et de mort à elle-même », comment n'eût-elle pas trouvé dans son cœur le secret de convaincre et d'émouvoir? Ainsi au milieu de ce « conte des *Mille et une nuits* suave et pieux », c'était Mlle du Pont-de-Veilhan, la victime soumise, mais si résistante, si forte, qui menait tout pour la gloire de Dieu, le salut de Saint-Cyr et le triomphe de Racine.

Dans ce triomphe, Mlle de La Maisonfort avait aussi un rôle ; à vrai dire, c'était le plus modeste, le plus effacé, le plus humble : le rôle de la confidente, le rôle délicat et discret d'Élise. Parmi des personnes toutes si bien choisies, la petite élève de la classe *jaune* était de celles-là justement à qui l'habit des Perses allait à merveille.

Rien qu'à la voir ainsi toute grave, toute mignonne en son maintien d'une dignité naïve, d'une retenue aimable, M. Boileau-Despréaux, lui d'ordinaire si difficile aux plus petits rôles du théâtre, ne se lassait point d'être étonné. Racine, à ses côtés, semblait plein d'espérance ; Madame était fort contente. Quant aux Demoiselles, on voyait bien qu'il n'y avait rien qu'elles ne fussent prêtes à faire pour satisfaire aux uns et aux autres. Rassemblées autour de leur mère, il semblait vraiment qu'elles fussent des filles confiantes, des enfants soumises. De toutes pourtant, sans doute parce qu'elle était la plus jeune, la plus menue, Mlle de La Maisonfort ne semblait ni la moins rougissante ni la moins timide ; mais cette rougeur même était exquise, cette timidité délicate. Et tous ceux qui se trouvaient à ce moment placés aux côtés de Madame — et Racine d'abord ! — n'en finissaient pas d'admirer avec quelle bonne grâce cette petite, qui ne s'était exprimée jusque-là que devant les anges du ciel, s'apprêtait à devenir, devant le roi le plus grand du monde, la comédienne la plus naturelle et la plus vraie.

IV

Toujours avant la représentation d'« Esther ».

A peu de journées de ce premier essai des costumes, il advint que l'une des demoiselles de la classe des *Bleues* reçut des mains de Delisle, le maître d'hôtel, en sortant de la chapelle où elle avait été, comme il est de règle, adorer Dieu, ce billet de la main de Mme de Maintenon : « *Gardez-moi, ma fille, le secret que je vous confie : c'est mercredi que je compte que nous ferons représenter* Esther. *Tenez tout prêt. J'ai fait écrire à M. l'abbé de Nivers de se rendre à Saint-Cyr pour accompagner avec le clavecin.* »

Madame disait si vrai qu'à deux heures de là, la même demoiselle, se rendant de la roberie à l'apothicairerie pour y aider aux dames, tant dans les soins des vêtements que dans ceux à prodiguer aux malades, rencontra Jasmin et Fanfan, Pidoux le suisse et jusqu'à la Beauce, le valet de Mme de Maintenon, occupés, sous les ordres de Delisle, à monter de la chapelle où il se trouvait aux appartements, le clavecin destiné au maître de musique et que Moreau voulait installer près de la scène. Celle-ci, comme nous l'avons dit, était construite tout en profondeur et s'élevait à l'entrée du dortoir des *Bleues*. On y avait accès par le palier du second étage, tout à fait en haut du grand escalier des Demoiselles.

Dans le temps qu'on installait avec bien du respect le clavecin

de M. l'abbé de Nivers, les garçons du peintre Bérain étaient occupés à fixer du plafond au sol, à l'aide de grands portants de bois, une haute toile peinte représentant une balustrade, un ciel d'un bleu doux et un jardin en éloignement à l'envers duquel l'un des élèves du maître écrivit au charbon ces mots hauts de deux pouces : *le jardin d'Esther, toile dormante.*

Après quoi d'autres garçons déroulèrent une seconde toile, également peinte par Bérain, montrant une colonnade, des torchères, simulant un tapis fastueux et sur le devant duquel on plaça ce même fauteuil élevé, aux bras amples, doré, pourpre et parfaitement peint, retrouvé depuis sur les inventaires et nommé le « trosne » d'Assuérus.

M. l'abbé de Nivers, touché par l'exprès de Madame, venait de pénétrer dans l'instant. Jean-Baptiste Moreau l'attendait ; et comme ils étaient bien les plus intéressés à ce que tout fût au mieux du côté de l'orchestre, ils convinrent de l'endroit du parterre où se tiendraient les musiciens de la chambre du roi qui accompagneraient ; quant au clavecin, l'abbé demanda qu'on voulût bien l'installer à l'arrière du décor, du côté du dortoir des *Bleues* et non loin du passage que les tapissiers avaient ménagé pour l'entrée et la sortie des petites comédiennes ; il pourrait ainsi, sans être vu par les assistants, diriger tout de la coulisse.

Celle-ci, qui n'était constituée à vrai dire que de deux ou trois rideaux, de toiles plafonnées attenantes au décor et de quelques planches, était fort sommaire ; mais il faut bien dire que l'on n'était ni aux Italiens, ni à la Comédie, ni à l'Opéra et que c'était déjà merveille qu'avec les moyens de fortune dont il disposait, Bérain fût parvenu à dresser un théâtre d'autant plus convenable que cette fois la scène serait libre et que l'on n'y verrait pas, ainsi qu'il était encore d'usage à la ville, une foule d'importuns s'y presser à droite et à gauche, les uns debout, parlant, gesticulant, et les autres assis devant l'endroit où jouaient les acteurs.

Durant que Pidoux, la Beauce, Fanfan et Jasmin achevaient de placer le clavecin comme il faut, que les élèves de Bérain plantaient le décor et que les garçons charpentiers cognaient du marteau en élevant, à l'entrée du dortoir des *Rouges*, les gradins sur lesquels devaient prendre place toutes les demoiselles qui ne jouaient pas, M. Racine, toujours suivi, comme Oreste Pylade, de son fidèle Boileau, fit son entrée dans le théâtre. Il faut croire que la conversation que ces messieurs avaient commencée au dehors de la maison avait quelque chose de passionnant, car, bien qu'ils tombassent tous deux au milieu d'un vacarme à ne pas croire, dans le branle-bas des poutres, le choc des marteaux, le gémissement des varlopes et le grincement

des scies, ils n'en continuèrent pas moins, M. Boileau surtout, à pousser des exclamations, esquisser de grands gestes et brandir les poings comme si quelque ennemi, invisible pour les autres personnes, se fût montré à eux et les eût provoqués. Bientôt Jean-Baptiste Moreau et l'abbé de Nivers, qui étaient accourus au tumulte, ne tardèrent pas à discerner que la raison d'un courroux si marqué tenait toute dans ce fait que Despréaux avait soupé, le dimanche précédent, en compagnie de deux prélats, des PP. Bourdaloue et Corbinelli, chez M. le président de Lamoignon. L'excellence de la chère, le bouquet des vins, l'entrain des convives firent que la conversation, au moment où l'on en vint à discuter des anciens, commença par tourner à l'aigre. Boileau ayant dit, à ce qu'il paraît, qu'il n'y avait qu'un seul livre des modernes qui lui parût digne de soutenir la comparaison avec ceux des Grecs et des Romains, le P. Corbinelli avait exigé que Despréaux lui en nommât l'auteur. *Mon père, vous le voulez,* avait répondu vivement Boileau : *eh bien! c'est Pascal, morbleu!* Le P. Corbinelli était jésuite. Au seul nom de Pascal, il s'en était fallu de peu que le sang, lui rompant les veines de colère, ne le fît en un moment passer de vie à trépas. Cela avait causé un fort grand tapage, et M. Boileau, quoi que Racine fît pour l'apaiser, n'en avait pas fini encore, au bout d'une semaine, de s'en indigner et de continuer à brandir le poing comme si le P. Corbinelli eût été devant lui et comme s'il eût toujours eu Pascal à défendre.

L'auteur d'*Esther* en était là, cherchant à calmer l'esprit de son compagnon et convenant avec lui qu'il y avait bien de l'audace à Corbinelli de venir, dans une assemblée disputant de beau langage, attaquer le génie d'un aussi grand homme que M. Pascal, quand l'arrivée de Mme de Maintenon vint, comme par enchantement, leur faire souvenir à tous deux qu'ils étaient appelés à Saint-Cyr dans un but plus aimable et plus conforme à ce que souhaitent des âmes de poètes. Au surplus, Madame avait bien autre chose à faire qu'à se mêler en ce moment d'un débat auquel elle eût pris part avec vigueur en un autre temps ; elle était alors toute à la pièce, et rien n'existait plus actuellement pour elle que ce qui se rapportait, de près ou de loin, à cette préoccupation de toutes ses pensées et de tous ses jours.

Allant tout de suite au fait, Madame ne cacha pas qu'elle ressentait une certaine crainte à l'idée que les Demoiselles, qui n'avaient pas joué depuis *Andromaque*, vinssent à s'intimider ou à manquer de mémoire. M. Racine répondit que, dans ce cas-là, il y avait le souffleur. Le poète ajouta qu'il en avait toujours usé. Dans *les Plaideurs* même, il avait été jusqu'à placer un souffleur sur le théâtre, entre Dandin et l'Intimé.

— Nous aurons donc un souffleur, dit Madame, mais vous comprenez bien que nous ne sommes pas ici avec des actrices et que ce sont des Demoiselles.

— En ce cas, dit Boileau, qui entendait bien ce que Madame voulait dire et qu'il ne faudrait pas que cet emploi délicat fût confié au premier venu, je me tiendrai derrière le théâtre. Je serai toujours ainsi « à portée de donner des conseils et de rassurer les enfants ».

Madame répondit que, puisqu'il le voulait ainsi, cela était bien ; mais il y eut bien d'autres détails, dont celui de l'éclairage, qu'il fallut régler, Racine assurant qu'à cause des chandelles il faut deux moucheurs attachés aux représentations, l'un mouchant le devant du théâtre et l'autre mouchant le fond.

— Nous ne nous moucherons pas tant, dit Madame, qui ne craignait rien autant que l'intrusion de garçons étrangers dans son troupeau ; et, s'il le faut, nous ferons comme Brioché, nous jouerons en plein jour.

— Mais s'il fait nuit? dit Boileau.

— En ce cas, fit Madame, nous aurons les lustres.

Cela réglé, et mille autres petites choses encore, Mme de Maintenon pria Delisle de demander aux charpentiers et aux tapissiers qui travaillaient sous les ordres de Bérain de vouloir bien s'arrêter un moment de cogner. L'on allait répéter un peu. Avant que les Demoiselles fussent présentes, Madame dit encore que, puisqu'elle se trouvait seule avec ces Messieurs, il fallait qu'elle leut fît savoir qu'il n'y avait rien qui la fâchât autant que ces « gros tons rudes et traînants qu'on est surpris de trouver en des demoiselles » et dont plusieurs, bien qu'elles fussent à Saint-Cyr depuis quelque temps, n'avaient pu se débarrasser à son gré. M. Racine répondit qu'étant poète, il se défiait plus que personne des mauvaises prononciations « que les Demoiselles pouvaient avoir apportées de leurs provinces ».

— Mais, mon ami, assura doucement Despréaux, cela se corrige.

— Nous l'allons bien voir, dit Madame.

Là-dessus, Madame fit signe à Nanon que les Demoiselles pouvaient paraître. Elles le firent, conduites cette fois non seulement par Mme de Saint-Étienne mais encore par Mme de Fontaine, qui était maîtresse générale. A peine se furent-elles avancées que Madame aussitôt leur intima qu'elles eussent à surveiller leur accent.

— Il ne faut pas, dit-elle assez vivement, que l'une d'entre vous vienne déclamer sur l'accent de Lyon, une autre comme à Lille, une troisième du genre de la Provence. Il n'y a, dans *Esther*, qu'une voix pour louer Dieu : c'est la voix française. J'entends que vous l'ayez

pure, et je ne pense pas que vous puissiez jamais mieux faire qu'écouter là-dessus MM. Racine et Boileau.

La première des élèves que ces Messieurs entreprirent sur la récitation se trouva, comme par hasard, être Mlle de La Maisonfort. « Le roi, disent les *Mémoires* des Dames, la distinguait à cause de sa grâce exquise et de sa jolie voix. » Il est de fait que, pour la grâce, il y en avait peu qui la valussent : la pudeur du maintien, l'ingénuité, la douceur ne s'allièrent jamais mieux et ne concoururent jamais à plus touchant ensemble que chez cette jeune et rougissante fille. Tout en elle, soit qu'elle agît, soit qu'elle parlât, n'était que sincérité, tendresse, accent exquis de l'âme ; son embarras même faisait plaisir et, pour sa « jolie voix », il n'en était guère de plus musicales, de plus nuancées, de plus propres à convaincre et à émouvoir. Il eût fallu seulement, pour que cette voix touchât à la perfection, que Mlle de La Maisonfort consentît à renoncer à un petit accent de chez elle, à vrai dire léger mais cependant sensible pour les connaisseurs, qu'elle avait apporté de son Berri.

Quelqu'un, qui est Sainte-Beuve, a écrit plus tard et fort justement sur le parfait miracle et la réforme heureuse qu'accomplissait, dans des cas semblables à celui de Mlle de La Maisonfort, cette diction si transparente et si pure de Racine, cet exercice d'harmonie auquel le « tendre instituteur » se livrait devant ses élèves. En vérité, il en fut cette fois-là comme des autres. La petite *Jaune*, qui n'avait plus qu'une idée, celle de travailler à réformer le défaut de sa voix, se prêta le plus docilement du monde aux conseils que M. Racine, aidé de M. Boileau, voulut bien lui prodiguer à cet effet. Quand les deux poètes et Madame jugèrent que cela était satisfaisant, on fit approcher Mlle du Pont-de-Veilhan. On sait que la pièce d'*Esther* débute par une scène où la reine de Perse se trouve seule avec sa confidente. Et c'est ainsi que la répétition commença.

Est-ce toi, chère Élise...

interrogeait Esther de ce ton de voix charmant qui caractérisait si bien la manière de déclamer de Mlle du Pont-de-Veilhan. Et de l'air mutin, délicat et soumis à la fois qui convenait si bien à son personnage, Mlle de La Maisonfort, sans un tremblement, répondit par les vers célèbres :

O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.

En même temps Mlle de La Maisonfort s'efforçait de donner à sa réplique quelque accent qui fût humble et fier à la fois, enfin, par un mouvement qui convînt au caractère de sa figure, d'exprimer l'éblouissement mêlé de crainte avec lequel elle considérait l'élévation imprévue d'Esther.

La répétition de cette première scène n'était pas plus tôt achevée qu'il fallut se mettre en devoir d'aborder la suivante. C'est alors que Mlles de Champigny, Hurault de Saint-Denis, de la Haye-le-Comte et de Beaulieu, les Demoiselles qui conduisaient les chœurs des Israélites, intervinrent dans la comédie. Sauf Mlle Hurault de Saint-Denis, appelée à quitter Saint-Cyr pour épouser un jour le comte de Blet, ces jeunes personnes, autant par leurs vertus que par l'effet de leur vocation, étaient destinées à devenir plus tard dames de Saint-Louis. Toutefois, au moment d'*Esther*, elles n'étaient presque que des enfants ; et leur extrême jeunesse, cette pudeur dont il semblait qu'elles fussent marquées comme d'un signe, tout jusqu'à leur hésitation, à leur voix même un peu sourde au début et qui ne faisait que s'élever à mesure, ajoutait au caractère innocent d'un ouvrage où le poète avait mis le plus religieux et le plus pur de lui.

Dans une *Préface* qu'il composa un jour et qui est comme une sorte d'*introït*, d' « ouverture » à cet office divin d'*Esther*, Racine a donné à entendre qu'en écrivant les chœurs de sa tragédie pieuse, il avait voulu réagir contre cette habitude des « paroles molles et efféminées » capables de causer du trouble « sur de jeunes esprits » et dont on sait que beaucoup d'opéras tirent leur avantage le plus pernicieux. A cet effet il avait écrit, sur un mode harmonieux, ces vers d'une lamentation délicate et d'une parfaite tendresse. S'il est vrai que dans le cœur, dans le beau cœur de Racine, il y a quelque part, comme quelqu'un l'a dit, une « jolie source », une source qui jase en courant parmi les fleurs d'une vallée discrète, on peut dire que, nulle part ailleurs autant que dans ces chants d'*Esther*, cette source ne se fait entendre plus vive et plus cristalline. Après que les Demoiselles, dont le clavecin de l'abbé de Nivers soutenait toujours la voix selon le ton et la cadence, eurent repris toutes ensemble ces strophes auxquelles le poète avait donné le tour d'un cantique :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!

et que chacun trouva scandées à la perfection, M. Despréaux donna le signal d'interrompre.

C'était afin de prendre un peu de répit et de donner à Bérain et à ses garçons le temps de mettre tout en état pour le deuxième acte. On sait que c'est à cet acte que Mardochée paraît. Mme de Main-

tenon avait tenu à ce que tout ce qu'il y a de pénétrant, de noble et beau dans les discours élevés du vieillard, oncle d'Esther, se trouvât exprimé par la voix de Mlle de Glapion. Il faut dire que Mlle de Glapion, l'une des actrices qui firent le plus impression en ce jour si fameux pour Saint-Cyr, avait travaillé son rôle d'une façon qui faisait bien voir l'entière abnégation avec laquelle elle s'était donnée à cet exercice. Aussi ne laissa-t-elle pas un moment d'être, parmi tant de belles et savantes filles, l'une de celles dont l'auteur se montra le plus satisfait. Se tournant vers Despréaux, M. Racine, que tant de bonne volonté avait ému, pria son ami de vouloir bien prendre garde à la façon dont Mlle de Glapion allait déclamer.

— J'ai, lui dit-il même et d'une manière qui prouvait à quel point il était pénétré de reconnaissance, trouvé un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur.

Ces mots parurent si justes que, lorsque Mlle de Glapion en vint à ce divin passage où Mardochée fait appel à Dieu et dit, dans un élan vraiment pathétique :

Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers,

il s'en fallut de peu que tous ceux qui assistaient à la répétition de la tragédie, saisis d'émotion, ne battissent des mains et ne fondissent en larmes. Ils l'eussent fait sans doute si, dans l'instant qu'ils se laissaient aller à cette impression, quelqu'un qu'on n'attendait pas ne se fût montré à ce moment en riant à l'entrée du théâtre. C'était une jeune personne qui ne portait aucun des rubans aux couleurs des classes, ce qui était la marque qu'elle n'appartenait pas à la maison. Mme de Maintenon ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'elle l'appela à elle et l'embrassa sur le front, entre ses boucles folles, bien tendrement. C'était sa nièce, la petite Villette. Elle n'avait à ce moment pas plus de dix-huit ans. Encore qu'on l'eût fort imprudemment mariée dans un âge si tendre avec un ivrogne et fieffé butor, le comte de Caylus, elle n'en gardait pas moins cette vivacité, cette pétulance, et n'en faisait pas moins voir, à tous ceux qui voulaient, ce visage si spirituel, si touchant, si parlant que, de l'austère Saint-Simon au plaisant Choisy, tout le monde admirait en elle.

A vrai dire, Mlle de Glapion mise à part, et, plus tard, Mlle d'Aubigné et Mlle d'Aumale, il n'y eut jamais personne dans le monde que Mme de Maintenon aimât autant que Mme de Caylus: On le vit bien à l'accueil que cette dame lui fit et qui passa tout ce qu'on peut dire. A peine cette petite espiègle se trouva-t-elle là, placée auprès de Mme de Maintenon, qu'elle commença de s'intéresser à

un point surprenant à tout ce qui se passait de singulier autour d'elle. Dès qu'elle eut aperçu les costumes, découvert le théâtre et reconnu M. Racine pour l'avoir vu à Marly dans le temps qu'il y logeait sur l'ordre du roi, cette fine mouche n'en eut pas pour longtemps à comprendre qu'on en était à répéter la « comédie » mêlée de chants dont sa tante lui avait parlé avec tant de transport qu'elle ne brûlait rien tant que de l'entendre à son tour.

Madame lui dit que rien n'était plus facile puisqu'on en était à répéter ; mais il est une chose qu'elle ne savait pas et qui la piqua fort : c'est quand elle apprit que les Demoiselles allaient jouer devant le roi. A partir du moment où elle sut cela, il n'y eut pas de tapage que ne fît Mme de Caylus. Elle voulait que M. Racine, qui avait pourtant bien achevé et travaillé sa pièce, lui fît tenir un personnage. Cela était pour que le roi pût aussi l'entendre ; mais, quand on eut bien examiné le répertoire des noms, on s'aperçut, à grand regret, qu'il n'y avait plus aucun des rôles à distribuer. Devant cette découverte elle demeura un moment perplexe et jouant de la main distraitement avec cette belle croix d'or rehaussée de fleurs de lis que sa tante portait toujours et qui était un présent des Dames de Saint-Louis. Par une attention très délicate les Dames avaient demandé à M. Racine d'imaginer pour cette croix une devise « dont le sens pût s'appliquer également à la croix et à Mme de Maintenon ». C'est alors que le poète avait composé ce distique ingénieux que l'on grava depuis sur ce présent et qui était ainsi conçu :

Elle est notre guide fidèle;
Notre félicité vient d'elle.

Mme de Caylus n'ignorait pas que ces deux vers fussent de Racine. Et comme elle vit là un prétexte à servir son dessein, qui était à la fois d'attirer l'attention sur elle et de fléchir en même temps le poète et Madame, elle se prit à répéter ce distique plusieurs fois afin de montrer qu'elle savait aussi bien déclamer que qui ce fût à Saint-Cyr. Malheureusement ces Messieurs et Madame étaient si occupés de la pièce qu'il n'y eut personne qui prît garde à sa malice. C'est alors que voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer et qu'on la regardait comme une enfant, elle fut prise de dépit et mit tout en jeu : la câlinerie, la prière et même les larmes pour faire revenir le poète et Madame sur le refus qu'ils lui opposaient. Elle avait à ce moment-là le cœur si gros et sa friponne de petite figure était si défaite que Mme de Maintenon en fut alarmée et supplia M. Racine de voir s'il n'y aurait pas possibilité de modifier çà et là un passage et de donner satisfaction à Mme de Caylus.

M. Racine, dès qu'il voyait l'un de ces visages-là s'assombrir de tristesse, de si beaux yeux pleurer, soupirer gorge si charmante et si jeune, ne pouvait se défendre tout à fait d'être ému. Les larmes, ces larmes que lui-même arracha tant de fois aux personnes qui se pressaient à ses tragédies, eurent toujours un très grand pouvoir sur son cœur de père et de poète. *Nanette*, *Fanchon*, *Babet*, voire Marie-Catherine, qui était l'aînée de ses filles, obtinrent toujours de lui, par ce moyen des larmes, d'être pardonnées dans la faute ou bercées dans le chagrin. Et ce plaidoyer des larmes, ce recours des pleurs, on eût dit que Mme de Caylus — la piquante espiègle ! — en eût deviné la puissance ; aussi ne se défendait-elle pas beaucoup de pleurer ; elle le faisait seulement de façon que cela ne la rendît pas laide. Alors M. Racine, à qui ce spectacle était insupportable, accepta de conférer avec M. Boileau et trouva, sur le conseil judicieux de celui-ci, ce subterfuge admirable, pour plaire à tout le monde et ne gêner personne, d'imaginer une manière de Prologue destiné au roi et que réciterait la Piété. La Piété, ce serait Mme de Caylus.

Ce petit incident réglé, Mme de Maintenon, qui se passionnait pour *Esther* autant que pour l'une de ses filles vivantes, n'entendait pas qu'on s'arrêtât un moment de répéter. Elle qui avait pour habitude de dire, quand les soucis du monde ou quelque fatigue la retenait loin de son petit troupeau : *Je pétille dans ma chambre!* voilà que maintenant, tandis qu'elle touchait à la réalisation d'un si noble et parfait ouvrage, elle ne pouvait s'empêcher de montrer son impatience de ce que tout fût bien, ni son désir de voir poursuivre, au mieux de l'honneur de Saint-Cyr, une entreprise au succès de laquelle elle voulait que tout concourût. Il y avait une chose surtout, parmi tant d'autres toutes également belles et délicates, qu'elle voulait que vît Mme de Caylus. C'était, à l'acte III de la pièce, la scène de l'évanouissement d'Esther. Madame, depuis le moment de la première lecture de la tragédie que M. Racine avait faite lui-même. ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre que le poète avait mis là le meilleur de lui. M. Despréaux, encore qu'il goûtât de préférence les endroits de la pièce d'un style plus sévère, n'était pas éloigné de s'accorder dans ce jugement avec Madame.

Toutefois, ce que Madame et Boileau, dans une véritable unanimité de sentiments, appréhendaient l'un autant que l'autre, c'était que cette scène du sublime fût jouée à contresens ou de telle manière qu'elle provoquât dans l'auditoire le rire au lieu de l'émotion. Rien de cela pourtant ne se produisit ; et c'est alors qu'on put voir ce qu'il y avait d'admirable chez les Demoiselles. Elles entraient dans le sujet « comme si elles n'eussent jamais fait autre chose ».

Et ni la des Œillets, ni la Champmeslé, ni la Raisin, ou tant d'autres actrices passées ou présentes fameuses au Théâtre français, n'eussent atteint jamais, malgré tout leur talent, à cette perfection dont les petites élèves se montrèrent capables. « Les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès », devait dire — à peu de temps de là — Mme de Sévigné. Et cela était la vérité, la raison même. Il n'y eut, dans l'interprétation de ce passage si difficile, personne qui ne fût à la hauteur de son rôle. Mlle de Glapion mit tout ce qu'elle put apporter de courroux et de ressentiment dans l'accent du roi ; Mlle du Pont-de-Veilhan montra la timidité, la crainte et la soumission qui conviennent à une reine esclave. Elle se porta, au-devant d'Assuérus, d'une manière si accablée qu'il n'était pas possible de contempler rien de plus touchant.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue;
Je me meurs...

dit-elle avec cet accent si pénétrant qui n'appartenait qu'à elle et qui était bien le plus propre à fléchir Assuérus.

C'est à ce moment, durant que Mlle du Pont-de-Veilhan proférait cette longue plainte et se laissait aller comme brisée, qu'on put voir ce que Mlle de La Maisonfort, sans avoir autre chose à faire qu'à recevoir dans ses bras sa maîtresse mourante, pouvait exprimer de naturel par son jeu si simple. Rien qu'à la façon pleine du respect le plus tendre dont elle soutint contre son épaule la chère tête évanouie d'Esther, à toute la ferveur avec laquelle elle prêta attention à ne rien froisser sur ce beau visage, ceux mêmes (et Boileau le premier !) qui craignaient que la jeune fille ne fût pas suffisante en cet endroit , ne laissèrent pas de proclamer au contraire à quel point elle y avait été parfaite et naturelle.

A vrai dire, ce qui importait le plus, dans l'interprétation d'un passage si redoutable et que chacun considérait comme le plus difficile de l'ouvrage, ce n'était point tant que chacun des rôles fût accompli, c'était surtout que la troupe des petites comédiennes conservât de l'unité et montrât un ensemble à quoi l'on n'eût rien à reprendre. Antoine Coypel, en peignant plus tard, d'un pinceau plein de langueur et de poésie, cette scène si touchante d'*Esther en présence d'Assuérus*, fera bien voir en effet que ce que l'on attend de cet épisode c'est qu'il soit composé comme un tableau, que tout jusqu'au dernier pli d'une étoffe y soit bien en place, enfin que rien, pas la moindre erreur de ligne ou de perspective y puisse choquer le regard ou nuire à l'effet satisfaisant d'une composition vaste, ordonnée selon des lois que le crayon

d'un Le Sueur ou le pinceau d'un Poussin n'eussent point démenties.

La nécessité de régler une scène en qui tout devait être abattement, élégie et pleurs, mais en qui cependant rien de tout cela ne devait être laissé à l'abandon ou à l'imprévu, cette nécessité — aussitôt qu'elle avait senti le péril d'une trop rapide improvisation — était apparue à Mme de Maintenon ; aussi cette dame avait-elle mis tout en œuvre pour que ses filles sentissent ce qu'on attendait d'elles dans cet endroit et qui était en quelque sorte un effort de tendresse et de volonté au moyen de quoi elles fissent voir que cette très fine fleur d'*Esther* était quelque chose de si doux et de si touchant à la fois qu'il n'y avait rien, même dans *Bérénice* (qui cependant est un chef-d'œuvre), qui pût soutenir la comparaison avec cela. Le miracle (et la répétition le faisait bien voir !) est que les petites actrices avaient senti à merveille ce que leur mère et protectrice attendait d'elles dans une circonstance aussi difficile. Aussi, grâce aux ressources de cœurs disposés à bien faire et dans l'élan de leur jeune enthousiasme, avaient-elles réussi (et Mlle de La Maisonfort autant que Mlles de Lastic et du Pont-de-Veilhan !) à se surpasser !

Sans rien connaître de l'Orient, ni de la Perse, ni de l'apparat vraiment royal qui accompagne un peu partout, dans ces contrées, les souverains et les princes, Mlle de La Maisonfort avait agi, sans plus de recherche et tout aussi naturellement que si elle eût vécu, dans un jardin d'Hafiz ou de Firdousi, entre toutes les roses. Par une sorte de caprice de la nature, il n'y avait pas jusqu'à ses cils sombres, d'un velours caressant, à son regard d'une touchante douceur, à toute la modestie et au charme de sa personne mignonne, accusé encore par le choix du costume, qui n'aidassent à soutenir cette illusion d'une Asie ouverte à tous les parfums, à tous les chants, à toutes les plus exquises et subtiles rumeurs de l'air. Un tel rapprochement, une identité aussi étroite entre l'interprète et le pays lointain où elle semblait vivre, étaient si frappants et dégageaient un tel prestige que M. Despréaux, qui gardait l'œil sur tout et n'était pas homme à négliger un détail futile, la plus petite nuance de la comédie, ne put se tenir de faire observer malicieusement à l'auteur qu'il lui souvenait fort bien que celui-ci eût parlé déjà, dans sa tragédie d'*Alexandre*, des « beautés de la Perse », mais qu'à vrai dire ces « beautés » lui apparaissaient aujourd'hui seulement, sous les traits de Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort.

Le madrigal, exprimé à voix haute, eût rendu dans un autre temps parfaitement honteuses des filles qui passaient leur vie à se défaire de la vanité ; mais en ce moment elles étaient si actionnées, appliquées tellement à bien faire et si indifférentes à tout ce qui n'était

pas le jeu de la pièce qu'elles n'entendirent même pas ce que l'un des poètes, de manière plaisante, avait dit à l'autre. Une seule chose, en dehors de la comédie, occupait le cœur de ces enfants et les remplissait d'aise et de plaisir : c'est qu'elles avaient donné satisfaction à Madame. Il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir pour elles d'ambition au-dessus de celle que comportait ce sentiment respectueux : leur attachement à cette bonne mère, leur soumission à ses vœux et à ses désirs. Quand la répétition fut achevée, toutes le firent bien voir en venant s'incliner devant cette dame qui était sans doute pour elles ce qu'au temps d'Assuérus Esther avait été pour les filles de Sion : la protectrice vigilante et la gardienne.

...Une autre Esther dans la faveur,
Une seconde Judith dans la retraite et l'oraison,
La mère des pauvres,
L'asile toujours sûr des malheureux...

Tels sont les mots de regret qu'à moins de trente années de là une main pieuse devait graver dans le marbre, au-dessus du tombeau de Saint-Cyr, en l'honneur de celle qui avait donné à Saint-Cyr, pendant plus de six lustres, toute son activité et tout son cœur.

Une autre Esther dans la faveur... voilà vraiment, depuis les grands jours de Maintenon, la haute gloire, l'honneur impérissable auquel Madame avait atteint comme sans effort, par le seul mérite du talent et de la vertu. Et cette Esther, si

Simple dans sa grandeur,
Pauvre dans le centre des richesses...

Madame l'était si bien, Racine même en avait tellement le sentiment que, par une sorte de témoignage où la gratitude avait autant de part que de respect, il s'était ouvert, à la marquise de Maintenon, de son secret dessein de lui offrir la dédicace d'une œuvre où il semblait, à bien des allusions et dans plus d'un passage, que ce fût elle que le poète eût cherché à peindre. Mais Madame, qui n'entendait pas que son action fût publiée ni qu'on pût, même dans une circonstance aussi flatteuse, la croire sensible à la renommée pour laquelle elle n'avait plus que de l'éloignement et du mépris, avait refusé cet hommage de Racine. Cependant (et c'est bien là qu'on voyait qu'elle était mère !) ce témoignage qu'elle avait refusé à un homme honoré des bontés du roi, applaudi de toute la cour et dont le génie forçait les plus rebelles, il suffisait qu'il vînt de ses filles, de ses *Jaunes* préférées, pour qu'elle s'attendrît et l'acceptât.

Aussi bien, elle qui avait pour habitude que « dans certaines occasions il faut badiner avec les enfants », se montra-t-elle accueillante, à peine la pièce achevée, à cette démonstration d'attachement à laquelle, en présence de l'abbé Gobelin, des abbés Brisacier et Tiberge, de l'abbé de Nivers, de J.-Baptiste Moreau, de MM. Racine et Boileau, se livrèrent ses filles. Témoignant d'une satisfaction qu'elle ne cherchait pas à feindre, elle s'attacha à se montrer avec toutes bonne et maternelle. Aux unes elle accorda un sourire, aux autres un mot heureux, à presque toutes sa main fine et parfaitement belle. Ces filles en passant la baisaient avec une tendresse si respectueuse qu'on voyait bien qu'en vérité Madame était leur mère.

Il faut dire qu'au milieu de tant de marques d'un attachement si visible, M. Racine — qui était comme le héros de la fête — ne fut pas oublié. « Ne passez jamais devant personne sans faire la révérence. » C'était l'un des conseils de bienséance à quoi les Dames de Saint-Louis veillaient qu'on ne manquât pas plus dans la communauté que chez les élèves. Mlles de Glapion, du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort le savaient si bien qu'après avoir baisé la main de Mme de Maintenon, elles vinrent devant Mme de Caylus s'incliner le plus bas qu'elles purent ; puis ce fut devant M. Despréaux ; enfin devant M. Racine.

L'auteur d'*Esther*, en les voyant venir à lui dans leurs grands atours, toutes si parfaitement rougissantes et belles, animées encore du mouvement de la répétition qui venait de finir, ne pouvait s'empêcher en les voyant de songer à part lui à ces Grâces, filles de Vénus, dont un esprit de poète est toujours possédé ; mais c'étaient des Grâces persanes que celles-là ; elles n'allaient pas, comme Thalie et comme ses sœurs, vêtues à peine de voiles ; seulement de hautes robes de théâtre, depuis les talons jusqu'aux épaules, les enveloppaient chastement ; et par-dessus cet accoutrement oriental, dans le feu des perles et des colliers, sous les turbans étroits qui enfermaient le front et cachaient les cheveux, on ne voyait que leurs yeux allongés comme des amandes, leurs lèvres pourpres comme un œillet.

EDMOND PILON.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ITALIE EN QUÊTE D'UNE CONSCIENCE POLITIQUE

Le jour même où le Sacré Collège procédait à l'élection du pape, le roi chargeait M. de Nicola de fabriquer un ministère pour remplacer tant mal que bien la combinaison Bonomi, sapée par les démocrates. Ouverte au début du mois de février par une de ces manœuvres subites et souterraines où M. Giolitti excella de si longues années et qui font ressembler l'histoire du parlementarisme italien à quelque mauvaise pièce de Victorien Sardou, la crise devait se prolonger trois bonnes semaines.

Dès le 7, M. de Nicola, qui paraissait avoir quelques chances, dut en effet se retirer devant l'hostilité des populaires et la froideur de la droite. Appelé à son tour, M. Orlando, mal vu des socialistes et suspect aux populaires, finit par renoncer à sa tâche, tant et si bien que M. Bonomi, consolé de son ostracisme par l'impuissance de ses adversaires, accepta de se représenter le 16 au Parlement.

La rencontre manqua d'aménité : 295 voix contre 107 mirent sa débilité en plein relief et il apparut que la Chambre de mai 1921 était presque aussi difficile à gouverner que celle qui l'avait précédée. On s'attendait d'ailleurs à l'événement, le directoire du groupe démocratique ayant maintenu son opposition. Les socialistes et les droites firent le reste. Isolé de tous côtés par les soins cruels et discrets de M. Giolitti, le *Partito popolare* céda au destin, mais, au moment des adieux, je ne sais quel homme noir ramassa, sans rien dire, le poignard

que M. Bonomi avait retiré si péniblement de sa poitrine et le planta dans le propre flanc de M. Giolitti, encore enveloppé d'un vieux numéro de *la Stampa*.

Dès lors, toute intrigue devint inutile. Le vieux roué eut beau se débattre, la poigne sicilienne fut la plus forte et le bloc populaire eut sa revanche. M. Facta se vit désigné par le souverain pour recueillir un héritage qui ne lui était certainement pas destiné. Après quelques tâtonnements, l'entente se fit, mais la crise est-elle résolue dans ses profondeurs? Personne ne saurait le croire.

En Italie comme en Angleterre, assurément plus qu'en France et peut-être plus qu'en Allemagne, il se produit une immense et déconcertante translation de toutes les valeurs politiques, idéologiques et morales. Les sources mêmes de la vie publique bouillonnent et se troublent. L'État tout entier est affecté par la crise.

Si l'on veut bien comprendre les événements qui viennent de se dérouler, il faut lire un assez long discours de dom Sturzo, l'inspirateur quasi tout-puissant des *Populaires*, prononcé le 18 janvier à Florence, au salon de la Perjola, à l'occasion du troisième anniversaire de la constitution du parti. La *Revista romana* de février l'a publié intégralement et avec raison, car c'est un document de premier ordre.

Le jour même où dom Sturzo, chef d'un nouveau parti, prenait la parole, un événement — faut-il dire *événement*? faut-il dire *symbole*? — se produisait, annonciateur d'une Italie également nouvelle. Les résultats provisoires du recensement effectué en 1921 étaient communiqués à la presse et il en ressortait que l'Italie d'après guerre, en dépit de ses cinq cent mille morts, comptait quarante millions d'habitants, autant que la France, autant que l'Angleterre et l'Écosse. C'est là un fait considérable et dont la répercussion s'exerça immédiatement sur le vocabulaire même de dom Sturzo. « Une nation comme l'Italie, s'écrie-t-il, qui porte en soi une force de premier ordre : la population de quarante millions d'êtres humains, à la densité exceptionnelle d'environ 140 par kilomètre carré, population laborieuse, souple, bien douée ; une position géographique dans la Méditerranée, qui la destine à en devenir le centre et la vie, une nation comme l'Italie, qui vient de conquérir l'unité politique, la sûreté et l'équilibre de sa frontière, ainsi qu'une participation effective aux entreprises internationales des autres États qui dominent et gouvernent le monde... »

C'est là un hymne de victoire, qui, s'il était chanté par Mussolini ou d'Annunzio, prendrait immédiatement une tournure impérialiste. Mais l'impérialisme, au moins à l'extérieur, n'est pas le péché mignon de dom Sturzo. Il préfère à ses vaines fanfares les réalités intimes et

c'est précisément pour exprimer la façon dont il conçoit la réalité italienne qu'il avait pris la parole ce jour-là.

Il y a beaucoup d'excellentes observations, beaucoup de flamme, beaucoup d'audace dans son discours, quelques erreurs aussi et, le dirons-nous? une part énorme de désinvolture, qui peut-être ne fut pas étrangère à la chute, quelques jours plus tard, du cabinet de ses rêves et de sa tenace volonté.

Dom Sturzo, qui n'est pas un sot, loin de là, mais dont les qualités naturelles surpassent la culture, prend un ton d'extraordinaire sécurité pour examiner, d'ailleurs non sans pénétration, le passé et le présent de son pays : *Crise et renaissance de l'État*, annonçait-il comme sujet. *Rinnovamento*, ce nom évoque à la fois, pour des oreilles italiennes, tant d'histoire et tant d'idéal ! Mais voyez comme il le traite : *Régénération de l'Italie par les populaires*. Nous n'aurions rien à redire à cette confiscation, si le germanisme n'y récoltait la meilleure part.

M. Giolitti, qui depuis trois ans doit ne plus rien comprendre aux phénomènes d'obstruction et de croissance massive, dont la vie politique est le théâtre, se sentit plus menacé que nous ne le serions. Et puis certain portrait dut le toucher au vif. C'est la première fois, je crois bien, qu'on parle de lui au delà des Alpes avec cette hauteur dénuée d'égards, de ce ton un peu sec, tout juste assez sonore pour charmer des oreilles que n'assommaient pas les ronflements d'un Orlando ou les clameurs annunziesques. On le montre présidant à la décadence de la démocratie parlementaire, lui, le dictateur redouté ; on prétend que « les années lui donnent une stature supérieure à sa taille politique ». « C'est vainement, continue dom Sturzo, qu'on chercherait en lui une pensée constructrice ; dans son simplisme éternel, il a toujours traduit les problèmes de l'avenir par des adaptations du présent ; il a surmonté les batailles du moment ou il sut les esquiver, et prit ainsi des airs de vainqueur ; il cacha ses instincts démagogiques sous l'austérité des formes. C'est à lui qu'on doit le premier rapprochement de la bourgeoisie et du prolétariat ; rapprochement ni gratuit, ni organique, mais instinctif », et destiné à sauver la mise. Au vrai, un pur démagogue. Le mot y est.

L'exécution fait plaisir à voir. Qu'il le veuille ou non, M. Giolitti est un homme mort, et c'est dom Sturzo qui l'a tué. Il est dommage qu'il s'y soit résolu un peu tard. Mais plus tôt, eût-il réussi?

Cet ensemble, si difficile à démêler, s'éclaire en effet d'une unique lueur. Autant et plus qu'aucun pays d'Europe, l'Italie de 1922, par rapport à l'Italie de 1914, est vraiment un pays nouveau. Dom Sturzo lui-même s'en rend-il bien compte? « La guerre, dit-il, n'a pas plus

été pour nous une cause d'orientation intellectuelle qu'elle ne constitue aujourd'hui pour l'avenir un centre d'intérêts et de finalités. » Soit. Il n'en reste pas moins que les conséquences de la guerre ont transformé radicalement l'Italie. L'existence même du parti populaire l'indique.

D'une part, le démembrement de l'Autriche-Hongrie a mis fin aux revendications irrédentistes et aux groupements intérieurs qu'elles provoquaient ; il a aussi transporté ailleurs la région où l'équilibre international doit s'établir par rapport à l'Italie unifiée. Oh ! je sais bien que d'irrédentistes l'Italie ne manque guère : d'Annunzio à Fiume et en Dalmatie, Mussolini dans le Tessin, d'autres aventuriers à Tunis, la race n'est pas perdue. Dom Sturzo lui-même parle avec amertume des déceptions de l'Adriatique et reproche — discrètement — au gouvernement démocratique d'avoir « perdu » la Tunisie. Mais la meilleure preuve que ces aiguillons-là n'émeuvent plus la sentimentalité nationale, c'est que le succès du parti populaire est dû en grande partie à l'abdication de toute idée d'agrandissement territorial, au moins pour une très longue période. L'Italie est revenue de la guerre extrêmement lasse, appauvrie, aigrie. Elle aspire à rester chez elle, maintenant que sa maison est bien couverte.

Le bilan dressé par dom Sturzo du devenir italien depuis les débuts de l'indépendance n'a pas d'autre signification. D'un geste assez vif, il rejette au nombre des incidents historiques l'anticléricalisme, le radicalisme, l'opportunisme, l'irrédentisme des Crispi, des Zanardelli, des Depreti, pour regarder en face et à loisir l'horizon actuel. Il l'a regardé avec courage et presque toujours avec perspicacité.

Un bon point, pour commencer, en faveur de sa méthode : *Per avere una economia occorre avere una politica.* Pas d'économique sans politique, formule d'or, qui liquide tous les Keynes, tous les Lénine, tous les Lloyd George de l'univers. Formule intégrale aussi : *É anche politica estera la economia.* Même au delà des frontières, politique d'abord. Voilà un esprit vigoureux, réaliste, positif, voilà un Européen, qui part du centre, qui part de la cause, qui met la volonté à sa place.

Il n'a pas peur de regarder ce qui est. Aussi ne tarde-t-il pas à dénoncer la pauvreté intellectuelle, l'*inculture* de l'Italie contemporaine. Nos universités sont muettes, le souffle animateur a disparu, avoue-t-il. Non par manque de *spirito*, mais par *désorientation essentielle*, par inadaptation. Rien ne cadre mieux entre la réalité telle qu'elle se présente et les théories hier encore intangibles.

En langage sorélien, cela veut dire que l'Italie actuelle — mais ne logeons-nous pas un peu tous à la même enseigne? — manque d'une idéologie, d'un mythe qui la soutienne et coordonne ses efforts.

Cela exposé, nous comprenons immédiatement le but de dom Sturzo : fournir à l'Italie politique les cadres intellectuels qui lui manquent, lui désigner des buts désirables, accessibles, accaparer ses ressources, canaliser ses mouvements. Ce fut l'objet de la seconde partie de son discours. Avec toute son énergie, le collaborateur de Benoît XV a dressé, puis brossé un immense tableau anticipateur, où le style sicilien marie dans ses copieuses arabesques et par toute une floraison de rinceaux la précision latine aux rêveries slaves et germaniques. Séduira-t-il, par ses couleurs vives, l'imagination péninsulaire? Nous le saurons plus tard. En attendant, je crois bien que cette manifestation de « volonté de puissance » a inquiété à gauche et à droite. M. Bonomi s'en aperçut aussitôt. Mais regardons.

Et d'abord dom Sturzo constate la mort de la *démocratie*, c'est-à-dire, si j'ai bien compris son vocabulaire, de cet esprit bourgeois plus exploiteur que dirigeant, qui croit toujours se tirer d'affaires par la corruption ou la démagogie. Le nom de Giolitti éclate en traits rageurs entre toutes les lignes, et c'est justice.

Pour dom Sturzo, il n'existe plus en Italie que trois forces : le *socialisme*, le *fascisme* et les *populaires*. Quand il soutient que la guerre n'a été qu'une *parenthèse*, il se trompe donc, de son propre aveu, car, sans cette parenthèse-là, ni le fascisme, ni le populaire n'existeraient et le socialisme, déconcerté ou exalté par Moscou, aurait une toute autre allure. Mais passons.

Naturellement, il présente une critique serrée, et de l'absurde apriorisme socialiste, qui condamne ce mouvement au rôle de suiveur perpétuel, car les apriorismes politiques sont ordinairement des reflets qui s'ignorent, et de la violence fasciste, l'un et l'autre hostiles à l'État, qu'ils concurrencent, qu'ils nient ou qu'ils ignorent.

Il y a donc pour dom Sturzo une adresse vraie — les adresses vraies sont toujours devenues exactes — à choisir le terrain de son action dans la réformation de l'État. Les populaires, en se faisant ses champions, bénéficient de l'appui au moins idéal de cette idée considérable et s'assurent peut-être des concours actifs parmi les hommes d'ordre qui, consciemment ou non, en Italie comme ailleurs, forment la majorité du peuple.

Il y aurait beaucoup à dire sur la façon dont le secrétaire du parti populaire conçoit ce renouvellement de l'État. Que l'État italien ait besoin d'être rajeuni, revu, consolidé, vivifié, la chose, il me semble, va de soi. Les Chambres n'ont guère d'autorité, le roi manque un peu de prestige ; les liens sociaux, mal garantis, se relâchent. Il y a urgence à remédier à cette vague et générale dissolution où rien de stable n'apparaît, en dehors de la « classe

bureaucratique ». Mais dom Sturzo croit-il vraiment que le wilsonisme à l'extérieur et le léninisme, même purgé, à l'intérieur, constituent les principes actifs que sa pensée réclame, et, disons le mot, qui soient dignes d'elle?

C'est là où l'on reconnaît le point faible. Dom Sturzo, si remarquable observateur, n'a pas l'imagination de son observation. Son esprit, mal préparé à cette sorte de gymnastique, se montre incapable de réagir et croit fonder en imitant. Le contrôle amorphe des usines, le système délayé des *conseils*, voilà en somme à quoi se résument ses innovations et sa réforme. C'est maigre.

Visiblement, il a voulu combler un vide, suppléer, par une manifestation créatrice d'énergie collective, à la carence idéologique dont souffre, plus que les autres peut-être, son parti. Que son effort ait du style, personne n'en disconviendra. Qu'il mérite la plus grande attention, cela est certain. Il lui manque d'avoir pour auteur un spécialiste de la pensée.

Notons pour finir qu'au point de vue extérieur rien de très discernable n'émerge des paroles de dom Sturzo. Après avoir rejeté « un peu sur l'Amérique, un peu sur la France, un peu sur l'Angleterre », la responsabilité des déboires italiens (nous dirions, nous, beaucoup sur Wilson, énormément sur Lloyd George et pas mal sur Clemenceau), dom Sturzo tourne court et ne nous livre pas davantage sa pensée. Reste-t-il germanophile? Lui seul le sait.

Dom Sturzo, vous avez été à Munich l'année dernière. Vous viendrez bien à Paris cette année?

René Johannet.

En Rhénanie.

Il est extrêmement difficile ou pour mieux dire presque impossible de parler de la question rhénane en sortant des idées générales pour donner des détails précis et citer des noms propres. Nous n'avons guère les moyens, et si nous avions les moyens nous n'aurions pas le droit, de montrer le dessous des cartes. Or comment comprendre les modifications un peu surprenantes qui se sont produites à plusieurs reprises dans la position du problème en s'en tenant aux seules vérités officielles? Mais d'autre part, l'opinion française, faute d'indications suffisantes, risque de commettre d'assez grosses erreurs d'optique, comme elle l'a fait récemment, semble-t-il, dans son interprétation de l'affaire Smeets. Cela nous engage à tenter au moins de définir la situation présente. Nous ne marquerons que le contour extérieur des choses et nous placerons toujours

à un point de vue strictement allemand ; ainsi nous ne tracerons pas assurément un tableau complet, mais ce que nous dirons pourra sans inconvénient être exact.

Le 4 décembre, le parti républicain rhénan, réuni en congrès à Bonn, a proclamé son désir de voir créer sur la rive gauche du Rhin et partiellement sur la rive droite, de Birkenfeld, Worms et Mayence à la frontière hollandaise, un État indépendant. Cet État, dont la neutralité serait reconnue par l'Europe, servirait de tampon entre la France et l'Allemagne. Un Palatinat indépendant le prolongerait au sud. Cette organisation nouvelle constituerait une sérieuse garantie de paix : elle permettrait d'aboutir dans un avenir prochain au désarmement universel.

La manifestation de Bonn et les incidents qui suivirent, l'arrestation de Joseph Smeets, promoteur de la réunion, par la police prussienne, sa mise en liberté sur l'ordre de la Haute Commission, ont eu dans les pays rhénans quelque retentissement ; les violents commentaires de la presse allemande, l'interpellation immédiatement discutée au Reichstag en sont la preuve évidente. On aurait tort cependant d'exagérer l'importance des événements ; l'État indépendant appartient encore au domaine du rêve, ses partisans sont en nombre infime. La personnalité même de Smeets est un obstacle au succès ; très jeune, médiocrement instruit, il a les qualités d'un exécutant, non d'un chef ; l'autorité morale lui manque qui serait nécessaire pour diriger un grand mouvement d'opinion. Sans doute il a derrière lui, à Aix-la-Chapelle ou à Cologne, dans le monde des affaires, des hommes qui présentent des garanties plus solides ; cette caution, utile pour justifier les larges dépenses de sa propagande, ne réussit pas à le faire prendre tout à fait au sérieux. Ses idées politiques, très avancées, ne sont pas non plus sans lui nuire : elles facilitent son effort là où d'ailleurs il est le plus énergique, dans la banlieue ouvrière de Cologne ; elles détournent de lui par contre la grosse masse catholique, paysanne ou bourgeoise, de la population rhénane. Mais, il faut bien le dire, l'obstacle décisif est moins la personne de Smeets que son programme : la République rhénane, indépendante et neutre comme la Suisse, est à l'heure actuelle une pure construction de l'esprit parce que les Rhénans n'en veulent pas. Peut-être, aussitôt après l'armistice, quand l'Allemagne, en proie au spartakisme, paraissait se disloquer d'elle-même, une intervention extérieure très légère eût-elle suffi pour déclancher la crise ; Trimborn et ses amis du Centre n'apercevaient alors d'autre moyen que la séparation pour sauvegarder sur la rive gauche du Rhin l'ordre social et religieux compromis sur la rive droite. Ces temps ne sont plus : le calme règne dans le Reich, les influences conservatrices y prédominent, les succès diplomatiques remportés par le ministère Wirth présagent un heureux avenir ; les Rhénans ont senti se réveiller avec beaucoup de force leurs senti-

ments de patriotisme allemand. La *Rheinische Republik*, organe de Smeets, joue habilement de la crise des changes, particulièrement pénible dans une région tributaire sur tant de points du commerce étranger ; l'argument porte, mais non pas assez pour modifier les convictions. Le 12 décembre, en réponse au congrès de Bonn, les délégués de tous les grands partis rhénans, national, populaire, démocrate, social-démocrate, indépendant et centriste, se sont rencontrés à Kœnigswinter ; ils ont désavoué les menées séparatistes « poursuivies sous la protection des autorités d'occupation » et protesté solennellement de leur attachement fidèle à l'unité nationale ; ils étaient sans nul doute les interprètes de l'immense majorité de la population.

On a fait le silence en France sur la contre-manifestation de Kœnigswinter. Il eût été cependant fort intéressant d'indiquer qu'après avoir flétri Smeets et son programme, l'assemblée avait envisagé l'application éventuelle du paragraphe 18 de la Constitution de Weimar ; ce paragraphe, on s'en souvient, admet la création, à la suite de plébiscites locaux, de nouveaux États fédérés allemands. Les délégués de Kœnigswinter ont, il est vrai, déclaré qu'ils repoussaient l'idée d'un pareil plébiscite aussi longtemps que les troupes alliées n'auraient pas évacué le pays ; mais il est significatif qu'ils n'aient pas cru pouvoir éluder la question. C'est qu'il leur fallait compter avec l'opinion : autant la Rhénanie désire peu sortir de la communauté germanique, autant elle souhaite, pour des raisons morales et matérielles souvent exposées, la rupture des liens qui l'attachent à la Prusse. Répudiant lui aussi l'initiative de Smeets, le *Rheinischer Herold*, journal de Dorten, écrivait dès le 9 décembre : « Nous sommes Rhénans et par conséquent Allemands ; nous ne sommes pas et ne serons jamais Prussiens » ; cette formule traduit exactement l'état d'esprit dominant sur la rive gauche du Rhin. La suprématie prussienne a pour défenseurs naturels les fonctionnaires, protestants et conservateurs, que le gouvernement de Berlin entretient dans le pays ; ils forment le gros des partis national et populaire, plus influents par l'autorité dont ils disposent que par le chiffre de leurs adhérents. Les social-démocrates, partisans par principe d'un régime centralisateur et grands admirateurs du caporalisme prussien, sont sur ce point comme sur quelques autres en parfait accord avec les populaires ; ils représentent évidemment une force considérable. Mais les catholiques, maîtres en somme des masses électorales, aspirent à une libération qui mettrait entre leurs mains l'administration provinciale. Des incidents récents leur ont fait sentir une fois de plus les inconvénients de leur situation : l'élargissement du ministère prussien, conforme au pacte de Görlitz, a eu pour conséquence de livrer à un populaire, protestant fanatique, la direction de l'instruction publique ; des instituteurs *ost-elbiens*, non catholiques, commencent à être envoyés dans

les communes du Rhin. Le Centre s'émeut, se prépare au combat; il n'eût pas accepté peut-être les conclusions de Kœnigswinter si le rappel du paragraphe 18 ne lui avait permis de réserver l'avenir.

Cela ne veut pas dire que l'émancipation rhénane soit proche. Les catholiques, malgré leurs tendances communes, se divisent, quant aux vues pratiques, en trois groupes qui se déchirent. L'administration prussienne tire parti de ces querelles qu'elle entretient soigneusement.

Dans le premier groupe nous pouvons confondre les amis de Dorten et ceux de l'abbé Kastert, les lecteurs du *Rheinischer Herold* et les membres du Parti populaire chrétien. Entre les chefs, d'abord unis, des divergences se sont produites; ses relations courtoises avec les autorités militaires françaises ont porté tort à Dorten; on s'écarte de lui comme d'un homme compromettant. Le but poursuivi par tous reste pourtant semblable : obtenir, par l'application rapide du paragraphe 18, la création d'un État nouveau, non pas indépendant, mais autonome, réglant librement au sein du Reich ses affaires intérieures, ainsi que le font déjà, à côté de la Prusse, la Bavière, Bade ou la Saxe; il ne s'agit plus, comme dans le programme de Smeets, d'un démembrement de l'Allemagne; à ces « patriotes particularistes » le démembrement de la Prusse suffit. Le mouvement, malgré l'hostilité officielle du Centre, malgré les persécutions que les fonctionnaires venus de Berlin lui prodiguent, a pris une certaine ampleur; il a trouvé dans le clergé des sympathies étendues; dans la Rhénanie du sud, au pays de Trêves surtout, il exerce sur les paysans une influence incontestable; livrant la lutte électorale dans les conditions les plus difficiles, ses propagandistes ont réussi, en 1920, à rassembler assez de voix pour n'être pas exclus du Reichstag. Un puissant élément de force est l'appui qu'il rencontre hors de la province, partout où en Allemagne la Prusse a des ennemis, au Hanovre où s'agitent les Guelfes, en Bavière où le parti catholique s'est publiquement déclaré pour l'autonomie rhénane et fournit à ses partisans d'importants subsides. Si les circonstances sont un jour propices au succès des idées fédéralistes, on sera surpris sans doute de constater quelles racines profondes elles ont jetées sur la rive gauche du Rhin.

L'attitude du second groupe, numériquement de beaucoup le plus considérable, est précisément fonction des circonstances. Essentiellement constitué par les troupes disciplinées du Centre, il conforme sa conduite aux principes opportunistes qui sont la règle habituelle du parti. Un mot de Trimborn est souvent répété : « Si la République rhénane vient, elle viendra. » Ce qui veut dire, d'après les commentateurs les mieux qualifiés : nous ne ferons rien pour favoriser sa naissance, mais qu'elle devienne une réalité, nous l'accepterons aussitôt. On peut même penser que les chefs locaux du Centre, ecclésiastiques de Cologne ou professeurs de Bonn, sau-

raient rapidement y jouer un rôle prépondérant. Leurs vœux secrets lui sont acquis. Ils répugnent pourtant sincèrement à l'organisation d'un plébiscite en présence des armées alliées ; ils considèrent que le résultat serait mal interprété peut-être, en tout cas discuté en Allemagne ; ils craignent que des ambitions étrangères n'essayent de tirer parti des péripéties de la lutte. Ils jugent donc plus prudent et plus sûr, dans l'intérêt même de la cause rhénane, d'ajourner de quelques années la consultation populaire dont ils maintiennent le principe.

Le troisième groupe enfin, peu nombreux, mais composé d'hommes influents, est hostile à l'application du paragraphe 18. La création d'un État fédéral rhénan aurait à ses yeux le grave inconvénient de faire de la Prusse, amputée déjà de la Posnanie, un État purement protestant. Ces catholiques avant tout préfèrent jouir chez eux de libertés un peu moindres et continuer à tenir une place dans le gouvernement de Berlin ; ils réclament uniquement une réforme administrative qui leur assurerait, sans qu'ils soient obligés de rompre avec la Prusse, le bénéfice d'une vie provinciale décentralisée.

Telles sont les positions prises par les différents partis. A ce tableau succinct nous n'ajouterons, nous l'avons dit, aucune réflexion. Simplement une remarque, fondée sur une expérience constante : chaque fois que les Alliés ont accordé à une personnalité rhénane ou à un parti leur protection ostensible, ils leur ont enlevé immédiatement tout crédit et toute chance de succès.

Pierre Braun.

LES LETTRES

LES ROMANS DE M. FRANÇOIS MAURIAC

M. François Mauriac vient de publier *le Baiser au lépreux*. C'est un beau livre. Nous devons louer M. Daniel Halévy de l'avoir admis dans cette collection des *Cahiers verts* qui nous a déjà fait connaître *Maria Chapedelaine*.

Le plaisir est encore plus grand de saluer un jeune talent, si celui-ci nous a d'abord déçus. C'est le cas de M. François Mauriac. En un temps où trop d'écrivains ont tendance à se complaire dans la vulgarité et la platitude, quand ils ne donnent pas l'illusion de s'en évader par l'artifice ou la fausse originalité, M. François Mauriac s'attardait à confondre l'art avec son apparence. *L'Enfant chargé de chaînes*, *la Robe prétexte*, *la Chair et le Sang*, *Préséances* pouvaient passer pour des œuvres distinguées comme leurs titres. Elles n'avaient cependant que le faux cachet d'une distinction qui n'était pas assez naturelle pour donner le plaisir de se laisser découvrir. Et puis, trop d'autres parfums s'y mêlaient à celui de l'encens.

L'Enfant chargé de chaînes nous montrait des jeunes gens bien élevés, que Jérôme Serret menait au peuple, et qui allaient surtout des bars à l'église, en s'attendrissant à leurs retours matinaux sur le sort des servantes qui se lèvent pour le travail, à l'heure où leurs jeunes maîtres se couchent ; la silhouette d'une chaste cousine ne manquait pas d'apparaître pour faciliter les repentirs du faible Jean-Paul. *La Robe prétexte* avait quelque chose de morbide qui faisait déjà songer à des mémoires écrits à l'âge ingrat par un jeune homme qui s'en trouvait encore trop proche pour les donner complets. Ces deux

œuvres auraient voulu posséder le ton barrésien de la première manière, et on y reconnaissait aussi je ne sais quoi d'ambigu où se découvrait l'influence de Gide. M. Mauriac n'avait pas pris garde que ce ton de Barrès est proprement inimitable, et que s'il pouvait convenir à des romans idéologiques, il ne valait rien pour décrire les émois d'un bon jeune homme de patronage qui se déniaise à Montmartre entre deux élévations spiritualistes. Enfin toute une partie du pathétique de Barrès n'est-il pas d'avoir réussi à s'évader de l'idéologie de ses débuts?

Dans *la Chair et le Sang*, M. Mauriac semblait avoir abandonné ces histoires de pieux garçons partagés entre leurs bons sentiments et les parfums des femmes, pour un récit d'une humanité plus tragique. Il nous évoquait les tribulations d'un petit paysan évadé du grand séminaire et qui tombait parmi des adolescentes esthètes ou énervées. Ce roman, qui se déroulait à fleur de chair, finissait dans le vrai sang du suicide d'un jeune protestant que l'ancien séminariste faisait prier au seuil de son agonie. Mais l'on ne pouvait éviter de songer, en lisant cette histoire, au roman qu'aurait imaginé un Bataille qui eût été romancier et qui aurait voulu ajouter la piété à ses autres artifices.

Tous ces ouvrages avaient un air trouble et conventionnel. On y découvrait de tout, même de l'art, et rien ne s'y trouvait suffisamment ; ce qui pouvait s'y déceler de religieux manquait vraiment trop de virilité, de profondeur. M. Mauriac, qui paraissait à chaque ligne gêné dans ses entournures, s'en tirait par des mouvements qui avaient une fausse grâce. On le devinait préoccupé de plaire à certains milieux ou plutôt de ne point trop leur déplaire. Il avait été l'un des fondateurs du groupe spiritualiste ; il entendait aussi être prisé dans sa province. M. François Mauriac a secoué tout cela. Comme il a bien fait ! Ce n'est pas que *Préséances*, où il a jeté sa province pardessus bord, vaille pour cela beaucoup mieux que *la Chair et le Sang*. C'est un ouvrage empreint de trop d'esthétisme. Il n'en marque pas moins le commencement de la délivrance de M. François Mauriac, et il prendra un jour, pour lui, un sens symbolique. Tout ce qu'avait écrit jusqu'alors M. Mauriac révélait un homme accablé par le souci de trop de fausses préséances, au point d'obéir à je ne sais quel idéal conventionnel qui ne pouvait être profondément le sien et dont son art se ressentait. Il n'était cependant pas difficile de reconnaître, sous l'artifice de ses romans, un autre homme qui osait parfois se révéler. Depuis ses *Petits Essais de psychologie religieuse*, on ne pouvait même plus douter qu'il existât Il y a dans ce livre, riche malgré son apparence menue, une étude profonde, d'une ardeur brûlante

comme l'âme du Père Lacordaire qui en est l'objet ; une autre, d'une belle compréhension, nous révèle en Maurice de Guérin celui à qui la splendeur du monde tint lieu de révélation ; celle sur Baudelaire nous rappelle que celui-ci, en nous assignant pour idéal la beauté, donna une réplique au lyrisme de Pascal qui voyait l'homme sans cesse à la recherche d'un guide à travers ces impénétrables ténèbres.

J'avais évité jusques aujourd'hui de parler des premiers romans de M. Mauriac pour en dire tout le mal que j'en pensais, attendant l'occasion qu'il nous donnerait assurément quelque jour de dire en même temps tout le bien qui lui appartenait en propre, mais qu'il avait cru bon de cacher sous de fausses apparences. Ce jour est enfin venu, car M. Mauriac, délivré de ses mauvais prestiges, vient d'écrire un petit chef-d'œuvre qui permet de le classer parmi les écrivains, moins nombreux aujourd'hui qu'on ne pourrait le croire, et que j'appellerai, si vous voulez, les écrivains de première zone. Ce sont ceux dont les œuvres méritent une bonne place dans une bibliothèque parce qu'on a le désir de les relire. *Le Baiser au lépreux* est une œuvre qui mérite cet honneur. Il ne faut point douter que permettant à M. Mauriac d'accéder à ce rang, il voudra s'y maintenir, et qu'il en a fini avec ses exercices d'antan, si fort qu'ait pu être pour lui l'attrait de leur distinction.

Le Baiser au lépreux est une œuvre de l'ordre d'*Un cœur simple*. Si elle n'est pas d'une forme moins parfaite, elle est, en outre, plus humaine. On y sent, en effet, une compréhension de l'homme toute d'amour, et non point ce mépris hautain et un peu sot de l'œuvre de Flaubert. Nous avons là un petit chef-d'œuvre qui n'est ni desséché, ni desséchant. C'est, en outre, ce que M. Mauriac a écrit de plus profondément religieux, encore qu'on n'y trouve pas de personnages qui fassent, à chaque instant, oraison. *Le Baiser au lépreux* n'est rien que l'histoire d'un triste amour. Un pauvre être plein de velléités, de désirs, mais qui a conscience de sa faiblesse et de sa laideur, Jean Peloueyre, a été marié dans un village des Landes à une jeune fille pleine d'illusions et de vie, Noémi d'Artiailh, parce que Jean et Noémi sont à l'âge où un jeune homme et une jeune fille doivent être mariés, parce que leurs fortunes, leur situation sociale correspondent. Jérôme, le père de Jean, est un vieux fol, sorte de malade imaginaire qui ne songe qu'à ses remèdes, et un brave homme de curé, dont les intentions sont excellentes, a fait ce mariage. Nous assistons alors à la réalité de cette lamentable union. Noémi a une répulsion physique pour Jean qui s'en rend compte, en souffre tellement qu'il en vient à désirer de mourir pour délivrer Noémi. Il tom-

bera malade, en soignant avec une sombre ardeur le fils du maire de son village qui se meurt de la tuberculose. Pendant la maladie de son mari, Noémi est tentée par un jeune médecin de la ville voisine qui lui paraît beau, sain et qui incarne pour elle la figure de l'amour. Jamais, cependant, il ne se doutera des pensées secrètes de la jeune femme. Jean meurt. Et, quand elle le voit couché sur son lit de mort, il lui apparaît pour la première fois « qu'il était beau ». Après la mort de Jean, elle retrouve le jeune médecin, revenu pour soigner son beau-père ; maintenant, il tourne autour d'elle ; dans quelques mois, elle pourrait, si elle voulait, l'épouser ; il ne demanderait certes pas mieux ; son instinct à elle, naturellement, l'y pousserait. Mais non ! elle s'imposera d'y renoncer pour se surpasser elle-même. Victime d'un mariage sans amour, elle n'en restera pas moins la veuve de Jean Peloueyre.

Voilà ce que n'aurait pas trouvé un écrivain naturaliste, et ce qui suffirait à donner à cette œuvre un accent nouveau, si par bien d'autres détails, elle ne s'élevait déjà au-dessus de celles de ce genre. Il y a quelques pages qui racontent un voyage de Jean Peloueyre à Paris qui sont admirables d'observation et de vie. Quant à la mort de Jean Peloueyre, elle atteint au vrai chef-d'œuvre. Lisez plutôt :

Les pluies de l'hiver finissant enserrèrent la chambre ténébreuse. Pourquoi se demandait-on si Jean Peloueyre souffrait, puisque sa souffrance était une joie? De la vie, il ne percevait plus que les chants des coqs, des cahots de charrette, des appels de cloche, ce ruissellement indéfini sur les tuiles, et, la nuit, des sanglots de rapaces oiseaux, des cris de bêtes assassinées. Sa dernière aube toucha les vitres. Cavette alluma un feu dont la fumée résineuse emplit la chambre. Cette haleine des pins incendiés que si souvent dans les étés torrides la lande natale lui souffla au visage, Jean Peloueyre la reçut sur son corps expirant. Les d'Artiailh prétendaient savoir qu'il entendait encore, mais qu'il ne voyait plus. M. Jérôme, en sa robe souillée de remèdes, était debout contre la porte, un mouchoir sur la bouche. Il pleurait. Cadette et son petit-fils s'agenouillèrent dans l'ombre. La voix du prêtre, avec des paroles propitiatoires, semblait forcer des vantaux invisibles. « *Partez de ce monde*, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créé ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous ; au nom de l'Esprit Saint qui est descendu sur vous ; au nom des anges et des archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances...

Vous avez bien lu : « La voix du prêtre avec des paroles propitiatoires semblait forcer des vantaux invisibles. » C'est à une phrase de ce genre que peut se reconnaître un véritable écrivain.

Georges Le Cardonnel.

LES BEAUX-ARTS

A LA RECHERCHE DU STYLE MODERNE

L'EXPOSITION annuelle de la Société des artistes décorateurs, au pavillon de Marsan, vient à propos nous remettre en mémoire la grande Exposition internationale des arts décoratifs dont nous sommes menacés. Annoncée d'abord pour 1922, elle a été reportée à 1924, au désespoir des quelques personnes qui se croient appelées à tirer quelque profit de cette manifestation, mais à la satisfaction de tous ceux, plus nombreux qu'on ne pense, à qui la perspective de cette foire décorative n'inspire qu'un enthousiasme modéré.

Le titre même de l'exposition fut d'abord mis en cause, les uns tenant pour une exposition des arts décoratifs *modernes*, les autres s'élevant contre ce privilège accordé à la modernité. A vrai dire, ces derniers étaient battus d'avance. Sans doute est-il facile de vitupérer contre « le faubourg Saint-Antoine » et les fabricants de faux Henri II. Peut-être eût-il été moins malaisé de les éclairer sur leurs intérêts véritables, ainsi que sur l'avenir d'une industrie française menacée, si l'on n'avait aveuglément encouragé les plus plates extravagances sous le prétexte de défendre un *art nouveau*.

Jusqu'à ces dernières années et plus particulièrement dans la néfaste période qui s'étend (comme par hasard) de 1889 à 1909, le problème des arts appliqués était presque toujours mal posé. L'aborder par le côté esthétique, c'est évidemment esquiver une difficulté, mais c'est aussi se condamner à n'aboutir qu'à des fantaisies individuelles, sans portée et sans lendemain. Le problème des arts appliqués est un problème social, politique, au premier chef. A ne prendre

qu'un exemple entre cent, la crise de l'apprentissage à laquelle on s'efforce de remédier n'est-elle pas une conséquence fatale du discrédit jeté sur les métiers manuels par les bienfaits de l'instruction publique, conçue comme une machine à fabriquer des citoyens? Le goût d'un métier, le désir d'y exceller, la volonté d'acquérir une maîtrise fructueuse ne sauraient se maintenir longtemps dans les esprits gagnés à une foi communiste. En fait, ces sentiments-là, quand ils existent encore, ne durent qu'à la faveur de certaines traditions familiales ou corporatives. Il y a encore un honneur artisan ; mais il faut bien avouer qu'on n'a rien négligé pour le décourager. A cet égard, la responsabilité de l'État est lourde. C'est à lui qu'il appartenait d'avertir les fabricants de meubles de leur dangereuse erreur. Il fallait leur dire qu'en répétant les mêmes modèles en série, indéfiniment, ils transformaient leurs ouvriers d'art en espèces de machines (d'un rendement moindre que les machines véritables au surplus), gâchant ainsi la plus merveilleuse main-d'œuvre que l'on pût désirer. A l'égard des artistes dessinateurs et créateurs de modèles, leur routine et leurs procédés mesquins ne furent pas moins funestes.

Ils contraignirent tous ceux qui voulaient réaliser leurs créations à le faire par eux-mêmes, avec des moyens de fortune, au lieu de leur fournir la main-d'œuvre d'un personnel expérimenté. De là une perte de temps, une terrible dépense de bonne volonté et d'enthousiasme, des erreurs, des *ratages*, le public ahuri retournant aux brocanteurs, et pour couronner le tout, un malentendu capital entre les artistes improvisés fabricants et la vieille industrie du meuble qui ne peut plus perdre l'habitude de la copie, et qui imite les nouveautés à la mode, sans intelligence et sans goût, avec la même servilité qu'elle copiait les styles anciens.

A coup sûr c'est une absurdité que de prétendre interdire à l'art appliqué l'imitation des styles antérieurs. Il n'y a plus que quelques maniaques pour croire à la génération spontanée d'un art nouveau, ou pour s'acharner à l'élaboration d'un art « pour le peuple ». Le fait est que le peuple garde vis-à-vis d'un art spécialement conçu à son intention la même réserve dont pâtissent périodiquement les tentatives faites pour fonder un théâtre dit populaire. Il préfère adopter les modes et les divertissements consacrés par la faveur des gens oisifs. Il n'est pas prouvé que le vulgaire ait tort en l'espèce, et l'on peut même opiner à l'opposé, lorsqu'on voit la faveur dont jouissent auprès des amateurs les vieux meubles paysans de chez nous qui n'étaient en définitive que des copies plus ou moins adroites des modèles vus dans les châteaux, avec des rappels de modes plus anciennes. Au surplus, les gaucheries ou les naïvetés qu'on y remarque

ne touchent qu'au décor, et non à la construction, parfaitement solide et soignée. Pour ce qui est du caractère particulier aux arts provinciaux, c'est une chimère de prétendre le faire refleurir dans l'état actuel de nos divisions administratives. Tous les essais de décentralisation artistique, en ce domaine comme dans les autres, sont voués à un insuccès fatal, pour autant que l'on s'obstinera, par ailleurs, à inventer des régions économiques sans égard aux traditions sentimentales attachées aux noms mêmes des provinces françaises de l'ancien régime. Aucun art, aucune industrie de luxe ne peut prospérer là où n'existe pas une élite formée par les vieilles familles, les hauts fonctionnaires enracinés dans le pays, les membres des corps judiciaires ou législatifs, tribunaux ou parlements, enfin des universités autonomes. Et, en ce qui touche les dernières, le peu d'indépendance accordée récemment à ces institutions n'a pas manqué de favoriser autour d'un noyau de professeurs la formation de groupes intellectuels où viennent naturellement adhérer les personnes cultivées du lieu. Le jour où l'autorité des magistrats et des corps provinciaux serait restaurée, leur prestige croîtrait à proportion, et les gens nouvellement enrichis sauraient où demander les exemples et les directions qui leur font défaut.

Actuellement, ce sont des parvenus qui composent la clientèle des artistes créateurs. Ainsi voyons-nous des mobiliers faits à l'usage de gens qui goûtent assez peu les honnêtes plaisirs de la conversation. Il leur faut des fauteuils à bascule où l'on se vautre pour digérer en fumant de gros cigares, et des chambres à coucher où les coussins amoncelés font office de meubles. C'est le décor naturel d'une société qui ne porte point corset.

Est-ce à dire qu'on ne trouve, au pavillon de Marsan, que des objets dans ce goût-là? Il serait injuste de tout condamner en bloc et lorsqu'elle ne s'exerce pas à rebours du bon sens, l'ingéniosité de nos décorateurs est souvent remarquable. Ce qui frappe d'abord, dans cette exposition où les tendances diverses sont à peu près toutes représentées, c'est un singulier désaccord entre les gens de goût et les gens de métier. On voit d'une part des praticiens experts s'obstiner dans des formules ornementales absolument périmées et de l'autre des artistes pleins d'imagination et de fantaisie faire bon marché des exigences techniques. Trop nombreux sont ceux qui n'ont pas encore compris que si l'on a tourné le pied des meubles vers le dedans plutôt que vers le dehors, ce n'est pas par caprice, mais par la nécessité de les protéger contre les bottes des maladroits.

Bon nombre d'exposants de la Société des artistes décorateurs sont d'anciens tenants du modern-style et ils en ont gardé l'empreinte.

De tous ceux-là, on ne voit guère que M. Francis Jourdain qui ait toujours évité le mauvais goût, non sans tomber dans une affectation de simplicité qui fait penser aux rayons de bois blanc du Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

C'est à quelques artistes soutenus au bon moment par M. Paul Poiret, à un Iribe, à un Dufy, à un Fauconnet que notre époque doit d'avoir retrouvé non un style, mais la possibilité d'en avoir un. En dépit des erreurs qu'on leur peut reprocher, ils ont le mérite essentiel d'avoir séparé nettement la cause de l'art appliqué de celle du modern-style.

De même, le groupe formé autour de MM. Louis Sue et André Mare, et dont M. Vera s'est fait plusieurs fois le porte-parole auprès du public, a répudié nettement toute filiation avec les extravagants novateurs de l'an 1900. Au risque d'encourir le grief d'être des pasticheurs, ils ont résolument renoué le fil de la tradition interrompue, et fort judicieusement. C'est le style Louis-Philippe qu'ils ont choisi pour point de départ. Tels sont les vrais initiateurs auprès desquels des artisans comme MM. Ruhlman et Chareau ont su prendre une place importante. Ils s'inspirent légitimement des carosseries automobiles pour le dessin général des meubles, et pour le décor, des éléments empruntés au cubisme, dont l'influence a été des plus heureuses, puisqu'on lui doit de voir l'orientalisme de naguère céder au goût des lignes simples, des formes pures et des beaux volumes.

C'est en ce sens que l'effort de nos artistes est intéressant et digne d'être soutenu. Or, on peut craindre que dans une exposition ouverte à tous, comme le deviendra fatalement l'Exposition internationale de 1924, ils ne se trouvent noyés dans la masse des gens sans talent et sans principes. Il est donc peu probable qu'aux regards des étrangers, le style français moderne s'affirme avec assez de netteté pour que nous puissions espérer reconquérir les marchés que nous avons perdus, ou pour en conquérir de nouveaux.

Ainsi présentées en ordre dispersé, sans doctrine commune, sans plan d'ensemble, les œuvres de nos décorateurs risquent fort d'être éclipsées par celles de leurs concurrents étrangers, mieux disciplinés et travaillant en vue d'un effet à produire sur un gros public.

Dans cet ordre d'idées, c'est encore le groupe qui réunissait au dernier Salon d'Automne MM. Sue, Mare, Jaulmes, Vera, Ruhlmann, Follot, qui a donné l'exemple. On ne voit rien à leur opposer, en dehors de M. Pierre Chareau qui a sa place marquée auprès d'eux, et c'est à ceux-là qui ont fait preuve d'initiative, de goût, et par-dessus tout d'un sentiment heureux de la tradition, que doit revenir logiquement le soin de fédérer et d'organiser les bonnes volontés.

Je n'ai garde d'oublier M. Raoul Dufy qui, après avoir donné le ton à la mode en matières d'étoffes imprimées, pendant près de dix ans, a créé pour une grande maison de soieries lyonnaise des tissus brochés d'une richesse de coloris et d'une ingéniosité dans le choix des motifs, qui les rend dignes de figurer auprès des plus belles étoffes anciennes.

Or, on peut douter que les artistes précités soient mis à même de se produire dans les meilleures conditions, si l'exposition projetée est, comme c'est probable, très éclectique. Plutôt qu'une masse d'essais innombrables et confus, mieux vaudrait présenter au public une synthèse des efforts les plus significatifs et surtout des plus susceptibles de développement et de rayonnement. Cela suppose une direction responsable, qui puisse choisir et décider en toute indépendance, sans égard aux situations officielles et sans souci des intérêts privés. A cette condition seulement, l'Exposition internationale des arts décoratifs peut tourner à notre avantage ; autrement, nous courons grand risque de faire les frais d'une entreprise dont les étrangers tireront profit.

Roger Allard.

Expositions. — Parmi les expositions particulières très nombreuses en ce moment, il en est deux qu'on ne saurait passer sous silence : M. Matisse a exposé à la Galerie Bernheim des œuvres récentes qui ne le cèdent pas aux meilleures de celles qui ont fait sa réputation. Il tient la gamme la plus fraîche et la plus joyeuse et il en tire des accords ingénieux et charmants. C'est un art d'essence musicale que pratique M. Matisse et cela explique et justifie les réserves que l'on peut faire à l'endroit de ses réussites les plus brillantes.

M. Galanis (à la Licorne) est connu surtout comme dessinateur et comme graveur. Pratiquant tous les procédés avec une rare dextérité, c'est dans la gravure sur bois qu'il s'est révélé le plus original. Il a trouvé une couleur particulière, et renouvelant les effets usés obtenus par les oppositions de noir et de blanc, il a varié les tailles en utilisant l'outillage des graveurs de métier. Comme peintre, il se montre influencé par M. Derain et quelque peu tourmenté par le souvenir du douanier Rousseau, celui des paysages. Il fait preuve d'un goût délié, d'un sentiment souvent délicat et aussi de quelque froideur. Les portraits d'enfants vus au Salon d'Automne sont, à mon avis, parmi ses meilleures toiles. Avec plus d'abandon et de spontanéité, son talent, non moins délicat, toucherait davantage.

R. A.

LES SCIENCES

LES APPLICATIONS DE LA « CHIMIE-PHYSIQUE » : LES ALLIAGES MÉTALLIQUES

La plus haute antiquité a connu les alliages métalliques ; l'airain, qui jouait chez les Hellènes un si grand rôle, était un bronze, c'est-à-dire un alliage principalement constitué de cuivre et d'étain, et probablement analogue au bronze de nos cloches ou des coussinets pour arbres de transmission, bronze très dur et résistant. Les métaux utilisés à l'état pur étaient l'or et l'argent. Le fer paraît avoir été au temps d'Homère un objet de rareté, de curiosité même, peu employé parce qu'on ne savait pas le travailler et que, de plus, il s'altérait trop facilement.

Quel homme astucieux inventa l'airain? On ne sait. L'invention, en tout cas, répondait à un besoin que le cours des âges n'a fait qu'amplifier : les métaux purs réunissent rarement les qualités que l'on souhaite trouver dans les objets à la fabrication desquels ils servent, ou que l'on souhaite rencontrer dans cette fabrication. Le fer pur est difficile à rendre véritablement liquide par fusion ; aucun objet n'est fabriqué en fer fondu et moulé ; il est d'ailleurs d'une faible dureté ; il se plie et se tord très facilement. Le cuivre pur est d'une remarquable ductilité, c'est-à-dire qu'on peut l'étirer en fils extrêmement fins sans le briser ; de plus, il conduit la chaleur et l'électricité beaucoup mieux qu'aucun de ses alliages ; aussi continue-t-on à l'employer de préférence à tout autre métal soit pour enrouler en tubes sinueux les serpentins dont les parois doivent

conduire parfaitement la chaleur, soit pour transporter, sur des centaines ou des milliers de kilomètres, le courant électrique. Mais hormis ces applications, le cuivre pur est inutilisable parce qu'il est beaucoup trop mou. L'or et l'argent, trop mous également, servent surtout aujourd'hui sous forme d'alliages avec le cuivre. Le platine, le tungstène et le molybdène sont peut-être les seuls métaux livrés purs par l'industrie et qu'il soit désirable d'employer aussi purs que possible, — le platine en raison de son inaltérabilité et de son très haut point de fusion, — le tungstène et le molybdène en raison surtout de cette dernière propriété, qu'ils possèdent à un degré extraordinaire et que la moindre impureté atténuerait. Le tungstène et le molybdène, le premier surtout, servent aujourd'hui à fabriquer les filaments si ténus des lampes à incandescence, qu'il y a le plus grand intérêt à porter, par le passage du courant électrique à la plus haute température possible : le rendement lumineux de l'énergie électrique dépensée dans le filament augmente en effet avec une rapidité d'autant plus grande que sa température s'élève davantage. Le molybdène pur fond vers 2 600 degrés et le tungstène vers 3 000 degrés. Ce sont les corps les plus réfractaires après le carbone.

Les alliages sont donc extraordinairement précieux en ce qu'ils permettent de corriger les défauts d'un métal par les qualités d'un autre. Ils donnent même beaucoup mieux : grâce à eux, on a pu réaliser des corps métalliques possédant des propriétés entièrement nouvelles, que celles des métaux composants n'auraient jamais laissé deviner. Il nous est impossible ici d'entrer dans trop de détails, mais la seule collection des aciers spéciaux aujourd'hui connus offre une merveilleuse variété de combinaisons adaptées aux besoins les plus différents. On pourrait chercher à imaginer ce que deviendrait la vie actuelle si le monde entier était soudainement privé d'acier. Il ne subsisterait guère aucun des engins ou même des plus modestes objets dont nous nous servons tous les jours.

Si les alliages possèdent la première place dans l'échelle des valeurs industrielles, après les combustibles, ils ont joué aussi dans l'histoire de la science un rôle très particulièrement remarquable. C'est sur ce point qu'il nous semble intéressant de nous arrêter aujourd'hui.

*
* *

Lavoisier a été le fondateur de la chimie. Mais un autre savant français, de ses contemporains, Berthollet, a jeté les bases de la chimie-physique. Qu'est-ce, au juste, que la chimie-physique, dont il est maintenant si souvent question? La chimie étudie les phéno-

mènes de combinaison des corps les uns avec les autres ou leurs décompositions. La physique a pour objet les phénomènes dont les agents physiques, chaleur, électricité, pesanteur, etc... provoquent l'apparition sur des corps déterminés, dont la composition reste invariable. La chimie-physique se consacre à l'étude des phénomènes physiques qui produisent des transformations chimiques, ou les accompagnent, ou bien encore en résultent. L'ébullition de l'eau, la chute d'un corps, l'attraction d'un aimant, l'incandescence d'un fil parcouru par un courant, sont des phénomènes physiques. La formation de l'eau par la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène est un phénomène chimique. Mais la décomposition de l'eau par le passage d'un courant électrique, le dégagement de chaleur qui accompagne la déflagration d'un explosif, les modifications que la lumière fait subir à la plaque photographique, les salves extra-atomiques d'électrons qui accompagnent les transformations radioactives, sont des phénomènes qui relèvent de la chimie-physique.

Ce sont là choses que tout le monde sait. Mais ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, en France tout au moins, c'est que la chimie-physique est la forme sous laquelle la science de la nature inanimée peut contribuer le plus puissamment au progrès de l'industrie. En fait, la chimie-physique, née en France avec Berthollet, s'y est trop confondue, tantôt avec la physique, tantôt avec la chimie proprement dite, pendant tout le cours du dix-neuvième siècle. Avec les Le Chatelier et les Claude, elle y a repris, en ce début du vingtième siècle, un rang éminent. Mais l'éclipse des études physico-chimiques proprement dites a été préjudiciable au développement industriel de la France vis-à-vis de celui de l'Allemagne. Toutes les industries ont, en effet, pour but, ou de façonner des objets dans une matière déterminée — ce sont alors des industries purement mécaniques — ou de transformer une forme d'énergie dans une autre, l'énergie des chutes d'eau en énergie électrique par exemple — ce sont alors des industries physiques ou physico-mécaniques, — ou la fabrication de certains produits. Or, pour la fabrication de ces produits, il peut arriver qu'il suffise de disposer déjà, comme matières premières, de certaines substances chimiques dont la réaction produira le résultat demandé — ce sont alors les industries chimiques proprement dites, comme, par exemple, celle de l'acide sulfurique. — Mais il pourra arriver et il arrivera certainement de plus en plus que l'on devra avoir recours à une source physique d'énergie, chaleur, lumière, électricité, ou à un phénomène physique pour engendrer plus ou moins synthétiquement le produit cherché. La synthèse de l'ammoniaque nous en offre un exemple actuel et typique : la combinaison chimique

de l'azote et de l'hydrogène ne peut s'effectuer que par la mise en jeu des phénomènes physiques de la catalyse et l'emploi des hautes pressions. Les industries chimiques de l'avenir sont des industries physico-chimiques. Sans doute faut-il chercher les raisons de la lenteur avec laquelle ont été développés au dix-neuvième siècle les travaux de Berthollet, dans l'aspect simple, rigoureux, arithmétique des lois découvertes en 1806 par Proust, en 1807 par Dalton, en 1808 par Gay-Lussac. Ces lois fondaient la chimie proprement dite ; elles énonçaient, en particulier, que les poids d'un corps qui forment avec un même poids d'un autre corps plusieurs combinaisons sont toujours entre eux dans des rapports simples comme 1, 2, 3, 4... ou 1/2, 1/3, 1/4... Par leur simplicité et par la lumière qu'elles projetaient sur les mystères de la combinaison chimique, ces lois créèrent un puissant courant de recherches et d'idées bien propres à faire rejeter comme sans intérêt, comme vulgaires mélanges de praticiens, des corps aussi singuliers que les alliages, où ces belles lois de proportions simples étaient violées de façon flagrante. Plus tard cependant, l'étude des alliages, imposée par les besoins de la pratique, a puissamment contribué à ramener l'attention sur les phénomènes physico-chimiques auxquels ils doivent leur existence. Cette étude a renouvelé complètement nos idées sur ce qu'est la solution d'un corps dans un autre ; elle a mené au concept de solution solide ; enfin, attirant l'attention sur les degrés de liberté qui régissent les équilibres physico-chimiques, elle a fourni en abondance l'occasion d'éprouver les idées du physicien américain Willard Gibbs et de M. H. Le Chatelier. La fécondité de ces idées s'affirme chaque jour, non seulement dans ce domaine, màis dans le pur domaine chimique.

* * *

On peut dire que le vaste champ de nos connaissances actuelles sur les alliages a été à peu près entièrement défriché par des méthodes physiques. L'analyse chimique n'a guère pu mettre en évidence de composés définis, correspondant aux lois de Proust et de Dalton, que dans les cas où les méthodes physiques avaient indiqué comme hautement probable l'existence d'un composé défini dans des circonstances déterminées. L'étude de la structure microcristalline des alliages et celle de leur fusibilité sont les plus importantes de ces méthodes physiques. Donnons-en un rapide aperçu.

Si l'on brise une barrette de métal, soit par flexion, soit par traction, la cassure présente un « grain ». L'aspect seul de ce grain donne souvent d'utiles renseignements pratiques. Mais on en obtient beau-

coup plus et de beaucoup plus intimes, si, au lieu de provoquer une cassure, on polit soigneusement un fragment du métal, de manière à en faire un véritable miroir. Il suffit d'une très petite étendue de surface polie ; on l'examine au microscope, avec un grossissement qui peut aller jusqu'à plusieurs centaines de fois. Il arrive que la structure de l'alliage apparaisse dès l'abord ; mais le plus souvent il est nécessaire de soumettre la surface polie à l'action d'un réactif qui attaquera d'une manière différente les divers constituants de l'alliage ; par exemple, on déposera pendant quelques secondes sur la surface polie une goutte d'acide ; on lavera, on essuiera, puis on examinera de nouveau au microscope.

D'une manière presque absolument générale, on constate ainsi que les alliages (c'est-à-dire, répétons-le, à peu près tous les métaux utilisés dans la vie courante) sont constitués un peu comme un béton. Les cailloux de ce béton sont des cristaux relativement gros (quoique bien inférieurs, en général, au centième de millimètre), formés au début de la solidification quand l'alliage, coulé, s'est refroidi ; ils ont grossi au cours du refroidissement jusqu'au moment où, par la solidification complète de toute la masse, ils ont été enrobés dans un milieu à structure plus fine que l'on pourrait comparer au ciment du béton. Ce milieu est un magma de cristaux beaucoup plus petits (souvent inférieurs au dix-millième de millimètre) ; ce magma qui, sous un grossissement moyen, présente l'apparence d'un milieu homogène, constitue en général, ce qu'on appelle mélange eutectique (1).

Un alliage est donc physiquement hétérogène. Mais il présente aussi une hétérogénéité chimique. Les gros cristaux dont nous venons de parler (on les appelle souvent cristaux de première consolidation) sont, chacun, physiquement homogènes ; mais ils peuvent être constitués chimiquement, soit par l'un des métaux composants pur, soit par une combinaison chimique définie des métaux composants (au sens de Dalton), soit par un mélange homogène de ces métaux les uns dans les autres ; ce mélange peut avoir une composition variable d'une manière continue entre certaines limites ; on lui donne le nom de *solution solide.*

On voit combien est complexe la constitution d'un alliage. Ce schéma représente pourtant un cas relativement simple, car il peut y avoir plusieurs types de solutions solides. Les cristaux peuvent appartenir à plusieurs composés définis. Mais ce n'est pas tout encore : non seulement les propriétés de l'alliage dépendent des pro-

(1) Εὔτηκτος, qui fond aisément, de εὖ et de τήκω. Nous verrons tout à l'heure d'où vient ce nom.

portions du bain liquide d'où il provient mais encore un rôle extrêmement important est joué par la vitesse avec laquelle ont lieu le refroidissement et la solidification.

Quelques exemples éclaireront ce qui précède. Ils seront choisis de manière à montrer ce qui se passe dans les cas principaux. En même temps nous verrons combien est riche d'enseignements la méthode des diagrammes de fusibilité. Pour appliquer cette méthode, on part d'un bain entièrement liquide, de composition centésimale connue, et l'on enregistre la manière dont varie, en fonction du temps, pendant un refroidissement convenablement réglé, la température du bain. On constate que la vitesse de refroidissement n'est généralement pas uniforme ; elle présente des ralentissements momentanés, plus ou moins nets.

Faite avec un métal pur, l'expérience donne, comme on le sait, le résultat suivant : la température baisse régulièrement, jusqu'au moment où la solidification commence ; elle reste alors constante jusqu'à la fin de la solidification, puis elle baisse de nouveau régulièrement jusqu'à la température ordinaire. La température constante qui accompagne la formation des cristaux solides est dite température de solidification. C'est ainsi qu'un thermomètre plongé dans un mélange d'eau et de glace marque zéro tant que la glace n'est pas entièrement fondue. Mais au lieu d'un métal pur, prenons un bain formé de plusieurs métaux fondus ensemble, celui avec lequel, par exemple, les linotypistes moulent, à mesure qu'ils frappent sur un clavier analogue à celui d'une machine à écrire, les caractères d'imprimerie le plus fréquemment usités aujourd'hui. C'est un bain de plomb et d'antimoine. Supposons qu'il contienne plus de 85 pour 100 de plomb et par conséquent moins de 15 pour 100 d'antimoine. Laissons refroidir lentement. Au moment où la solidification commence, le refroidissement se ralentit mais sans cesser tout à fait, comme cela aurait lieu avec un métal pur. Des cristaux microscopiques de plomb se forment en quantité croissante. La partie restée liquide devient donc de plus en plus riche en antimoine. Il arrive un moment où elle contient le plomb et l'antimoine précisément dans les proportions de 85 de plomb contre 15 d'antimoine. A ce moment, la température devient stationnaire, comme pour un corps pur, pendant toute la durée de la solidification. Pourtant ce n'est pas un corps pur qui cristallise ; c'est l'eutectique, c'est-à-dire un magma de cristaux microscopiques les uns de plomb, les autres d'antimoine. Ce magma englobe les cristaux relativement gros de plomb qui avaient d'abord pris naissance. Supposons au contraire que l'on parte d'un bain liquide contenant une proportion de plomb

moins forte que 85 pour 100 et par conséquent plus de 15 pour 100 d'antimoine. Au refroidissement, il commencera par se former des cristaux d'antimoine jusqu'à ce que la partie encore liquide contienne le plomb et l'antimoine précisément dans la proportion de 85 à 15. A ce moment l'eutectique se solidifiera en bloc, à la même température que tout à l'heure.

Nous voyons que la composition de l'eutectique est celle du bain qui, parmi tous les bains formés avec les mêmes métaux composants reste liquide à la plus basse température. Il mérite donc bien son nom.

Nous voyons aussi que les différents alliages solidifiés diffèrent, non seulement par les proportions globales des métaux composants, mais par leur structure, puisque dans l'exemple précédent ils se composent tantôt de cristaux de plomb cimentés par l'eutectique, tantôt de cristaux d'antimoine cimentés par le même eutectique.

Le cas précédent est celui des alliages qui ne contiennent ni combinaison ni solution solide. Voici maintenant un autre cas, celui où les métaux composants peuvent former ce qu'on appelle des solutions solides en toutes proportions. Prenons un bain liquide de cuivre et de nickel et refroidissons-le lentement. Au moment où la solidification commence, il se forme non pas des cristaux de cuivre ou des cristaux de nickel, mais des cristaux mixtes, formant chacun une solution solide homogène de cuivre et de nickel. Cette solution n'a pas la même composition que le bain ; elle est toujours plus riche du métal le moins fusible, dans le cas présent, de nickel. En cristallisant, cette solution solide appauvrit donc le bain en nickel ; la température de solidification commençante s'abaisse et une solution solide continue à se déposer ; mais la composition de cette solution solide change continuellement jusqu'à la fin de la solidification. Quand celle-ci est terminée, la composition moyenne du solide formé est évidemment la même que celle du bain liquide initial ; mais l'alliage est constitué par l'enchevêtrement de cristaux mixtes dont la composition varie entre certaines limites. Il peut d'ailleurs arriver que ces limites soient quelconques, suivant la composition initiale du bain ; mais ce cas est relativement exceptionnel.

Les alliages de cuivre et d'argent, intéressants pour les monnaies, fournissent un exemple simple d'un troisième cas, celui où les métaux composants peuvent former des solutions solides, mais pas en toutes proportions. Alors, ils possèdent aussi, en général, un mélange eutectique. C'est justement le mélange eutectique qui constitue la monnaie à 735 millièmes d'argent fin. Son point de fusion est seulement à 760° environ, alors que l'argent pur fond à 960° et le cuivre plus haut encore, à 1 082°.

Il ne nous reste qu'un quatrième cas à examiner, celui où il se forme une véritable combinaison chimique, à proportions définies, comme il en existe une, par exemple, dans les aciers, la cémentite, de formule Fe^3 C. Un composé chimique défini pourra jouer dans l'alliage le même rôle que l'un des constituants purs. Seulement, il pourra arriver que son point de fusion soit beaucoup plus élevé que celui des composants (tandis que le point de fusion des mélanges eutectiques est toujours plus bas que celui des composants, quand il ne se forme pas de combinaison définie). Ainsi le mercure fond à —39° et le sodium à 97° ; pourtant l'amalgame défini contenant deux atomes de mercure et un de sodium ne fond qu'à 360°. Les alliages pourront donc contenir à la fois : 1° des cristaux de l'un ou de l'autre des composants ; 2° des cristaux de composés définis formés par ceux-ci ; 3° des eutectiques formés de cristaux beaucoup plus fins des uns et des autres, enfin 4° des solutions solides formées, soit avec des composants dissous les uns dans les autres, soit avec des composants dissous dans des composés définis, soit encore avec des composés définis dissous entre eux.

A ces complications, dont l'étude est indispensable pour la création des alliages nouveaux destinés à satisfaire des exigences industrielles également nouvelles, viennent s'ajouter encore les transformations qui s'effectuent au sein des constituants *solides* des alliages. Ce sont des transformations allotropiques qui portent sur les formes cristallines ou sur les propriétés magnétiques.

* * *

Malgré les explications précédentes, on peut rester surpris, faute d'habitude, par ce nom et cette notion de solution solide. Introduite par l'étude de la fusibilité et de la micrographie des alliages, elle aurait conservé, peut-être, un caractère un peu abstrait ou même hypothétique, si les expériences directes de Spring, sur la diffusion spontanée de la matière à l'état solide, n'avaient donné à cette notion un caractère tout à fait concret.

Spring plaçait l'un sur l'autre deux petites cylindres métalliques, l'un de zinc par exemple et l'autre de cuivre. Il est indispensable que les surfaces en contact soient exactement planes et qu'elles soient fraîches, c'est-à-dire qu'elles résultent d'une coupe nette, sans aucun polissage par un corps étranger. Ces faces doivent donc être simplement dressées sur un tour de précision avec un outil propre et bien tranchant. Les deux cylindres sont ensuite abandonnés pendant quelques heures à la température ordinaire ou de

préférence dans une étuve, mais à une température inférieure de plusieurs centaines de degrés aux points de fusion des deux métaux. Il est remarquable que dans ces conditions, le contact suffise non seulement pour souder les deux cylindres de telle manière que la ligne de séparation devienne invisible sur leur périphérie (à condition que les métaux soient de même couleur), mais pour produire une interpénétration des deux substances sur une couche qui peut atteindre plusieurs millimètres (6 millimètres dans le cas du plomb et de l'étain).

Les métaux sont donc capables de diffuser les uns dans les autres à l'état solide ; cela prouve que, même à la température ordinaire, leurs molécules ne sont pas immobiles. Mais il y a plus ; si l'on examine la composition et la structure d'une couche intermédiaire de Spring, on constate qu'elle forme un véritable alliage, identique à ceux qu'on peut obtenir par fusion simultanée des deux métaux. Avec le cuivre et le zinc on a un laiton. Il y a en outre une contre-épreuve ; si l'on tente l'expérience précédente avec des métaux non susceptibles de former des alliages contenant des solutions solides, l'expérience ne réussit pas ; les deux métaux ne se soudent pas, bien que la mobilité moléculaire soit probablement à peu près la même pour tous les métaux. Ainsi l'on ne peut obtenir de soudure spontanée par diffusion ni avec le zinc et le plomb, ni avec le zinc et le bismuth, qui ne forment pas d'alliages à solutions solides.

La cémentation du fer est un phénomène du même ordre. On sait que l'opération consiste à chauffer doucement une pièce de fer ou d'acier dans un bain de poudre de charbon, bien au-dessous du point de fusion du fer. Le carbone pénètre peu à peu dans le métal, formant à sa surface une couche d'acier particulièrement dure.

Nous verrons une autre fois comment les études délicates et complexes sur les alliages, études qui mettent en jeu les ressources de la physique et de la chimie, ont permis de produire la merveilleuse variété de matériaux métalliques dont l'industrie dispose aujourd'hui : aciers spéciaux, au nickel, au chrome, au tungstène, au manganèse ; bronzes et laitons ; alliages légers, précieux pour l'aéronautique ; enfin, dans un domaine bien différent, mais qui a donné lieu récemment à de très intéressantes travaux, amalgames dentaires.

LOUIS DUNOYER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ANDRÉ BERTHELOT

Ayez *la curiosité de vous reporter à ce premier tome de l'*Histoire générale *de Lavisse et Rambaud, qui est plus qu'à moitié l'œuvre de M. André Berthelot, puisque, ayant esquissé la géographie de l'Empire romain, il a raconté l'histoire des gallo-romains, des mérovingiens et des carolingiens. Lorsqu'on se représente les préoccupations d'affaires, les visites de courtiers, les relations rapides avec la presse, le Parlement et les groupes financiers qui dévorent aujourd'hui les journées fiévreuses et inquiètes de M. André Berthelot, on se dit que, tout de même, la science est une bonne mère et que l'administrateur délégué de la Banque de Chine doit, parfois, sur l'oreiller où il dort mal, regretter l'époque où, au lieu de vivre dangereusement, il écrivait l'histoire des invasions barbares et où il préparait, pour ses auditeurs de l'École des Hautes Études, ses cours sur les religions et les anciens cultes de la Grèce et de Rome.*

M. André Berthelot, en effet, a commencé par l'érudition, l'agrégation d'histoire, l'École de Rome et l'enseignement supérieur. Mais il ne tarda pas à dire adieu à ces choses désuètes et de trop mince rendement. A trente-deux ans, il était conseiller municipal; à trente-six, député de Paris, député socialiste, et ses théories révolutionnaires bouleversaient un petit coin parisien, ce coin paisible de la Monnaie et de l'Odéon, refuge de savants, de libraires studieux et de bourgeois traditionalistes, respectueux des titres universitaires et qui, après avoir voté pour le professeur Armand Desprès, puis pour M. André Berthelot, furent pendant vingt ans fidèles à M. Charles Benoist, de l'Institut.

L'illustre Berthelot, le père, avait, lui aussi, prétendu cumuler les prébendes scientifiques et celles de la politique. L'Institut et le Collège de France ne l'empêchèrent point d'être sénateur et ministre. Son passage au pouvoir, comme chacun sait, n'ajouta rien à sa gloire. Au demeurant, le rôle politique du grand chimiste s'explique par un désir immodéré des honneurs officiels et des petits profits qu'on tire des places, ce qui était sa faiblesse secrète, et aussi par je ne sais quel sectarisme malin qui avait besoin de s'exprimer sur un théâtre moins auguste, moins impartial et moins serein que celui du vieux Collège de France.

Ce désir d'avoir, d'être, et aussi de paraître, Marcellin Berthelot l'a laissé à ses fils, mais avec une vigueur accrue, qui devait étouffer en eux — ou du moins chez deux d'entre eux — tous les autres sentiments. On sent bien que, pour le vieux Berthelot, l'attirail politique était l'accessoire, et qu'il ne lui eût pas sacrifié son génie scientifique et ce qui était sa raison d'être.

La science n'a tenu qu'une place médiocre dans les projets et les rêves de son fils André : l'histoire, l'érudition, la science sont pour lui des occupations de jeunesse, où, sans doute, il aurait brillé, étant de ceux qui, bien doués, triomphent aisément dans toutes les branches de l'activité humaine. Sans doute aussi, ne regrette-t-il pas les années de culture qui lui ont donné un certain air de distinction, une figure d'intellectuel et qui interdisent aux juges les plus sévères de le prendre, comme eût dit le grand ami de son père, pour un béotien. Mais c'est tout de même un passé dont il s'est détaché brutalement, car ces occupations de jeunesse lui ont vite paru indignes de retenir un homme moderne.

Au Parlement, M. André Berthelot passa inaperçu. On a dit qu'il n'était pas, alors, assez maître de sa doctrine politique, qu'il n'était spécialisé dans aucune partie du travail parlementaire. On a dit aussi qu'il avait mal choisi sa circonscription, que le prestige d'un grand nom avait pu séduire, mais qui ne pouvait se donner pour toujours à un homme d'extrême-gauche. Cette circonscription n'avait-elle pas élu, précédemment, un certain Pétrot, grand maître du Grand-Orient, et remplacé au conseil municipal M. Berthelot lui-même par le radical Paul Bernier, aujourd'hui député de Tours? M. André Berthelot, avec un peu de souplesse et de volonté, eût très bien pu garder cette circonscription, et il ne manque, au demeurant, ni de souplesse, ni de volonté.

La vérité, la voici : si M. Berthelot n'est pas resté à la Chambre, c'est parce qu'au fond, il n'y tenait pas. Pas plus qu'il n'avait voulu d'une carrière de professeur, il n'a envisagé comme but de sa vie de

faire une carrière parlementaire, et nous verrons tout à l'heure que, s'il est redevenu sénateur, ce n'est pas pour son plaisir. M. André Berthelot a estimé qu'un stage dans les milieux parlementaires le servirait, comme il avait jugé utile l'estampille officielle de la haute culture. Mais il visait autre chose.

Ici encore apparaît une adaptation des tendances et des habitudes qu'il avait héritées de son père. Marcellin Berthelot, pontife vénéré à l'Institut et au Collège de France, exerçait en conscience son métier de sénateur. Il s'imaginait collaborer au bien public lorsqu'il acceptait un portefeuille. Son fils aîné n'est pas si naïf.

M. André Berthelot voulait exercer une influence, marquer son empreinte, en un mot dominer. Où cela était-il possible? Les maîtres du monde, ne sont-ils pas les hommes d'affaires? La féodalité moderne est industrielle et financière, et M. André Berthelot, historien des institutions, le sait mieux que personne. Il entrera donc dans les grandes affaires. Il en deviendra l'un des maîtres. Il sera l'un des puissants barons de la finance et de l'industrie. Il sera une des colonnes du groupe Empain. Il aura le Métropolitain de Paris et la Banque industrielle de Chine. Nous ne citons que ces deux affaires, mais combien de dizaines, de centaines d'autres affaires a-t-il entreprises? Il les a conduites à la prospérité ou à la ruine? Peu lui importe. Tout ne saurait réussir et il faut considérer l'ensemble. Jamais une aventure de conquistador n'est allée sans incendie, sans dévastation et sans ruines. N'y a-t-il pas une morale des maîtres et une morale des esclaves? Celle des potentats de la finance n'est pas celle des simples contribuables et des humbles épargnants. M. Berthelot, André, partage là-dessus l'opinion, la dangereuse opinion de Berthelot, Philippe. Il est « né ». Il est d'une puissante famille. Il a des frères, des beaux-frères, des parents. Il s'en sert. Il se sert de Philippe surtout, Philippe, brillant, plus compliqué peut-être, mais moins solide. Ce sera l'incomparable agent d'exécution, placé au bon endroit, à l'endroit le plus sensible, celui où l'influence de l'État peut être mise au service des affaires. Mais Philippe n'est pas le chef. Dans l'association, ce n'est pas lui qui concevra ni qui dirigera. Les directions, il les reçoit. Il transmet l'impulsion à la machine politique qui est livrée à sa discrétion : que ce soit au dixième ou au vingtième siècle, en l'absence d'un pouvoir national vigoureux, l'anarchie n'a jamais profité qu'aux plus forts et aux plus audacieux.

On comprend que l'étiquette ou l'orientation politique soient aussi indifférentes à M. Berthelot que l'érudition. Elle est essentiellement un moyen. Les affaires et la finance, aujourd'hui, ne vont pas sans le Parlement et la presse, et il leur faut un contact, une influence, une

emprise sur l'opinion Il faut que M. Berthelot ait ses hommes dans les Chambres et qu'il ait son journal. Au Parlement, il a eu sa clientèle. Dans les circonstances délicates, il estime qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et l'ancien député de Paris redeviendra, en 1920, *sénateur de la Seine. De même, il aura son journal à lui,* la Lanterne, *qui a eu pour directeurs Millerand et Briand. Au Parlement, il est radical-socialiste, ce qui est pour lui l'attitude la plus naturelle et la plus facile; des amis et des serviteurs se chargeront d'agir sur les autres fractions de l'opinion. Au demeurant, les initiés, les seuls qui comptent, savent à quoi s'en tenir. M. André Berthelot, qui fait de l'anticléricalisme une profession, et s'en vante, qui préside le Banquet laïque du vendredi-saint, et se nourrit ce jour-là de boudin pour affirmer la libre-pensée, qui maintient dans son journal la chronique des « monstres en soutane » et fait mener par son frère une campagne diplomatique contre l'ambassade du Vatican, sait bien ce qu'il fait : il exploite l'anticléricalisme. Ce qui lui importe, ce sont les dividendes du groupe Empain, la complaisance du gouvernement chinois, le cours du riz ou du thé, les débouchés en Extrême-Orient, et, plus généralement, les disponibilités de l'épargne. Peu lui chaut que son client aille à la messe ou à la loge, fasse maigre ou gras le vendredi. On sait la composition du groupe qui gravite autour du baron Empain. Au Conseil du Métro, M. Berthelot a marié heureusement les conservateurs, les libéraux et les hommes de gauche. A la Banque industrielle de Chine, le directeur était un ex-séminariste demeuré dévot, et le président, un apôtre de la charcuterie laïque et obligatoire : il y en avait ainsi pour tous les goûts; et il est bien certain que le directeur de* la Lanterne *ne peut aller à la messe. Lorsqu'on fait une liste du bloc national dans la Seine, dont le centre est constitué avec le sénateur sortant Magny par les radicaux assagis selon la formule de Millerand, les Mascuraud, les Delandre, les Strauss, les Steeg, et la droite par ces modérés assis de la finance conservatrice que sont Dausset, Billiet et Raphaël-Georges Lévy, la gauche sera représentée par M. Ranson, de la vieille garde maçonnique, et par M. André Berthelot, qui possède tous les diplômes du parti radical-socialiste.*

N'insistons pas sur cette immoralité profonde : l'exploitation des idées par un homme qui les impose et s'en sert, et, personnellement, ne leur attribue aucune valeur sinon une valeur marchande. Si nous insistions, nous savons qu'il en rirait. Des catholiques authentiques lui serrent la main au sortir de son banquet du vendredi-saint, où il est allé jouer son rôle, et le tiennent pour un défenseur de l'autel qu'il faut ménager et servir, parce que beaucoup de curés de campagne lui ont confié leurs économies, et parce que le sort de la B. I. C. est

lié, paraît-il, à celui des capitaux que lui ont remis pieusement et patriotiquement nos missionnaires et nos évêques d'Extrême-Orient. Tout cela ne démontre-t-il pas que M. André Berthelot a quelque raison de se croire au-dessus des considérations morales qui sont la loi du vulgaire?

Entre les mains d'un tel homme, le personnel politique était facilement malléable : collègue éminent, paré du triple prestige du nom, de la culture et de l'argent, maître de la presse et des grandes affaires, puissant distributeur de la fortune et des places, il séduisait, étonnait, dominait tour à tour. Les simples ou les paresseux, surtout, admiraient cette incessante activité, toujours, en apparence, au service de l'intérêt national, qui faisait de lui une sorte de « grand Français », et ce n'est pas un des succès les moins surprenants des frères Berthelot, que d'avoir identifié, pour quelques-uns, leur intérêt propre avec celui du régime, — ils auraient même voulu dire « de la France ».

Tant d'audace réussit jusqu'à l'accident, et l'accident s'est produit. La Banque industrielle de Chine a craqué. Le scandale est venu. Philippe, l'instrument, a payé d'abord. Son frère André joue en ce moment la partie la plus difficile de sa vie en essayant de tout sauver, y compris le nom de Berthelot. L'illustre père dort au Panthéon. Et le fils se demande chaque matin s'il n'ira pas, le soir, coucher à la Santé.

★★★

La dernière pièce de M. Henry Bataille.

Le respect dû à la mort désarme en partie les critiques qui n'ont pas encore rendu compte de la dernière pièce de M. Henry Bataille, *la Chair humaine*. Mais on continue à jouer cette pièce sur une scène parisienne, et il a été écrit en l'honneur du disparu des dithyrambes tellement insensés qu'ils autorisent à maintenir, même en face de la mort, les droits de la raison qui n'est pas moins sacrée. Prendre M. Bataille pour un maître de l'art dramatique est une des plus étonnantes erreurs que puisse commettre un esprit dont la fonction est de juger. Encore une fois, — la dernière, — c'est ce que nous allons vérifier en attendant la mise au point qui viendra un jour sur l'œuvre de cet attardé des deux écoles sœurs : la naturaliste et la romantique...

La Chair humaine, *la Possession*, *l'Enfant de l'amour*, *la Vierge folle*, *la Femme nue*, tous ces titres provocants rappellent un spirituel dessin que M. Métivet publia dans le moment où l'on jouait *la Femme nue;* on y voyait un gros rasta couvert de bagues qui se précipitait au contrôle du théâtre en criant : « C'est oune indignité, rendez-moi mon argent : il n'y a pas dé femme noue ! »

De même dans l'œuvre actuelle, il n'y avait pas de chair humaine.

On ne mangeait personne sur la scène, et il n'était même pas question de la traite des blanches. Tout au contraire, sous ce titre provocateur, M. Bataille avait écrit la pièce la plus honnête qu'il pût concevoir.

Notre grief contre lui a été constant. Pourquoi ne mettre en scène que des anormaux en ayant l'air de dire : l'humanité est ainsi faite? Non, ce n'est pas ainsi qu'on peint le cœur, les mœurs, les caractères et la vie. Dans *la Chair humaine*, il n'y a pas d'anormaux. Pour la première fois de sa carrière, M. Bataille, qui était l'homme du monde le plus sensible à la critique, avait fait un effort. Il avait choisi des êtres qui ne fussent extrêmes, inconscients ou inconséquents ni dans le vice ni dans la vertu. Il avait voulu traiter un sujet simple, humain et même banal. Si l'on jugeait d'après les intentions, c'était le moment de lui accorder un tardif accessit d'encouragement.

Le drame commence en 1888.

L'histoire, pour être commune,
N'est pas moins triste, hélas!
Elle arrive à plus d'une...

disait Henri Heine. Un jeune bourgeois a séduit une petite ouvrière et l'a laissée avec un enfant. Voilà. Le jeune bourgeois de M. Bataille fait bien les choses : il assure à la mère et à l'enfant 4 000 francs de pension ; 4 000 francs, en 1888, pour une ouvrière, c'était la fortune. M. Bataille a évidemment prêté cette générosité, qu'il juge éblouissante, au riche bourgeois pour mieux l'accabler. Partageons ces illusions et admettons qu'on n'ait jamais vu une ouvrière abandonnée par un ouvrier, et qu'un tel forfait de la part d'un vil bourgeois justifie Ravachol, Caserio et Lénine.

Nous étions donc, au premier acte, en 1888 et dans la mansarde de la fille séduite. A l'acte suivant, nous faisons un bond de vingt-huit ans : c'est la guerre. M. Levasseur est un gros industriel devenu très riche. Tandis qu'il gagne des millions dans les fournitures de guerre, son fils légitime est embusqué à la censure. Il reçoit une visite : c'est l'abandonnée ; elle n'a jamais cherché à le revoir ; si elle vient aujourd'hui, c'est qu'elle apporte une grave nouvelle : leur fils a été tué. Ce fils, M. Levasseur ne s'en était jamais occupé. Il payait la pension. Il était quitte. Et pourtant, maintenant qu'il a perdu ce bâtard, il a des remords. Il fait venir son enfant légitime et lui montre que c'est l'irrégulier, le fils du peuple, qui leur a dicté à tous leur devoir. Le jeune « censeur » est touché par ce raisonnement avec une rapidité inconcevable. Il décide immédiatement d'aller remplacer sur le front ce demi-frère inconnu. Car les personnages de M. Bataille accomplissent parfois des actions héroïques, mais toujours sans raison. Ils volent au sacrifice comme à la fête. C'est trop beau. Ce n'est pas humain. C'est du chiqué.

Ce sera donc ce fils, ou M. Levasseur lui-même, qui aura dans la pièce le premier rôle? Non, une nouvelle pièce surgit, avec un nouveau personnage : vraiment, que ce théâtre moderne est donc souple! Le fils bâtard n'est pas mort; il était prisonnier en Allemagne, il revient. M. Levasseur, qui est plus faible que méchant, lui ouvre ses bras et voudrait lui ouvrir sa famille, et le fils légitime accueillerait volontiers son frère d'armes. Mais M. Bataille veut montrer que la société est impitoyable. L'épouse veille et se dresse pour défendre son foyer, son enfant, son intérêt. Le fils du peuple comprend et s'en va, entraînant sa vieille mère, après avoir craché son mépris à la face de ces bourgeois.

Pièce à thèse, alors, révolutionnaire et dangereuse? Mais non. Tout simplement un bon gros mélodrame pas toujours maladroit. Le premier acte est du parfait mélo, du mélo distingué. On voit des femmes du peuple en caraco, il y a une histoire d'amour, une séparation avec beaucoup de larmes : c'est du Georges Ohnet « très littéraire », avec un grain de sédition en guise de poivre. A vrai dire, c'est beaucoup trop long, et cette porte d'entrée occupe le tiers de l'édifice. Au second acte, nous sommes chez le Maître de Forges : on apprend une mort, on pleure encore. Le caractère de Levasseur n'est pas mal dessiné : un faible que son épouse mène par le bout du nez. Mais à la fin de l'acte, M. Bataille ne s'aperçoit pas d'une formidable contradiction : Levasseur, qui vient d'être frappé au cœur par la mort de son enfant, se met à plaisanter en essayant de duper sa femme; il est inouï qu'après de telles fautes techniques on nous donne encore M. Bataille pour un homme de théâtre habile.

Le troisième acte est particulièrement mauvais. Non seulement l'intérêt se déplace, comme nous avons dit, pour la troisième fois, mais il se porte sur un personnage ridicule. M. Bataille a voulu peindre un ouvrier sympathique et n'a réussi qu'à nous montrer un voyou sentimental qui parle argot et trouve gentil d'appeler sa mère « ma vieille bique ».

La Chair humaine avait été traitée avec beaucoup de sévérité par la critique, surprise de ne plus trouver chez M. Bataille les grandes passions insensées et la frénésie romantique. La leçon n'était pourtant que trop claire : on voyait ce qui resterait d'une pièce de cet auteur dépouillée de la fausse littérature qui faisait illusion : un mélodrame assez grossier, parfois habile à tirer les larmes, le plus souvent mal fait à l'humble point de vue du métier. De cruels déboires l'attendaient. Sa sensibilité d'enfant malade n'y eût pas résisté. Il n'avait même pas supporté les premiers symptômes de l'insuccès. On peut écrire sans peur que, en le prenant avant l'âge, la mort lui a été bienveillante.

LUCIEN DUBECH.

Boris Godounov.

Supposez que M. Antoine Albalat, s'avisant avec raison que *le Père Goriot* est fort mal écrit, en polisse le style selon les préceptes de la plus saine grammaire, et réédite, et impose au public l'œuvre habilement amendée : on juge du tapage, et l'on n'ose prévoir jusqu'à quelles extrémités se porteraient les lettrés les plus doux. Aussi bien M. Albalat n'aurait-il jamais cette idée : sa rigueur de scoliaste respecte les textes, et ma supposition n'est que la plus impertinente des rêveries.

Il n'en va malheureusement pas de même en musique. Les « arrangeurs » de textes musicaux ont, de tout temps, fait fortune ; bien loin d'être honnis pour leur basse besogne, ils en tirent profit et gloire. *Boris Godounov*, que reprend l'Opéra avec le succès que méritent et l'œuvre et ses interprètes, en est la déplorable preuve.

Je n'entends point parler seulement de l'adaptation française de M. Michel Delines, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle crie vengeance. Il n'importerait guère qu'elle fût barbare, comme le sont les versions d'Ernst pour les opéras wagnériens. C'est bien pis : au lieu de s'asservir au texte musical, elle lui commande et ne craint pas de le déformer au gré de ses syllabes et de ses accents. Il n'est pas une seule page de la partition ainsi adaptée qui n'offre un exemple de cette licence dont on demeure confondu. Ce ne sont que notes redoublées, notes supprimées, valeurs modifiées, mesures bouleversées pour satisfaire au traducteur. Aussi ne saurait-on trop remercier MM. Rouché, Koussevitzki et Laloy d'avoir restitué intégralement toutes les notes telles qu'elles sont chantées par les Russes. M. Laloy s'est vu contraint de réadapter toutes les paroles françaises à la mélodie ; il y a réussi avec un bonheur égal d'un bout à l'autre. En voici, dès le début de l'opéra, un exemple. A l'entrée de Tchelkalov, la version Delines porte :

Moscovites !
Boris est inflexible
L'appel vibrant de nos boyards, du patriarche,
Rien ne fait, et Boris refuse le trône.
Grande est la douleur du peuple de la Russie,
Moscovites !

Dans cette version, la mélodie originale est faussée à chaque vers : au premier, une croche devient une noire ; au second, deux notes sont supprimées, et deux autres ajoutées ; au troisième, deux sont supprimées, et ainsi de suite. Désormais la version Laloy porte :

Peuple des croyants,
Il ne veut rien entendre.

Malgré l'appel des gentilshommes, du patriarche,
Il se refuse à prendre la couronne.
C'est un grand malheur qui frappe ce pays-ci,
Peuple des croyants !

et nulle part le texte musical ne subit plus d'entorse.

Mais ce n'est pas tout. Réadapter la traduction à la ligne mélodique est bien : et c'est, cependant, peu de chose auprès de ce qu'il faudrait enfin faire : restituer à l'œuvre de Moussorgski sa forme originale. Car *Boris Godounov*, tel qu'il est joué, n'est encore qu'un arrangement de Rimski-Korsakov, arrangement fort habile, trop habile, qui fait foi, qui fait loi.

Il n'est pas sans intérêt de relire la Préface qu'écrivit Rimski-Korsakov, en 1894, pour l'édition de l'œuvre revue, corrigée et considérablement diminuée :

L'opéra ou le drame musical populaire, *Boris Godounov*, écrit il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il parut et fut représenté, a été apprécié par le public de deux manières différentes. L'éminent talent du compositeur, pénétré de l'esprit populaire, animé de coloris historique, la vivacité des scènes, la peinture exacte des caractères, la vérité dans le tragique, et le comique, joints à l'originalité des pensées musicales, tout cela avait provoqué l'admiration et l'enchantement d'une partie du public, tandis que les difficultés des parties vocales, les courts fragments des phrases mélodiques, la rudesse des harmonies et des modulations, les fautes du contrepoint, la faiblesse de l'instrumentation, en un mot tous les défauts techniques de l'œuvre provoquèrent une tempête de railleries et le blâme de l'autre partie du public. Ces défauts éclipsaient pour les uns non seulement les mérites de l'œuvre, mais aussi le talent même de l'auteur, tandis que les autres considéraient ces points faibles de l'opéra comme autant de vertus et de mérites. — Pendant un long espace de temps, *Boris Godounov* ne fut que rarement représenté, et le public n'eut pas l'occasion de se faire une opinion plus juste de l'œuvre de Moussorgski. — *Boris Godounov* a été composé en ma présence et personne mieux que moi, ami intime de Moussorgski, ne pouvait connaître toutes les intentions de l'auteur de *Boris* et la manière de les rendre. Appréciant beaucoup l'éminent talent musical de Moussorgski ainsi que la valeur de son opéra, et guidé par une pieuse amitié, j'entrepris une nouvelle rédaction technique de la musique de *Boris Godounov*, ainsi que de son instrumentation. Je suis persuadé que mon travail n'a en rien changé le caractère original de l'œuvre et les hautes inspirations du compositeur, puisque ma rédaction de l'opéra s'est bornée à épurer le côté technique de l'œuvre, qui, dans sa nouvelle forme, ne deviendra que plus accessible à tout le monde et fera taire toutes les critiques malveillantes. J'ai fait quelques coupures insignifiantes pour éviter certaines longueurs, mais sans toucher aux parties essentielles de l'œuvre, comme on l'a

fait maintes fois du vivant de l'auteur en montant cet opéra. — L'édition actuelle de l'opéra n'annule pas sa première édition originale et c'est pourquoi l'œuvre de Moussorgski reste spécialement intacte dans sa forme primitive.

N. Rimski-Korsakov.

Si Rimski en a usé avec une telle désinvolture, c'est que son amitié pour Moussorgski n'allait pas sans condescendance. Professeur au Conservatoire, fournisseur attitré de l'Opéra Impérial, il se croyait, au pays qui inventa le *tchin*, d'une autre classe que l'autodidacte Moussorgski. D'ailleurs, les autres membres du groupe des Cinq n'étaient pas différemment disposés à l'endroit de ce dernier. Balakirev et Cui, qui l'aimaient sincèrement, ne fondaient pas grand espoir sur son talent. Ils lui reprochaient de ne consacrer à la musique que les rares moments de loisir que lui laissaient ses occupations de bureau. Ils croyaient, de bonne foi, qu'« il lui manquait quelque chose », et qu'il avait particulièrement besoin de conseils et de contrôle. « Il n'a pas de tête, il a la cervelle faible », répétait souvent Balakirev. Ils affectèrent de croire que l'étude de l'harmonie et du contrepoint (quand ils en eurent enfin reconnu la nécessité) était pour Moussorgski inaccessible.

C'est en 1868 que la première version de *Boris Godounov* fut présentée par son auteur à la direction des Théâtres Impériaux. Le comité de réception était composé de trois chefs d'orchestre, Napravnik, Mangean, Betz, — un Russe, un Français, un Allemand, — et d'un contrebassiste, Ferrero. La nouveauté de cette musique indigna les juges qui furent unanimes à la repousser. Ils reprochaient en outre au compositeur l'absence d'un rôle de femme au premier plan : en effet, dans cette première version, l'acte des Polonais (acte III actuel), et par conséquent le personnage de Marina, n'existaient pas. Rimski rapporte aussi, dans ses *Souvenirs musicaux*, certaines critiques ridicules émises par le comité : les contrebasses jouant en tierces chromatiques dans l'accompagnement de la chanson de Varlaam (acte Ier, 2e tableau) ébahirent le contrebassiste Ferrero qui ne put admettre ce procédé.

Moussorgski, ayant repris sa partition, imagina alors l'acte des Polonais en deux tableaux ; la scène relatant l'anathème porté contre Grigori (acte Ier, 2e tableau) fut remaniée, et l'Innocent, qui y apparaissait, fut transporté à l'acte de la forêt de Kromy (acte IV, 1er tableau). Sous cette deuxième forme, l'opéra fut représenté le 21 janvier 1874, au théâtre Marie, avec un succès dont les Cinq ne manquèrent pas de prendre aussitôt leur part. « Nous triomphons », écrivait Rimski. Triomphe bref. Aux reprises, on supprima la scène de la forêt ; deux ans après, malgré le constant succès, l'opéra fut retiré du répertoire ; le bruit courut que le sujet déplaisait à la censure et à la famille impériale. Sans doute cette mal-

chance joua-t-elle son rôle dans ce que Rimski appelle « la chute morale et intellectuelle de Moussorgski » depuis cette date. On a raconté mille anecdotes à ce sujet. L'une des plus significatives est celle qui le montre, à l'une des répétitions de *Boris*, en pleine crise d'extravagances. « A cette répétition, raconte Rimski, il écoutait d'un air significatif la musique, se montrait enthousiaste de l'exécution d'instruments isolés, et cela à propos des phrases les plus ordinaires, tantôt baissant la tête d'un air pensif, tantôt la relevant fièrement en secouant les cheveux, ou levant le bras d'un geste théâtral. Lorsque à la fin de la scène, le tam-tam résonne *pianissimo*, figurant la cloche du monastère, Moussorgski se baissa profondément et avec onction devant l'instrument, les bras croisés sur la poitrine. »

Après sa mort (1881), Rimski, qui s'avisa de découvrir dans l'œuvre « un dilettantisme effronté et une impuissance technique absolue », s'empressa de corriger la version de Moussorgski suivant les principes de la préface citée plus haut. Sous cette troisième forme, l'opéra, mutilé, fut donné le 28 novembre 1896 dans la grande salle du Conservatoire, sous les auspices de la Société des réunions musicales dont Rimski était président. La quatrième représentation devait être dirigée par l'arrangeur lui-même, mais « ayant éprouvé une frayeur inexplicable », il se fit remplacer par le chef d'orchestre Goldenblum, qui avait dirigé les précédentes.

Cependant les reproches adressés à Rimski pour les libertés qu'il avait prises avec le texte primitif se multipliaient. Ils portaient surtout sur les coupures que l'arrangeur déclarait « insignifiantes », et qui étaient en réalité considérables.

Aussi, en 1904, Rimski se décida-t-il à publier une nouvelle édition de l'opéra, comprenant les passages incriminés, mais réorchestrés et réharmonisés à sa façon. Sous cette quatrième forme, l'opéra fut donné, en novembre de la même année, au théâtre Marie avec Chaliapine. C'est cette version qui dès lors a prévalu ; c'est celle que suit l'excellente édition Bessel. Rimski en était fort satisfait. « Je fus au plus haut point content de ma rédaction et de mon orchestration de *Boris Godounov*, que j'entendais pour la première fois avec l'accompagnement d'un grand orchestre. Les fougueux admirateurs de Moussorgski firent quelque peu grise mine, exprimèrent de vagues regrets. Mais en donnant une nouvelle rédaction à *Boris*, je n'ai pas supprimé la version primitive. Si un jour on trouve que l'original est supérieur à ma rédaction, on n'aura qu'à représenter cette œuvre dans la partition de Moussorgski. »

C'est malheureusement ce qu'on ne fait pas. De cette version primitive, il n'existe d'ailleurs, croit-on, que trois exemplaires, dont l'un appartint à Debussy. Les privilégiés, qui en ont pu prendre connaissance, sont unanimes à déclarer qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi défectueuse que le dit l'arrangeur. Et, si l'on a la curiosité d'instituer un parallèle entre les deux versions, non seu-

lement on ne voit pas ce que Rimski a fait gagner à *Boris* (si ce n'est pour l'orthographe et la pure syntaxe musicale), mais on ne voit que trop ce qu'il lui a fait perdre. M. Robert Godet, qui est un de ces privilégiés, montre fort bien, dans une très précise et très précieuse étude que publie la *Revue musicale* (3e année, nº 6), comment l'arrangeur a châtré la mélodie, émasculé le rythme, bistourné les modulations. « Les différences des deux versions, dit M. Godet, ne résident pas, comme on l'a cru trop souvent, dans quelques transpositions vénielles, ou menues retouches, sans portée : elles attestent bien au contraire l'antagonisme frappant et persistant de deux mentalités. » Il faut d'ailleurs reconnaître que Rimski était de bonne foi et parfaitement sincère dans son rôle de redresseur de torts harmoniques. Il croyait, en corrigeant *Boris* comme on corrige une copie, rendre service à la musique (et plus d'un musicien de nos jours, n'était la peur du ridicule, souhaiterait pareil traitement aux œuvres de Berlioz). Mais Rimski corrige en professeur. Ses annotations, qui seraient précieuses en marge, sont désastreuses dans le texte. Avec de nombreux exemples, M. Godet montre comment l'équilibre dans la construction est rompu ; avec quelle maladresse une tonalité qui attendait son heure la devance désormais, malgré le souci constant et presque mozartien de Moussorgski à cet égard ; comment s'affadit et se banalise l'harmonie, comment le rythme s'altère (dès la *première mesure*, les accents tombent à faux), comment de fausses relations, voulues par Moussorgski en vue d'un effet, sont supprimées par stupide respect des règles ; sans compter les transpositions inutiles et les touches de lyrisme hors de propos.

Il convient cependant de ne pas exagérer cette disparate outre mesure. Le style de Moussorgski conserve encore assez exactement son double caractère, qui est fait de réalisme et d'idéalisme plus juxtaposés que fondus. Son réalisme est la traduction spontanée (qui plut tant à Debussy) d'impressions primitives ; il s'apparente de près à la musique populaire. L'œuvre renferme un nombre considérable de chansons (chanson de l'hôtesse, chanson de Varlaam, chanson de la Puce, jeu de la main chaude, chansons de l'Innocent, etc.) et, pour l'auditeur non prévenu, il est quasi impossible de démêler celles qui appartiennent au folk-lore et celles qui relèvent de l'invention propre au compositeur. C'est là ce qui donne au style de Moussorgski cette acidité fraîche dont on ne se lasse jamais. C'est une musique éminemment naturelle, qui n'est jamais en discorde avec le sentiment de l'auditeur. Sa recherche populaire n'est jamais une attitude : elle est un besoin.

Mais il y a aussi en *Boris* une inspiration idéaliste, qui n'est pas toujours de la même veine et que Moussorgski désavouait sur la fin de sa vie. Cette inspiration molle, un peu vague et facile, qui se manifestait dans des romances comme *la Nuit*, apparaît dans l'arioso de Boris, dans le duo de Marina et de Grigori, dans les scènes

de la fontaine. Alors l'originalité vive et acérée de Moussorgski s'émousse, et l'on côtoie Tchaïkowski. Par bonheur, les chutes sont rares, et jamais elles ne gâtent le développement des caractères. Là, Moussorgski est un incomparable maître. Tous ses personnages, dont aucun, à proprement parler, n'a le premier rôle (si ce n'est le Peuple), sont admirablement dépeints par la musique : *Boris*, l'usurpateur poursuivi par l'image sanglante du tzarévitch qu'il assassina ; *Marina*, l'ambitieuse Polonaise que poursuit un rythme obstiné de mazurka ; *Grigori*, ou le faux Dimitri, qui symbolise la passion et l'aventure ; *Chouïski*, le rusé courtisan ; *Pimen*, le paisible moine chroniqueur ; *Varlaam* et *Missaïl*, joyeux compères. Et derrière eux, *le Peuple*, gémissant, prophétique, dans la forêt de Kromy où s'élève, après la révolte, la plainte splendidement douloureuse de l'*Innocent :*

Larmes, répandez-vous, larmes douloureuses.
Pleure, pleure sur toi-même,
Le malheur viendra,
Et sur toi la nuit tombera,
Le jour pour toi s'éteindra.
Pauvre, pauvre Russie,
Pleure, peuple souffrant,
Toi qui vas mourir !

C'est pour manquer de cette vie profondément humaine que le *Dimitri* de Victorin de Joncières, qui traita le sujet (1876) presque dans le même temps que Moussorgski, n'est plus qu'un nom perdu dans les lexiques des érudits.

André Coeuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Avant la Conférence de Gênes. — L'entrevue de Boulogne. — *Le 17 février, le gouvernement britannique informe le gouvernement français, en réponse à la demande qui lui avait été adressée, qu'il accepte le renvoi du mémoire allemand sur les paiements de 1922 à la Commission des réparations, mais sous certaines réserves visant, dit-on, les frais d'occupation militaire, les accords de Wiesbade, les accords financiers du 13 août et les répartitions entre Alliés.*

Le 21 février, lord Hardinge, ambassadeur d'Angleterre, entretient M. Poincaré du mémorandum français.

A propos de ce mémorandum, une note de l'ambassade anglaise du 22 février déclare qu'il lui a été déjà donné par deux fois réponse, les 11 et 14 février.

MM. Poincaré et Lloyd George se rencontrent à Boulogne-sur-Mer le 25 février, à la suite d'une intervention de lord Derby qui rapproche les deux chefs du gouvernement.

Il est décidé que la Conférence de Gênes sera reportée au 10 avril et qu'il n'y sera question ni des traités, ni des réparations, ni des dettes des Alliés entre eux. La présence des délégués des soviets n'implique pas reconnaissance de ceux-ci, et la France n'abandonnera pas la revendication de ses créances envers la Russie. C'est, dans l'ensemble, ce que demandait le mémorandum français.

M. Tittoni est choisi pour présider la Conférence (27 février).

France. — *La Chambre des mises en accusation de la Cour de Paris rend un arrêt de non-lieu en faveur de M. Paul-Meunier et de Mme Bernain de Ravisi, qui sont mis immédiatement en liberté. M. Ernest Judet et M. Hans Bossard sont renvoyés par contumace devant la Cour d'assises de la Seine, le premier pour intelligence avec l'ennemi, le second pour espionnage (21 février).*

— *A la Commission des Finances de la Chambre, M. Poincaré demande l'imputation au budget des dépenses recouvrables des frais de mobilisation de la classe 1919 (21 février).*

— *M. Pernotte, ancien directeur de la Banque industrielle de Chine, est arrêté (23 février).*

— *Landru est exécuté à Versailles (25 février).*

— *M. de Berthier de Sauvigny, catholique, est élu sénateur de la Moselle en remplacement du chanoine Collin, décédé (26 février).*

Empire britannique. — *Le bill ratifiant l'accord anglo-irlandais de Downing-Street est adopté en seconde lecture par la Chambre des Communes (17 février).*

— *Deux officiers britanniques sont tués dans la banlieue de Dublin (20 février).*

— *Lord Allenby, haut commissaire britannique en Égypte, quitte Londres pour le Caire, porteur d'une lettre pour le sultan (22 février).*

— *Les échecs électoraux de la coalition qui soutient M. Lloyd George se multiplient. A l'élection partielle de Bodmin en Cornouailles, un libéral indépendant est élu en remplacement d'un unioniste (25 février).*

— A la Chambre des Communes, M. Lloyd George annonce que le protectorat britannique sur l'Égypte prend fin et que l'Égypte sera libre d'élaborer les institutions qui pourront répondre aux aspirations de son peuple.

Quatre questions sont laissées à la discrétion du gouvernement britannique. Elles concernent les communications de l'Égypte avec l'empire, la défense du nouvel État, la protection des intérêts étrangers et le Soudan.

Sur ces points, un accord devra intervenir avec le gouvernement égyptien (28 *février*).

ITALIE. — *La crise ministérielle s'ouvre de nouveau, le* 17 *février, avec le vote de la Chambre des députés qui met en minorité le cabinet Bonomi.*

Après diverses tentatives sans succès de MM. Giolitti, de Nicola et Orlando, M. Facta, démocrate giolittien, constitue le nouveau cabinet qui comprend un libéral de droite, huit démocrates, trois catholiques, un agrarien, un socialiste réformiste (25 *février*).

ALLEMAGNE. — *Le gouvernement allemand effectue les quatrième et cinquième versements décadaires de* 31 *millions de marks or* (17 *février*).

— Altercation et bagarre, à Gleiwitz, entre civils allemands et soldats français. Un agent de police est tué (19 *février*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME IX — Janvier-mars 1922

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27585.